FRÉDÉRIC MARCELIN
(DE LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI)

LA CONFESSION
de
BAZOUTTE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Tous droits réservés.

MANIOC.org
La Médiathèque Caraïbe (Laméca)
Conseil départemental de la Guadeloupe

MANIOC.org
La Médiathèque Caraïbe (Laméca)
Conseil départemental de la Guadeloupe

MANIOC.org
La Médiathèque Caraïbe (Laméca)
Conseil départemental de la Guadeloupe

MANIOC.org
La Médiathèque Caraïbe (Laméca)
Conseil départemental de la Guadeloupe

50 fm
3.80

BIBLIOTHÈQUE DÉPARTEMENTALE
GUADELOUPE

MANIOC.org
La Médiathèque Caraïbe (Laméca)
Conseil départemental de la Guadeloupe

LA
CONFESSION DE BAZOUTTE

ROMANS HAÏTIENS DU MÊME AUTEUR

Thémistocle-Épaminondas Labasterre.

La Vengeance de Mama.

Marilisse.

---

agosin 1498
HAI
Resc
MAR
LI
MAR
blanche

FRÉDÉRIC MARCELIN
(DE LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI)

LA CONFESSION
de
BAZOUTTE

DEUXIÈME ÉDITION

D19205
BIBLIOTHÈQUE DÉPARTEMENTALE GUADELOUPE

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie P. Ollendorff
50 — CHAUSSÉE D'ANTIN — 50
1909

MARCELIN (Frédéric)
HAI
R
MAR

AVIS AU LECTEUR

Ce n'est pas dans un sentiment de vanité, et pour m'en faire un titre, que j'écris en tête de ce livre, au-dessous de mon nom : *de la République d'Haïti*, — comme les auteurs qui en sont ont coutume de mettre, avec un juste orgueil, au-dessous des leurs : *de l'Académie française*. Non. C'est, tout simplement, pour rappeler que je suis Haïtien et que le régime politique sous lequel mon pays vit est le régime républicain...

F. M.

LA CONFESSION DE BAZOUTTE

I

A l'extrémité du petit morne qui longe ma propriété du côté de la rivière, je causais, ce matin-là, à Port-au-Prince, avec un voisin, brave homme de la demi-bourgeoisie, laborieux, honnête, sérieux, comme il y en a beaucoup chez nous, mais qui n'ont, malheureusement, aucune influence sur nos affaires. Il parlait, et je l'écoutais, à l'ombre d'un oranger dont les fruits d'or, rassemblés en grappes de cinq à six, pendaient sur nos têtes :

— Vous ne savez pas tout ce qui se passe,

malgré votre prétention de connaître le peuple, d'être au courant de sa vie, de sa misère... Savez-vous que, depuis plusieurs années, on a rétabli, sur les barges de l'Arcahaie, de Gressier et des environs, une dîme en nature? Aussitôt qu'elles arrivent, un officier se présente et, dans chacune d'elles, prélève le plus beau et le plus gros paquet d'herbes, un sur chaque dizaine.

— *Cé pou gouvainmen*, dit-il. C'est pour le gouvernement !

Tous ces paquets réunis sont chargés sur des cabrouets et envoyés aux autorités. Les pauvres diables n'osent rien dire. Pour un mot échappé, ou pour un regard mal interprété, une bonne bastonnade leur enseignerait qu'ils doivent avoir la fierté patriotique de nourrir gratis les chevaux qui, beaux et gras, piaffent aux parades officielles... C'est pourquoi ils acceptent docilement cette dîme qui, du reste, existait sous l'empereur Soulouque. Mais ce n'est pas que sur les herbes de Guinée seulement que la dîme se prélève. Elle étend sa puissance, elle se développe un peu partout. J'ai vu les agents communaux prendre des balais, des cordes de lata-

nier, des poules même, au paysan ahuri. Il fait, parfois, au début, un peu de tapage. Il en est quitte, puisqu'il n'est pas raisonnable, de voir confisquer toute sa marchandise, d'être battu, d'être traîné en prison. La prochaine fois, il est souple comme une vieille chique de tabac. Sa femme n'essaiera plus jamais d'ameuter les gens. Ils ont, les deux, compris qu'il y a des choses nécessaires. Et alors, ceux qui gouvernent, se persuadent de plus en plus que le régime est bon et qu'il assouplit...

Mon interlocuteur s'interrompit. Son œil s'arrêta sur deux ânes, lesquels suivis d'un galopin, arrivaient dans le sentier qui surplombe le ravin. Des sacs de paille, au demi-trot des bêtes, la poussière d'une chaux vive s'envolait :

— Voici mes bourriques qui reviennent de porter la chaux d'un chantier à Lalue, où je fournis, me dit-il. Il faut que je vous quitte, pour aller les charger à nouveau. J'avais pourtant à vous raconter une visite que j'ai faite, avant-hier, à Bazoutte. Vous auriez vu que, parfois, la vie des *assouplisseurs*, des *coco-macaqueurs*, finit curieu-

sement. Vous qui écrivez, vous pourriez appeler cela : *La Confession de Bazoutte.*

— Criez donc au gamin de vous attendre. Vous n'êtes pas si pressé que ça, je suppose?

— Au fait, vous avez raison... Aréthus, en attendant que j'arrive, pansez la bourrique boiteuse. Tenez, attrapez cette orange sûre. Boucanez-la et tirez son pied avec.

Dextrement, et en avançant au bord de la falaise, il lança l'orange qui tomba sur la route, tout près du gamin.

Il reprit alors :

— Bazoutte, vous le savez, a exercé l'autorité durant longtemps. Il fut distingué, conservé par trois gouvernements consécutifs. Vous devinez quelle dut être la mentalité de cet homme, qui, pendant tant d'années, vit ses crimes, ses forfaits triomphants. Que pouvait-il penser? Sinon qu'il était d'accord avec le Créateur, qu'il travaillait dans les voies divines. Il n'est pas bon, voyez-vous, que l'homme de peu d'éducation ait toujours du succès, un succès continu en ce monde. Il croit naturellement que ce qu'il fait est

bien et qu'il n'aurait pas réussi en agissant autrement. Bazoutte était donc heureux, ne songeant jamais, le soir en s'endormant, à aucune de ses victimes.

Et il en avait, peut-être, autant qu'il y a de jours et de nuits dans l'année !

Cependant, il arriva qu'il fut dégommé. Ces accidents-là arrivent malgré toutes les précautions que l'on prend, malgré tout le dévouement dont on fait montre, malgré tous les gages qu'on donne. Mais Bazoutte ne pensait pas que cela fût possible. Pourtant, un matin, il constata qu'il n'avait plus le droit de bâtonner, de mettre aux fers, de fusiller au bord de leur fosse, creusée devant eux, les gens qui lui déplaisaient, le tout en prenant simplement soin de leur coller cette étiquette : *Ennemi du gouvernement !*

Son chagrin fut inouï. Comme il était très lâche, peu téméraire, qu'il avait très peur de subir à son tour le sort qu'il avait infligé si longtemps aux autres, il ne songea pas une minute, comme il est d'usage, à conspirer pour rattraper sa situation. Il prit incontinent le lit. Rien ne put le résoudre à se lever, ni raisonnement, ni

prières, ni menaces. Alors, ce fut une procession. On venait le voir, pour l'entendre parler, divaguer, disait-on. Moi, je ne puis pas penser ainsi, car c'est quand il commettait ses crimes qu'il était fou, et c'est aujourd'hui qu'il les confesse à tout le monde, qu'il a sa raison.

Or, je suis allé avant-hier chez lui, et ce que j'ai vu est vraiment drôle. Bazoutte était couché dans sa chambre où régnait une demi-obscurité, les fenêtres étant fermées et le jour n'entrant que par la porte. Trois ou quatre personnes, parmi lesquelles sa femme, étaient autour de son lit. Aussitôt qu'il me vit, et bien qu'il ne me connût aucunement — vous comprenez qu'il est toujours préférable de ne pas faire la connaissance de ces gens — il me tendit la main et s'écria :

— Venez, mon frère, venez écouter la confession du pécheur... Où en étais-je, Zeïna?... Ah ! oui, c'était l'affaire de la place de l'Intendance... Les coups de bâton résonnaient : *Pim ! Pam !* dans le dos et le creux de l'estomac de l'homme, mais il n'avouait pas. Les pieds entravés, les mains attachées par derrière, il était

tombé deux fois sur la *roche ravelle* placée devant lui, les dents en *pagaille*, voltigeant à droite et à gauche, la bouche, le nez en compote par rapport aux aiguilles de la pierre qui lui entraient dans les chairs. « Avouez », lui avais-je crié plusieurs fois. Il ne voulait pas. Il disait, au contraire, que c'était une erreur, qu'il ne connaissait pas la malle, qu'il n'avait pas volé. Le fait est que je l'avais pris au petit bonheur, sur des indices assez faibles, me confiant au hasard qui est le bon Dieu de la police. A la troisième reprise, on ne put le relever de dessus la *roche ravelle*. Les coups de bâton ne pouvaient plus le ranimer. — Niez-vous encore? lui demandai-je. — Non, non, murmura-t-il, tout ce que vous voulez. Alors, comme il avait avoué, comme il ne me restait plus de scrupule, je le fis achever. Mais j'avais aussi un grand intérêt à sa mort : il y avait mille gourdes dans la malle. Je voulais les garder. Il ne me convenait pas qu'il vécût, puisqu'il savait. Cependant, ce qu'il y eut de plus drôle dans cette affaire, c'est que le lendemain même je capturai le véritable voleur. Quant à celui-ci, son compte ne fut pas long, et je ne

crois pas qu'il fût complètement mort quand je le fis enterrer...

Aujourd'hui, je suis très faible. Je ne puis me décharger que de ces deux meurtres. Demain, je continuerai... Chaque jour, je continuerai... Il faut que je dise tout avant de mourir, tout ce qui est essentiel, tout ce qui est sang. Ah ! les crimes politiques, c'est ça qui sera lourd ! Et c'est ça que je commettais avec le plus de plaisir, sans prétexte ou avec un prétexte que j'inventais sans effort !

Les avanies, les injures, l'emprisonnement, les fers, le *détripage* des fauteuils *bourrés* et la casse des glaces, quand j'allais arrêter les gens riches, je négligerai cela. C'est péché véniel. Du reste, je n'aurais pas le temps si je voulais parler de tout. »

Bazoutte se tut. Il ferma les yeux comme s'il allait dormir, mais les rouvrant soudainement :

— Mes frères, mes sœurs, priez pour moi ! Priez pour moi !... Je ne puis pas dormir. Pourquoi ne puis-je pas dormir comme tout le monde?

Je dormais si bien avant !... Ah ! Zeïna, Zeïna, faites ce que je vous dis. Vendez tout, donnez tout aux pauvres. Découvrez la maison, vendez les tôles, les jalousies, car je les ai payées avec les mille gourdes de la malle. Voulez-vous bien faire ce que je vous ordonne, Zeïna?

Bazoutte se dressa sur son lit, le torse maigre et décharné. Zeïna se leva, se pencha sur lui. De ses robustes mains, elle le saisit par les épaules et le recoucha, l'aplatissant presque sur le matelas du poids de sa puissante poitrine et de ses larges seins.

— Allons, mon cher, dit-elle, *pé non!* Vous êtes fou de raconter tout cela. Je vous avais toujours conseillé de vous bien conduire, de ne pas maltraiter le monde. Vous ne m'écoutiez pas. Tant pis pour vous, à présent que vous êtes dans le malheur. Réglez vos affaires tout seul. Je ne puis pas découvrir la maison, vendre les tôles, les jalousies, et donner le prix aux pauvres. Je serais dans la rue avec mes deux enfants, sans un centime et sans savoir où aller. Il vaut mieux, si vous aimez vos enfants, accepter tout ce qui vous attend là-bas, après votre mort... Moi,

leur mère, je ne puis vous racheter au prix que vous dites.

Et Zeïna, ayant ainsi parlé, se rassit à sa place après avoir remonté le drap au cou de l'homme. Bazoutte commença à se plaindre, à pousser des gémissements, à se tortiller dans sa couche, comme si déjà il était dans la grande chaudière d'huile bouillante de l'enfer... Mais j'ai trop causé et je vais rejoindre mes bourriques. La prochaine fois, je vous dirai ce que j'aurai appris de la fin de Bazoutte, si, bien entendu, il meurt. Mais je ne le crois pas... Qui sait, même, s'il ne sera pas rappelé au pouvoir? Alors, ce sera terrible, car il lui faudra encore d'autres crimes pour ses nouvelles confessions... »

Mon narrateur dégringola agilement le morne, traversa la rivière et rentra chez lui... A travers le mince rideau d'arbres de la clôture, je le vis l'instant d'après plonger sa pelle dans la pile de chaux vive et, aidé d'Aréthus, charger ses bourriques.

II

TRISTYLYA

Du fond de sa baie, sœur jumelle de celle de Naples, Port-au-Prince s'élève en gradins qui s'étagent lentement, si on y joint les côteaux de Turgeau et de Peu-de-Chose, jusqu'au sommet de la montagne...

Le paquebot venait de jeter l'ancre. On aspirait avec délices, dans le matin frais, la bonne brise marine salutaire. Il fallait se dépêcher d'en jouir, car déjà sur les îlots d'alentour le soleil, tel un rap de coursier, accourait, incendiant la rade.

Le spectacle était joli. Une cinquantaine en-

viron de petits canots, se détachant de la rive, volaient, au milieu du tapage et des cris des bateliers, à l'assaut du steamer. Le pilote venait de monter à bord. Il aurait dû, réglementairement, prendre le bateau à plusieurs milles de la côte. Il le prenait à l'ancre. Rien à dire. C'est l'usage.

Une grande animation régnait aussi sur le pont parmi les passagers. Levés tôt, dès cinq heures, ils étaient attifés, pommadés, parfumés, sous les armes, comme des soldats qui, pour une grande revue, ont revêtu leurs beaux habits et astiqué leur fourniment. En effet, c'était une revue qu'ils allaient passer, — ce défilé sur le quai devant les parents, les amis, les curieux, venus pour contempler la dernière mode de Paris, pour blaguer aussi les arrivants, un peu par jalousie.

Mais on ne pouvait guère espérer débarquer à cette heure matinale. « La santé » n'était pas encore venue. Deux ou trois heures devaient se passer dans cette attente fiévreuse. La santé est lente chez nous : je veux parler, bien entendu, du médecin du port. En attendant, après

avoir fait plusieurs fois les cent pas sur le pont, on s'était groupé, chacun selon ses goûts et préférences. Sans grande animation — car on avait l'obsession de descendre vite — on causait assis sur les malles, sur les sacs de voyage et de linge sale, les mains embarrassées de petits paquets qu'on tenait très serrés contre soi, tout en ne cessant de dénombrer mentalement les colis qu'on avait dans la cale, ceux que l'on avait sur le pont, et qu'on ne quittait pas des yeux.

Outre quelques dames et quelques messieurs de la ville qui, après trois à quatre mois passés à Paris pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs, rentraient chez eux, les passagers comprenaient une dizaine de frères de la Doctrine Chrétienne, des sœurs de Saint-Joseph, cinq prêtres et trois commis voyageurs en vins, liqueurs et champagnes de Bordeaux. Ces trois commis voyageurs avaient suffi pour animer ce long voyage de vingt-deux jours.

Sans cesse en mouvement, parlant sans s'arrêter, inaccessibles au mal de mer, ils allaient par les plus mauvais temps, de cabine en ca-

bine, offrir leurs services, proposer un citron, et, mieux que tout, remède souverain, infaillible, proclamé par la science : un verre de champagne de la marque qu'ils représentaient. Chacun d'eux en avait un fort chargement dans sa cabine, concurrence déloyale au sommelier du bord. Au beau temps revenu, dans les douces causeries au long du pont, sur la mer d'autant plus berceuse aujourd'hui qu'elle fut naguère intraitable, ils rappelaient négligemment, de rocking-chair en rocking-chair : « Ah ! ce champagne, hein? Qu'en dites-vous? Quelle tisane merveilleuse ! Et, vous savez, plus souverain encore à terre qu'à la mer ! Combien de douzaines prenez-vous? »

Mais quelque intéressants que soient les commis voyageurs en vins, les frères de la Doctrine Chrétienne, les sœurs de charité, les dames et les messieurs habillés à la dernière mode de Paris, vous me permettrez de ne pas m'en occuper, et de passer tout de suite au principal personnage de cette petite nouvelle.

Tenez, voyez-vous, à l'arrière, tout près du gouvernail, dans le petit carré que les sacs de

voyage et les mallettes n'ont point tout à fait envahi, ce jeune homme qui interroge de ses yeux ardents l'horizon de la ville. Il passe sans relâche en revue les canots qui peu à peu accostent le bateau, mais dont les occupants — amis et parents accourus pour souhaiter la bienvenue aux arrivants — ne peuvent pas encore monter à bord, par rapport à la « santé » retardataire ! C'est M. Alcibiade Scipion. Il peut avoir dans les vingt-deux ans. C'est un spécimen assez réussi de la race : les pieds petits, de taille élancée, svelte, la chevelure crépue, épaisse, la moustache courte, par impossibilité de s'allonger, quand même conquérante, le regard hardi, provocateur, les poings fréquemment à la hanche, et, au repos, la jambe gauche trop souvent en avant pour accentuer la pose cavalière.

Il a sorti, pour descendre, toute sa garde-robe. Et malgré la chaleur commençante, qui sera bientôt de 38 degrés à l'ombre, il est en chapeau haut de forme, en redingote croisée, à revers de satin et ganté très étroitement, très magnifiquement, d'une paire de gants tout neufs sang-

de-dragon. Sur son bras gauche, son pardessus d'hiver, d'un poids respectable — rien ne pèse à ses ans ! — est porté en désordre, et la main droite fait de temps en temps virevolter impatiemment la canne à pomme de cornaline sur laquelle il s'appuie.

Alcibiade Scipion a passé cinq ans à Paris. Il devait y faire son droit ou sa médecine, on ne sait au juste. Il n'a fait ni l'un ni l'autre, mais il a fréquenté assidûment les cafés de la rive gauche, et chaque soir, entre amis, il a résolu, la cigarette aux lèvres, devant un bock, les questions les plus ardues de la science sociale.

A bord, il a voulu continuer... Il a parlé des idées nouvelles qui agitaient le monde et qu'il allait acclimater dans son pays. Il a stigmatisé la religion, éteignoir des peuples. Il a dit que l'amour libre était le mariage de l'avenir, tel que le socialisme le comprend et que l'humanité doit le pratiquer. Il a juré la guerre à l'alcool, ce démoralisateur par excellence. Il a exalté enfin le gouvernement du peuple pour et par le peuple. Les hommes se sont moqués de lui et les femmes lui ont tourné le dos.

Seuls, les trois commis voyageurs l'ont écouté. Ils l'ont encouragé à développer ses *idées nouvelles*. Ils lui ont juré que, grâce à lui, les écailles leur étaient tombées des yeux. Maintenant, ils voyaient, ils entraient avec lui dans la terre promise. Sans doute, le premier pas leur était difficile, car des siècles d'obscurantisme défendaient solidement la redoute du préjugé. Et c'était ce qui rendait son apostolat fatigant, l'obligerait sans cesse à de grands gestes, à une grande dépense d'éloquence pour convaincre les encroûtés ! Cela, certes, ne l'arrêterait pas. Et il sortirait vainqueur de la lutte, sans aucun doute possible. Mais combien il abrégerait les étapes de la victoire, combien il centuplerait ses forces s'il voulait assurer sa clientèle aux bonnes marques qu'ils représentaient ! Et ouvrant leur carnet, le crayon à la main, ils questionnèrent : « Dix barriques de blanc et de rouge pour commencer? »

Alcibiade Scipion vit que les commis voyageurs se moquaient de lui. Il dédaigna leur répondre. Durant toute la traversée il se renferma dans sa tour d'ivoire, c'est-à-dire dans sa chaise-

longue qu'il traîna à l'extrémité du pont, loin des imbéciles comme il qualifia tout le monde à bord. Il passa ses journées à méditer le livre de Nietzsche : *Ainsi parla Zarathroustra.* A l'arrivée il en était encore à la première page.

Tel était ce jeune homme de vingt-deux ans. La supériorité évidente qu'il accordait à son propre esprit le sauva seule de l'ennui qui aurait pu naître de la solitude qu'il s'imposa volontairement, en vrai martyr de la science sociale.

Cependant le médecin du port arriva enfin. La libre pratique était donnée au paquebot. Les canots, remplis de parents, d'amis, de curieux se précipitèrent, se cognèrent à l'assaut de l'escalier. En un instant ce fut un indescriptible brouhaha sur le pont; les embrassades, les exclamations, les compliments se succédèrent sans interruption.

Scipion, les yeux droit devant lui, cherchait et ne trouvait pas... Soudain, il bondit, bouscula deux ou trois personnes, renversa un commis voyageur qui n'eut pas le temps de se garer. Son pardessus s'aggrippant par un de ses boutons au manteau d'une dame, il l'abandonna.

Sa jolie canne, à tête de cornaline, tomba. Il ne la ramassa pas, tout à sa pensée, tout à son ardeur de voler au-devant d'un vieil homme qui gravissait péniblement, une à une, les marches roides de l'escalier.

Bravo, Alcibiade ! Cela est bien. Sous la redingote croisée, il y a un cœur. Et voilà qui rachète vos petits ridicules...

Le père et le fils s'embrassèrent longuement. Le vieux Scipion ne se lassait pas de contempler son rejeton. Il le tournait, le retournait sur toutes les faces, sur toutes les coutures, en proie à une admiration qui lui retirait l'usage de la parole. Enfin, il parla. Et ce fut pour s'excuser, pour expliquer, pour faire comprendre comment, malgré lui, il avait été forcé de rappeler Alcibiade : les affaires ne marchaient pas, la soute de café, la rhumerie surtout ne rapportaient presque plus rien. Ma parole, c'était à croire que les hommes avaient cessé de boire. On disait que de grands savants, précisément du pays d'où venait Alcibiade, avaient condamné le rhum, pour pouvoir obliger le monde à consommer rien que du vin, qu'ils avaient décrété bois-

son hygiénique. Mais cette mode-là ne pouvait prendre ici. A Haïti, il faut boire le rhum. C'est la boisson de notre soleil. C'est Dieu lui-même qui l'a ainsi voulu. Il y a eu un Noé dans la canne à sucre, d'où l'on tire le rhum, comme il y a eu un Noé pour le vin... Aussi, dès que les affaires de la soute de café, de la rhumerie iront mieux, Alcibiade retournera là-bas pour se perfectionner, pour apprendre encore. Il y restera tout le temps qu'il voudra, toute la vie pour étudier. Car pour le père Scipion, il n'y a pas de plus grande joie en ce monde que de répondre quand on lui demande :

— Que fait Alcibiade?

— Alcibiade étudie à Paris !

Ces paroles font trembler d'allégresse le cœur d'Alcibiade. Il s'y mêle bien une certaine inquiétude. Il est, vous le savez, anti-alcooliste. Il ne voudrait pas sacrifier ses idées à son intérêt personnel. Au contraire, il est convaincu même, en ce moment, qu'il trouverait une âpre jouissance en confessant sa foi intégrale. Il s'esquive toutefois par la tangente :

— Il y a, dit-il, des procédés nouveaux, pré-

conisés par la science; je les possède, je rendrai sa splendeur première à la soute de café...

— Oui, oui; mais il y a ce sacré rhum qu'on ne boit plus tant...

Alcibiade redouble ses embrassades filiales.

A sa joie de revoir son père, l'espérance de retourner prochainement à Paris brille quand même, comme un arc-en-ciel, à l'avant du léger canot, où, avec ses malles, il a pris place pour gagner la ville.

II

Au quartier de Sainte-Anne, dans une petite maison à avant-corps, étroite de façade, mais dont la cour très profonde la faisait communiquer par derrière avec la rue parallèle, habitait depuis de longues années Mme Saintermise et sa fille Tristylya.

La dame était propriétaire de la petite maison. C'était, du reste, tout ce que lui avait laissé le colonel Espère Lamour, de qui elle avait eu Tristylya. Il est même inexact de s'exprimer de

la sorte, car ce bien venait de la mère de Saintermise et le colonel passa de ce monde dans l'autre au moment où il s'apprêtait à le vendre, comme il avait déjà fait de deux autres propriétés de sa femme.

La façon dont le colonel Espère Lamour quitta ce monde ne fut pas ordinaire. Il ne le quitta pas de son plein gré. Mêlé à toutes les intrigues, à toutes les agitations politiques, à toutes les conspirations, à toutes les révolutions depuis nombre d'années, il avait adopté et pratiqué cette devise : Toujours *paré !* Quand il survenait dans une réunion où l'on décidait de la prochaine prise d'armes et qu'on voulait le mettre au courant du nom du chef du mouvement, des principales dispositions à adopter, il s'écriait, impatient : « Ce n'est pas la peine. Vous prenez les armes? Cela me suffit. Je n'ai pas besoin de savoir pour qui. Mettez mon nom. Je suis des vôtres ! »

Ce beau type de révolutionnaire eut malheureusement une fin tragique. Pris dans une souricière avec quelques-uns des siens, il fut livré à une cour martiale qui ordonna son exécution

dans les vingt-quatre heures. En vain allégua-t-il alors, comme une circonstance atténuante à son cas, qu'il ne savait pas même le nom du général pour qui l'on prenait les armes. On ne l'écouta pas. Dans sa poche on trouva l'acte de vente, qu'il devait faire signer le lendemain à Mme Saintermise, de la petite propriété du quartier Sainte-Anne. Cette circonstance providentielle sauva ce dernier bien de famille.

Mme Saintermise ne manqua pas, au surplus, de tirer tout ce qu'elle put de la disparition prématurée du colonel Espère Lamour. Comme il avait été mêlé à toutes les intrigues, qu'il avait été de tous les camps, que tous les partis pouvaient le revendiquer, elle n'eut pas de peine à trouver, quelques mois après, avec un gouvernement nouveau, une place très honorable de victime.

Il n'existe pas à Haïti de bureau de tabac à l'usage des femmes ou filles des martyrs de la liberté. On y remédie par des rentes viagères inscrites au Grand-Livre de la Dette publique. Mme Saintermise fut comprise parmi celles qui pouvaient, tôt ou tard, prétendre à cette récom-

pense nationale : depuis cinq ans elle pétitionnait régulièrement devant la Chambre des Députés qui renvoyait non moins régulièrement sa pétition à l'examen du comité compétent. Ses titres acquéraient ainsi un caractère d'indiscutable authenticité.

En attendant, chaque année on lui donnait, vers la fin du mois de décembre, le lavage des cinq ministères pour lui faire prendre patience. C'était une faveur appréciable. Elle n'exigeait aucune mise de fonds. Très simplement, de bon matin, avant l'arrivée du personnel, Mme Saintermise se présentait avec quelques soldats qu'elle racolait du poste voisin et qu'elle payait très maigrement parce qu'elle leur affirmait que c'était un service de l'Etat. Elle leur distribuait quelques seaux. On ouvrait les robinets de la cour. On inondait les escaliers, les bureaux, les couloirs, toutes les pièces. Et on s'en allait, sans rien frotter, sans rien essuyer, sans rien sécher... Les employés, les ministres eux-mêmes étaient quittes pour barboter toute la journée dans la boue, dans l'eau comme des canards. Cette opération, bon an mal an, rapportait à la femme

du fusillé deux cents gourdes nettes. C'était son seul revenu pour toute l'année.

Heureusement pour sa mère que maintenant Tristylya ayant grandi commençait, de son côté, à gagner quelque argent chez Mme Céleste Bonaventure, où elle était couturière.

Tristylya allait sur ses quinze ans. On ne peut pas dire qu'elle était jolie, mais elle était admirablement faite. Une grande douceur, répandue sur toute sa personne, lui seyait à ravir. Elle s'habillait sans aucune prétention, cependant avec un goût sûr qui faisait de sa simple robe en basin piqué, de son chapeau en paillasson, tressé dans leurs longs loisirs par les hommes de police du Marché Debout, d'un morceau de ruban noué autour de son cou, une merveille de grâce et de fraîcheur. Très soignée, les souliers bien cirés, ses bas tirés avec soin, elle donnait au plus haut degré l'impression d'un fruit sain, savoureux et désirable. Elle avait quelques classes, lisait avec correction *Marilisse*, roman local très discuté. Si elle mettait couramment quelque fantaisie dans son orthographe, elle aurait pu prétendre qu'elle devançait la réforme,

mais elle ignorait qu'il y eût une réforme pendante et elle faisait de son mieux.

L'atelier de couture de Mme Céleste Bonaventure était au bas de la ville, dans la Grand'Rue, vis-à-vis de l'hôtel des Postes. Tristylya, après avoir aidé sa mère aux différents soins du petit ménage, bu sa tasse de café noir en grignotant un morceau de pain rassis, avant de traverser la place pour aller un peu plus loin prendre le tramway, passait d'abord chaque matin à l'église. Elle était située à une dizaine de mètres environ de son logis. Généralement, à cette heure matinale, il n'y avait que quelques vieilles femmes perdues dans la prière à l'ombre des piliers ou agenouillées devant leurs prie-Dieu. Mais assez souvent aussi il y avait quelque beau mariage célébré avec pompe.

L'église de Sainte-Anne jouit d'une faveur mondaine spéciale : il est de bon ton de s'y marier. Dans ces occasions-là, Tristylya parfois oubliait l'heure. Elle se plaçait d'abord près de la porte pour voir descendre les mariés du grand landau doré, les voir gravir les marches du perron, voir le cortège se former, marcher à pas

comptés sur le long tapis rouge et pénétrer dans l'église. Alors elle se hâtait, bousculant, peut-être un peu trop, les invités, pour courir au premier rang près de la balustrade du chœur. Assise commodément et de façon à bien regarder, elle ne perdait aucun détail de la cérémonie. Très souvent une de ses amies, Désinette Désir, qui demeurait à peine une rue plus loin, venait l'y rejoindre.

Désinette n'avait pas le même caractère que Tristylya. Pétulante, gaie, ne tenant jamais en place, possédant un fonds de malice et d'habileté innée, elle émettait la prétention qu'une femme peut faire sa destinée, assurer son bonheur, sa vie aisément. Si l'on ne réussit pas, c'est que l'on s'y est mal pris. La matière ne manque pas, disait-elle. Elle abonde. Pourquoi ne la façonnerait-on pas à sa propre image?

La matière, c'était l'homme, dont parlait ainsi Mlle Désinette. Et elle ajoutait que la femme n'a pas d'autre objectif ici-bas que cette conquête-là. Elle regrettait infiniment de ne pas avoir une très réelle beauté. Tout de même, assurait-elle, j'ai ce qu'il faut. Et elle passait en revue toute

sa grassouillette personne. A l'écouter, on pouvait croire que la vertu n'était chez elle qu'un calcul. Ce capital, elle entendait, l'heure venue, en tirer bon parti, le placer solidement. L'heure, sans doute, n'était pas arrivée, car si Tristylya attirait les hommages, n'avait que l'embarras des flirts, il n'en était pas de même de Désinette. Instinctivement les jeunes gens semblaient non la fuir, mais ne pas la rechercher, éviter, on dirait, de se compromettre avec elle. Cela ne l'inquiétait guère. Elle gardait sa belle humeur, le mot prêt, incisif, rieur toujours. Elle était patiente, certaine, elle se le promettait, que le poisson, une fois dans la nasse, ne s'échapperait pas. C'était ce qu'on appelle, dans les civilisations raffinées, une petite femme d'avenir.

Quand elles se rencontraient ainsi toutes deux à l'église, le matin, vers les huit heures, dans un beau mariage, c'était un interminable bavardage à demi-voix, plus agaçant encore que si elles parlaient tout haut. Père, mère, parrain, marraine, garçons d'honneur les foudroyaient de regards indignés. L'assistance entière se tournait de leur côté, distraite. Le marié lui-même, les

yeux fixés jusqu'alors sur sa femme ou à la pointe de ses bottines vernies, levait la tête pour les regarder. Et comme elles étaient bien, ma foi, appétissantes, très jeunes, comme elles étaient le fruit défendu, il pensait des choses qui ne sont pas permises en un tel jour...

Alors, parfois, le bedeau s'approchait. Discrètement, il murmurait quelques mots à l'oreille de ces demoiselles.

— Eh quoi ! s'écriait à pleine voix Désinette, l'église n'est-elle pas à tout le monde? Nous ne sommes pas en République? Mettez donc une garde à l'entrée, comme il y en a au cirque les jours de représentation... A propos, qui est-ce qui a fabriqué la robe de la mariée? Nous les faisons mieux que cela, vous savez, chez Céleste Bonaventure.

Tristylya, confuse, s'échappait vite par une des portes latérales. Son amie la suivait, riant de tout son cœur, ses dents blanches dehors. Et quand, arrivées à l'atelier, Mme Bonaventure, mal embouchée, les invectivait, menaçait, dans une série d'épithètes salées, poivrées, de les mettre samedi à l'amende :

— Ne faites pas cela, madame, interrompait Désinette. Vous iriez contre vos intérêts. Nous venons de l'église où il y avait un grand mariage. Devant tout le monde, plus de deux cents personnes, nous avons proclamé que la mariée était fagotée, et que la seule, l'unique, l'incomparable pour établir une belle toilette était Céleste Bonaventure !

Assurément, Tristylya n'était pas contente quand son amie provoquait ces petits scandales, mais son mécontentement devenait de la honte quand c'était l'abbé Poncho, le curé de la paroisse, qui officiait. Cette honte lui laissait pour toute la journée un malaise, un sentiment de tristesse, quoi que fît Désinette pour la faire rire et changer le cours de ses idées.

C'est que l'abbé Poncho, après lui avoir fait faire sa première communion, était resté pour la jeune fille, non peut-être un directeur spirituel — elle pratiquait par intermittence — mais un conseiller toujours écouté et aimé.

C'était un brave homme que ce prêtre. Il y avait plus de quinze années qu'il desservait cette cure. Très populaire, très charitable, très ser-

viable, quand il passait dans les rues chacun le saluait respectueusement, et les enfants couraient au devant de lui, criant : « Bonjour, père Poncho ». Il leur caressait les joues, leur recommandait d'être sages, s'enquérait chaque fois si leurs mamans n'allaient pas les envoyer bientôt au catéchisme. La bonté, une grande mansuétude étaient peintes sur son visage.

Cela ne l'empêchait pas d'être irréductible, intolérant sur les dogmes enseignés par l'Église, sur ce qu'il appelait ses articles fondamentaux. Il n'avait pas de complaisance pour ceux qui servaient, selon son expression, Dieu et le Diable. Un jour, devant un temple maçonnique, et par la grande porte ouverte, entendant des chants, voyant des bannières déployées derrière lesquelles des hommes suivaient en procession, il y était entré, poussé par une irrésistible impulsion. Se dressant devant les frères, il s'était écrié : « Assez de profanation ! Assez de scandales comme cela ! Cessez cette mascarade ! Et si vous êtes des hommes de cœur, donnez-moi seulement cinq minutes pour vous parler, vous éclairer et vous convertir tous ! »

On ne lui avait pas donné une minute, pas une seconde. A coups de pied, à coups de poing, à coups de canne, la soutane en lambeaux, le visage ensanglanté, on l'avait fait sortir plus vite qu'il n'était entré. Il n'en avait pas été autrement ému. Au milieu des vociférations et des bourrades il répétait sans cesse : « Frappez, frappez encore, frappez toujours ! Cela n'empêchera pas que vous n'êtes que des fumistes ! »

Ce feu intérieur, cette âme de martyr prête au sacrifice, que le père Poncho portait en lui, déroutaient un peu dans son temps et dans son entourage. On ne pouvait comprendre que ce saint homme si doux, si calme d'aspect, pût aussi aisément s'enflammer, monter comme une soupe au lait pour des choses qui ne passionnent plus personne.

Il était surtout intolérant, d'une intolérance qui ne reculait devant rien, aux jeunes filles qui, ayant fait leur première communion, tournaient mal dans la suite. Quand cela arrivait, quand il avait acquis les preuves certaines de l'inconduite, il montait en chaire, le dimanche d'après, et dénonçait, sans se gêner, en toutes lettres, Mlle X.

ou Mlle Z., qui « avait suivi un homme en dehors du saint sacrement du mariage » ou qui, « sans respect pour le saint commandement de Dieu, trafiquait nuit et jour de son corps ».

Il affirmait que ces exécutions étaient salutaires, qu'elles maintenaient le troupeau confié à ses soins en bonne santé. Celles qui ne se sentaient pas les reins sûrs ne devaient pas approcher de la sainte table. Désinette était sans doute de ce nombre, car, jusqu'à présent, elle n'avait pas fait sa première communion.

Poncho n'était qu'un surnom donné à l'abbé. Il nous serait bien difficile de dire son nom véritable, tout le monde l'appelant ainsi, et, peut-être lui-même signant Poncho. Car, quand on feuillette les registres de la paroisse, on trouve au bas des actes une signature bizarre, illisible, qui ressemble terriblement à ces deux syllabes. Au surplus, il est prouvé que Mgr l'archevêque de Port-au-Prince, lui adressant une de ses instructions pastorales, l'avait libellée : A notre très cher fils Poncho !

Il reste à dire comment ce surnom, remplaçant à la longue le nom qu'il reçut, comme tout le

monde, de ses père et mère, vint à l'abbé.

Dans la vaste cour du presbytère croissaient, et croissent encore, de magnifiques cocotiers, toujours chargés de beaux fruits aux grappes lourdes. Quand l'abbé recevait un visiteur, il manquait rarement de lui demander :

— Voulez-vous prendre un punch?

Non moins rarement le visiteur refusait. L'abbé prenait alors un grand coutelas, saisissait un des cocos, dont on voyait toujours deux ou trois, fraîchement cueillis au matin, à l'ombre sous le robinet de son petit bassin. Prestement, il en faisait sauter la calotte, versait son eau cristalline dans un grand pot de faïence, y mettait quelques morceaux de sucre, ajoutait deux bonnes cuillerées de rhum, remplissait deux verres. C'était le punch. On trinquait

— A la vôtre !

— A la vôtre, monsieur l'abbé !

Après quelque temps, les commensaux de l'abbé, ceux qui avaient l'habitude de boire son punch, sans doute pour lui témoigner leur reconnaissance, — telles les municipalités quand elles donnent aux rues les noms des hommes mar-

quants ! — le baptisèrent irrévérencieusement du nom de Punch. Mais le peuple, lui, n'y voyait aucune malice. Il estimait son abbé un très brave homme, toujours prêt à courir au chevet des malades, à consoler le pauvre monde, à partager souvent avec lui son modeste avoir. Il corrigea, en lui appliquant une désinence étrangère, ce que l'appellation, inspirée par la reconnaissance, avait peut-être de blessant. Son curé devint l'abbé Poncho, doux bonhomme, sensible à toutes les misères, à toutes les tristesses, enragé seulement quand on touchait à la foi ou encore si on voulait détourner les jeunes filles, confiées à sa garde de bon pasteur, du chemin de la vertu et de l'honneur.

III

De l'autre côté de Sainte-Anne, dans la rue qui, toute droite, conduit à la grande place du Gouvernement, le père Scipion demeurait avec son fils Alcibiade. Le jeune homme, à son arrivée,

avait, durant une semaine, matin et soir, fait le tour de la ville avec l'auteur de ses jours, qui l'avait présenté non seulement à ses connaissances, mais à tout le monde. C'est l'usage. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'Alcibiade s'était montré en chapeau haut de forme, redingote croisée, cravate blanche, gants gris clair. C'est le costume de rigueur.

Sous la conduite donc de son père, Alcibiade rendit visite tant aux familles riches, aisées, qu'aux gens de condition moyenne, comme Mme Saintermise. Il vit Tristylya aux côtés de sa mère. Et la grâce de la jeune fille ne manqua pas de produire une notable impression sur lui. Il lui adressa un compliment marqué au meilleur coin de la science sociale :

— Heureusement, mademoiselle, que vous êtes dans un siècle où vous n'avez pas à craindre de passer inutilement dans ce monde. Grâce à la doctrine de l'amour libre, de tels malheurs peuvent être toujours évités. Et c'est tout profit pour l'humanité et pour toutes les jeunes filles !

Ni Mme Saintermise, ni Tristylya elle-même, ne comprirent rien à ce discours. Toutefois,

Tristylya, vaguement, et pour être polie, hasarda :

— Voyez l'abbé Poncho.

— Oh ! nous l'avons vu déjà. Pensez donc ! Une des premières autorités sociales de la ville ! Nous avons pris un punch avec lui.

Quand toute la ville eut vu Alcibiade, le père Scipion, un matin, lui dit :

— Alcibiade, les visites sont finies. Il faut montrer ce que vous savez faire, en attendant votre second départ pour Paris. Qu'allez-vous entreprendre pour prouver que vous avez bien profité de l'argent dépensé?

— Je vais faire de la science sociale, de la science sociale sous toutes ses formes. C'est la seule chose que je sache faire. Et c'est heureux. Car tout est à implanter dans ce pays. Pas de doctrine, pas la plus petite lueur des gigantesques progrès accomplis partout dans le monde ! Sauf celui de l'Égalité des Races humaines — où nous avons obtenu un succès indéniable par nos doctes traités sur la matière et par la démonstration pratique que nous y avons ajoutée ! —

aucun autre domaine n'a été défriché dans ce pays. Je vais défricher.

— Défrichez, Alcibiade.

— Mais pour cela, il faut commencer par le commencement, prendre le taureau par les cornes.

— Soit, dit le père Scipion. Prenez le taureau par les cornes. Mais, je vous en préviens, Alcibiade, il y en a qui sont très méchants ici.

Le lendemain, de bonne heure, Alcibiade sortit. Il descendit au Bord-de-Mer et s'arrêta dans une imprimerie. Quand il rentra, il dit :

— Père, j'ai commencé. Vous verrez. J'ai pris le taureau par les cornes... Si je ne suis pas là cet après-midi, quand on apportera les affiches que je dois demain matin coller, avec l'aide de mes deux premiers disciples, Petrumquæ Similor et Marius Février, dans tous les quartiers de la ville, acquittez la facture qu'on vous présentera.

— Combien est-ce?

— Ce n'est pas cher. Pour mille affiches grand format on m'a fait cinquante gourdes.

— Tomate verte !... Et vous dites que ce n'est pas cher? Quand donc la science sociale, au lieu

de me coûter de l'argent, vous en rapportera-t-elle?

— Cela, je n'en sais trop rien, répondit Alcibiade. La lutte que j'entreprends sera longue, difficile. Oui, certes, il y aura de l'argent à dépenser, et beaucoup de coups à recevoir. Mes maîtres m'ont enseigné qu'il ne faut reculer ni devant l'un, ni devant les autres.

— Pour les coups, c'est votre affaire, puisque c'est vous qui les recevrez. Mais pour l'argent, c'est le mien, et vos maîtres auraient dû faire une distinction... Enfin, je paierai les cinquante gourdes.

Vers les cinq heures, comme le père Scipion prenait le frais sous sa galerie, un gamin se présenta avec un reçu de cinquante gourdes et un ballotin d'imprimés. Le père Scipion mettait déjà la clef dans son bureau pour prendre l'argent, quand, poussé par sa curiosité, il s'arrêta dans ce mouvement. Il défit le ballotin, prit une affiche, planta ses lunettes sur son nez, et lut :

GUERRE A L'ALCOOL !

C'est le démoralisateur par excellence.
Citoyens, unissons-nous contre ce fléau.

Le père Scipion n'en lut pas davantage.

— Le brigand ! s'écria-t-il en tombant anéanti sur une chaise. Il veut achever ma ruine et partant la sienne... Cependant je lui ai promis qu'aussitôt que la rhumerie redeviendra prospère, il retournera à Paris. Mon fils est donc un imbécile ! J'ai donné le jour à un imbécile ! !

Reprenant ses sens, il avança dans la pièce de l'escalier, et donnant de toute sa voix :

— Alcibiade ! Alcibiade !

Le jeune homme, qui était à l'étage au-dessus, descendit rapidement.

— Imbécile ! Double, triple imbécile ! lui décocha son père. Tu veux donc ma ruine? Tu cries : guerre à l'alccol ! Et de quoi est-ce que je vis, moi? Qu'est-ce qui m'a permis de t'envoyer en France, de faire de toi un savant? N'est-ce pas l'alcool? Efface-moi au plus vite ces mots blasphémateurs et en leur place écris : Paix à l'alcool ! C'est le moralisateur par excellence ! Cet hommage est le moindre que ta reconnaissance doive à l'alcool, car sans lui tu végéterais au Morne-à-Tuff ignorant, et ignoré de la Ville-Lumière. Allons, écris. Voilà la plume et l'encre.

Mais Alcibiade repoussa l'encrier paternel. Digne, tel un Galilée devant son juge, il répondit :

— Je ne trahirai pas la Vérité. Mes maîtres ne m'ont pas appris que l'alcool était un moralisateur. Je ne reverrai pas la douce France, s'il le faut, mais je resterai fidèle à la Science. Elle proclame que l'alcool tue les peuples. Je ne puis que dire comme la Science.

Le père Scipion resta stupide devant cette opiniâtreté. Il retomba encore une fois sur sa chaise, mais soudain un éclair brilla dans ses yeux. C'était un homme à grandes ressources, il avait plus d'un tour dans son sac. Il se leva et, triomphant, il s'adressa à son fils :

— Mais qui dit que le rhum soit de l'alcool, l'alcool destructeur des santés, destructeur de la moralité des nations? Le rhum n'est-il pas une boisson hygiénique au même titre que le vin? Tes maîtres ont-ils prohibé le vin? Non. Eh bien ! Sois un maître dans ton pays, comme ceux de France. Prohibe l'alcool étranger, l'alcool exotique ! Voilà les démoralisateurs par excellence, ces produits étrangers, qui inondent

nos villes, nos campagnes, dégradent, pourrissent nos malheureux concitoyens ! Proclame le rhum régénérateur ! Chante-le, chante le rhum Scipion ! Ah ! je donnerais volontiers cinquante, cent gourdes, davantage s'il le faut, pour que tu trouves dans le rhum ta route de Damas !...

Et ne vois-tu pas, naïf que tu es, que, si tu fais cela, tu te places d'emblée au sommet de la popularité.? Ne vois-tu pas que, si tu apportes carrément la consécration de la science au rhum qu'on attaque bassement, lâchement depuis quelque temps, tu deviendras un prophète? Un prophète avec lequel il faudra compter, car tu auras derrière toi ces milliers d'industriels qui, comme moi, meurent du discrédit qu'on tente de jeter sur une industrie nationale au premier chef? Que dis-je? Pas seulement ces milliers d'industriels, mais encore ces milliers et ces milliers de buveurs dont tu auras rassuré les consciences inquiètes et qui, grâce à toi, pourront continuer à boire paisiblement leur quintuple consommation de rhum journalière !

Alcibiade, visiblement intéressé, avait écouté

attentivement ce long discours. Il réfléchissait.

— Non, dit-il à la fin. Je ne puis chanter, aussi crûment, le rhum. Je ne puis pas proclamer qu'il fait partie intégrante de l'hygiène nationale. Dans l'état actuel de la science, ce n'est pas établi. N'anticipons pas sur ses arrêts futurs. En attendant, je puis le chanter... sans le chanter, sans même le nommer. Il suffit partout après « alcool » d'ajouter le mot « exotique ».

On lira donc :

Guerre à l'alcool exotique !
C'est le démoraliseur par excellence !

C'est, en somme, la réclame faite au rhum national. Entre-temps, je provoquerai une adresse aux Chambres de tous les Guildiviers, de tous les intéressés, pour faire tripler les droits sur les spiritueux étrangers.

Ainsi fut fait. Ce jeune homme de vingt-deux ans, guidé par son père, avant six mois, atteignit à l'apogée de la popularité. Il fit remanier complètement par les pouvoirs constitués le tarif des douanes, en ce qui concernait les alcools étrangers, lesquels furent à peu près prohibés.

Cette réforme dans notre législation fiscale s'appela du nom de son auteur, mais avec l'orthographe nouvelle, et pour rappeler la classe spéciale d'industriels dont elle servit les intérêts : « la réforme de Scipion le Romain ».

Alcibiade ne fut pas aussi heureux dans une autre de ses entreprises. Il est vrai qu'il n'eut pas là l'esprit pratique de son père pour le guider. Voici, en deux mots, ce qu'il rêva : la création d'une vaste association de protection des animaux, comme il en existe dans tous les centres civilisés, principalement à Paris. Plusieurs de ses amis lui avaient objecté qu'il était préférable de commencer par fonder une société pour protéger d'abord l'homme qui, vraiment, à Haïti, ne l'était pas assez. Mais Alcibiade, pure raison de métaphysique, pensait qu'il était plus urgent de commencer par les animaux. En quoi il eut tort, car quand, avec ses adeptes, il descendit au Bord-de-Mer pour faire exécuter les statuts de la société, qui défendaient de faire travailler un mulet, un cheval, un âne, un bœuf ayant des blessures et des plaies, les cabrouétiers, conducteurs de ces lourdes charrettes à deux

roues cerclées de fer et au trait de chaînes massives, le regardèrent avec étonnement. Et quand, en vertu toujours du règlement, ses amis et lui, joignant l'action au geste, voulurent dételer les animaux, ce fut une autre chanson, ou plutôt la danse commença. Les cabrouétiers sont gens peu aimables. On a vu la façon qu'ils se conduisaient avec les animaux qui leur faisaient gagner leur vie. Il n'y avait aucune raison pour qu'ils traitassent différemment Alcibiade et ses amis, qui, au contraire, voulaient leur enlever la banane quotidienne. Ils s'emparèrent de leurs lourds fouets, tressés en lanières de taureau — ces fouets qui faisaient de si rudes blessures — et tombèrent sur eux à bras raccourcis. Si les réformateurs n'avaient pas pris la fuite à toutes jambes, ils se seraient trouvés aussi mal en point que les animaux qu'ils voulaient protéger.

Il faut ajouter à la décharge d'Alcibiade que si sa société eût été fondée pour la défense de l'homme — de l'homme corvéable et fusillable séculaire ! — il se serait heurté à des difficultés cent fois, mille fois plus terribles. En effet, il aurait eu affaire non plus aux simples cabroué-

tiers, mais aux pouvoirs constitués de son pays, lesquels, on le sait, ne badinent pas quand on se mêle de ce qui ne vous regarde pas, et la protection de l'homme à Haïti est ce qui nous regarde le moins. C'était donc l'idée qui en soi était malheureuse. Et sagement Alcibiade y renonça.

IV

Pendant les entr'actes — les plus vastes entreprises en ont — que lui laissait l'œuvre sociale, le cœur d'Alcibiade avait parlé. Il avait précisément parlé pour Trystylya, la fille de Mme Saintermise.

Un matin de grand mariage à Sainte-Anne, durant que l'orgue gémissait comme une tourterelle pâmée, que le cortège défilait pour la sortie vers la grande porte, les deux jeunes gens se dirent leur mutuelle affection. Désinette Désir n'était pas là ce jour, et Alcibiade, qui depuis quelque temps déjà avait bien préparé son terrain, put s'exprimer sans contrainte.

Le soleil entrait par pans allongés dans l'église, dorant la tête des saints d'un nimbe vrai. Les ors de l'autel flamboyaient dans leur cuivre ardent. Les enfants de chœur achevaient d'éteindre les cierges dont la clarté falote faisait contraste avec le ruissellement du jour. Alcibiade et Tristylya, dans l'ombre d'un pilier, blottis l'un contre l'autre, échangeaient leurs divins aveux :

— Oh ! Trystylya, je t'aime !... Je t'ai aimée dès le premier jour, dès que je t'ai vue !... Comprends-tu l'amour? Comprends-tu sa loi suprême? Je viens d'une ville où il est tout-puissant, où il régit tout, où il est l'air même qu'on respire... Tout obéit à sa voix, tout se courbe devant lui. Il règne, il gouverne. Il est le roi de cette puissante République... Tiens ! veux-tu une image qui sera pourtant faible pour te faire comprendre ce qu'est cette majesté? Eh bien ! figure-toi que l'Amour là-bas est comme qui dirait un chef d'Etat haïtien : il est tout, il peut tout ! Tout se courbe devant lui. Il n'est pas d'usages, il n'est pas de lois, il n'est pas de morale pour lui. Tu saisis maintenant, n'est-ce

pas? Nous subissons son empire, il faut nous courber, il faut obéir, ma chère. Obéiras-tu, Tristylya?

— Oui, monsieur Alcibiade.

— Ne m'appelle pas monsieur Alcibiade. Donne-moi mon petit nom. Appelle-moi Biabiade... Tu as vu la cérémonie qui vient de se passer ici tout à l'heure, ce mariage? C'est suranné, c'est rococo, c'est vieux jeu. L'humanité n'en veut plus de cette parade dont, sur deux scènes opposées, les principaux acteurs sont le prêtre et l'officier de l'état civil. C'est l'amour libre qui est sa loi désormais. L'amour sans prêtre ni paperasse! C'est cet amour-là que nous allons pratiquer à la face du monde haïtien. Je suis un réformiste, moi. Je prêche et je pratique. C'est la religion nouvelle, la religion de Paris—temple de plus de trois millions de dévots! — que, à nous deux, nous allons édifier!

— Oh! Alcibiade, pourquoi ne pas nous contenter des vieilles coutumes? Pourquoi ne pas faire comme tout le monde? Nous n'aurons donc pas une belle cérémonie? Pas de bedeau, pas de prêtre, pas de bénédiction, pas d'orgue! Que

c'est triste alors, l'union libre ! Et que dira l'abbé Poncho? Il me signalera au prône, c'est certain.

— Tu répondras à Poncho qu'Adam et Eve ne connaissaient pas le mariage à l'origine des temps. Nous reprenons simplement la tradition. Quant à la cérémonie, crois-moi, elle sera aussi brillante, plus brillante que l'ancienne. Il y aura un banquet, on prononcera des discours où la volonté, axe de l'Humanité, sera exaltée, on boira à la chute de cette Bastille qu'est le mariage ! Et nous partirons en voyage tout de même !

Alcibiade, après ces mots, attire vivement la jeune fille sur sa poitrine. Dans l'ombre protectrice du pilier, il l'embrasse à pleine bouche. Il sort ensuite lentement de l'église.

Pauvre Tristylya ! Effarée, inconsciente, elle regarde s'en aller son fiancé nouveau genre, ne sachant si elle doit pleurer ou se réjouir. Elle tombe à genoux, le front appuyé à la colonne. Elle essaie de prier, mais une main se pose sur son épaule. C'est celle de l'abbé Poncho.

— Venez, dit-il.

Tristylya se lève, et dans une demi-léthargie

suit le doux prêtre, qui entre dans la sacristie, fait passer la jeune fille après lui et ferme la porte.

— Tristylya — et sa voix a son accent de bataille, de joute pour la foi — comment pouvez-vous oublier le respect dû à la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine jusqu'à prendre son temple pour un lieu de rendez-vous? Et comment pouvez-vous vous oublier ainsi vous-même? J'ai vu ce jeune homme vous embrasser...

— Mon père, il me parlait d'union...

— Ah! s'il en est ainsi, ma fille, l'intention peut valoir circonstance atténuante au sacrilège commis. Il vous parlait donc d'union?

— Oui, d'union libre. Je ne sais pas trop ce qu'il disait... Il m'affirmait que l'on ne se mariait plus, que le mariage était rococo, qu'il n'y avait plus que l'union libre, la consécration de deux volontés librement formulées...

— Et vous l'avez écouté! Vous vous êtes laissée, après un tel discours, embrasser par lui, en pleine église, fille misérable! fille perdue! prostituée de demain!

— Je l'aime, mon père, murmura Tristylya, sanglotante.

— Malédiction sur vous, Tristylya ! Vous avez écouté un suppôt de l'enfer, Satan lui-même ! Vous avez profané, souillé cette église ! Comment n'avez-vous pas vu, ô malheureuse, tandis qu'il vous parlait, les cornes qu'il a au front? Dites, n'avez-vous pas vu?

— Non, mon père. Il m'a semblé qu'il avait le front comme tous les autres.

— Front d'audace, de duplicité, de mensonge ! Et si vous n'avez pas vu ses cornes, c'est que vous avez mal regardé ! Comment pourriez-vous voir, au reste, prise comme vous l'étiez dans les pièges de Satan, l'écoutant, buvant le poison que distillait sa bouche perfide !

— La prochaine fois, mon père, je regarderai mieux.

— Misérable ! cria le prêtre, tu ne regarderas plus jamais cet être de débauche et de ruse ! Sinon, gare à toi ! Je te signalerai au prône ! Au surplus je vais voir Mme Saintermise.

L'abbé Poncho poussa avec rudesse la jeune fille dehors, enleva sa chasuble qu'il avait encore

sur lui, prit son chapeau et s'en alla trouver la mère de Tristylya. Il savait le grand empire qu'il avait sur elle, car, quoique pratiquante fervente, assistant régulièrement chaque matin à la petite messe, elle était superstitieuse au possible. Et c'était précisément cela qui assurait l'empire du prêtre sur elle. Elle croyait à Dieu, mais aussi beaucoup au Diable, à tous les sortilèges qui torturent si profondément nos faibles femmes. C'était un redressement perpétuel que l'abbé Poncho devait faire chaque jour. Il ne se lassait pas, triomphant chaque fois grâce au supplice du feu éternel qu'il faisait flamboyer aux yeux terrifiés de sa pénitente, grâce à la chaudière d'huile bouillante dont il la menaçait in sæcula sæculorum.

Le résultat de l'entretien du prêtre avec Mme Saintermise fut qu'on marierait sans délai Tristylya au ferblantier du coin qui l'avait demandée déjà en mariage plusieurs fois et qui avait été refusé parce qu'il n'avait pas, dans la ferblanterie, une importance sociale suffisante. Le père Poncho se chargea de l'affaire. En attendant, Mme Saintermise s'engagea de faire bonne

garde autour de sa fille, de lui défendre d'aller à l'église sans elle, de prier enfin Mme Céleste Bonaventure de contrôler exactement ses heures d'arrivée à l'atelier et celles de sa sortie.

V

Tristylya avait raconté son aventure à ces demoiselles. Toutes elles lui avaient conseillé la résistance :

— Toi, épouser un ferblantier ! Nous sommes nées, ma chère, pour être, à défaut de soie, dans le coton. C'est encore moelleux, mais pas soudées au fer-blanc ! Tout, entends-tu, tout plutôt que ça !

Désinette, en tête, s'était montrée la plus décidée :

— Alcibiade a raison, déclarait-elle. L'union libre, il n'y a que ça quand surtout les parents veulent faire le malheur de leurs enfants. Elle brisera l'esclavage de la jeune fille et la rendra l'égale du jeune homme. Nous avons pour devoir d'inaugurer ce mouvement. Au lieu de pleurni-

cher comme tu fais, tu devrais être glorieuse d'avoir été choisie pour en être l'initiatrice dans ton pays. Tu pleures quand tu devrais être si fière... Ah ! que je voudrais être à ta place !

— Qu'est-ce que tu aurais fait?

— Ah ! ne m'en parle pas, ma chère !... Ce que j'aurais fait? J'aurais plaqué ma mère avec ses idées rétrogrades, et j'aurais arboré le drapeau de l'union libre ! N'avons-nous pas droit à l'amour? Tu aimes Alcibiade, n'est-ce pas? Il faut aller à lui. Il n'y a pas une autre vérité en dehors de celle-là. Le droit à l'amour, et conséquemment le droit de l'amour, voilà le mot d'ordre...

— Cependant, le mariage est un sacrement...

— Non, c'est une mode qui passe. Nos mères portaient le mouchoir en tignon. Nous, nous portons le chapeau avec des plumes. C'est exactement la même chose : l'union libre remplace le mariage, qui n'est plus qu'une vieille chanson. Partant pour l'adultère, les vieux libertins la fredonnent pour se donner l'illusion qu'ils vont commettre une action pleine de périls. Ce prétendu fruit défendu monte leur imagination !.

— Cependant, si Alcibiade m'aimait, il m'aurait fait le sacrifice de l'idée...

— Non, il ne le peut pas. Il propage, il doit propager. C'est sa mission. Il le dit, il faut le croire. Au surplus, on ne sacrifie jamais l'idée. On s'immole plutôt. Toi-même, tu ne l'aimerais plus s'il se conduisait aussi lâchement. Il a reçu là-bas un mandat impératif. Il doit le remplir. Tu n'es qu'une chiffe de ne pas l'y aider !

Ces entretiens troublaient profondément la pauvre cervelle de Tristylya. Ils lui donnaient de violents maux de tête. Elle la portait maintenant pensive, dolente. Elle ne savait quel parti prendre. Tantôt elle voulait carrément arborer le drapeau de la révolte, comme le lui conseillait Désinette, tantôt elle voulait arracher de son cœur ce triste amour. Pas plus d'un côté que de l'autre, elle ne s'arrêtait à une solution définitive. Elle flottait incertaine, irrésolue, tenue en respect par l'œil vigilant de sa mère et surtout par les exhortations menaçantes de l'abbé Poncho.

Sentant que l'assaut définitif se livrerait sous peu, l'abbé venait depuis quelque temps matin

et soir chez Mme Saintermise. Chaque fois, en s'en allant, il regardait longuement Tristylya, courbée sous son index menaçant. De sa voix de « dies iræ », il prononçait lentement : « Prends garde à toi, Tristylya ! »

De son côté, Alcibiade ne restait pas inactif. Il avait appris avec quelle ardeur Désinette soutenait, en plein atelier, l'idée nouvelle. Il lui en avait fait compliment. Il lui avait même suggéré de réunir ces demoiselles, déjà si bien disposées, en une sorte de société nationale, dont elles formeraient le noyau, sous la dénomination de : *L'Union libre des Femmes d'Haïti*, avec la devise : *Pro patria!*

Le titre avait rallié tous les suffrages. Mais Désinette avait dit :

— Pourquoi *pro patria?* Qu'est-ce que cela signifie en créole?

— En français, cela veut dire : pour la patrie, répondit Alcibiade.

— Qu'a à voir là-dedans la patrie? Je vous le demande.

— Il est bon de mettre l'union libre sous son vocable. C'est l'usage. Toutes les nobles idées

sont sous ce vocable-là ! Du reste, en lui donnant beaucoup d'enfants...

— Jamais de la vie, interrompit impétueusement Désinette. C'est pour la femme, pour l'amour libre, pas pour autre chose, que nous travaillons. Ne nous occupons pas de l'enfant. C'est un accident. Effaçons *pro patria*.

Mais dès la première réunion pour la formation du bureau, Mme Céleste Bonaventure, avertie, intervint. Elle parla ainsi à ces demoiselles :

— Mesdemoiselles, vous êtes ici pour faire de la bonne couture, et non de la réforme sociale. Je ne tolérerai donc pas que, sous aucun prétexte, vous transformiez cette excellente maison en un champ stérile de discussions sur l'union libre... L'union libre ! Mais est-ce qu'on ne l'a pas de tout temps pratiquée? Plus ou moins cachée, je le veux bien. Mais cela a-t-il empêché ceux à qui cela disait d'en jouir, d'en retirer les fruits qu'elle comporte? Quel besoin avez-vous de faire consacrer aujourd'hui une chose connue, archiconnue? Eh ! croyez-en ma vieille expérience, du jour où l'union libre deviendra la loi de la

femme, elle regrettera ce qui en faisait naguère le charme, c'est-à-dire le mystère, ou le plaisir, de jeter le défi à une institution décrépite...

Au reste, tout cela n'est pas mon affaire. Je ne veux pas ici de ces discussions. Vous donnerez de mauvais coups de ciseaux aux robes des clientes si vos têtes pensent aux bons coups de canif à porter au mariage. Donc, plus de ça, vous m'entendez... mademoiselle Désinette, si vous continuez vos prêches, je vous flanque à la porte. Vous irez ailleurs émanciper la femme, mais pas chez moi. C'est tout pesé, n'est-ce pas? Rompez, mesdemoiselles !

L'intérêt mercantile de Mme Céleste Bonaventure primant en elle tout autre sentiment d'un côté, et de l'autre son personnel ayant peur, comme elle l'en menaçait, d'être jeté dans la boue de nos rues — on ne peut pas dire sur le pavé, puisque les rues de Port-au-Prince ne sont pas pavées — la société nationale « l'Union libre » fut enterrée illico.

VI

On l'a vu, les affaires de cœur d'Alcibiade n'avançaient pas, en dépit de ses efforts. Le principal obstacle était la mère de Tristylya, qui la terrorisait littéralement, la menaçant de la battre si elle se permettait d'échanger même un regard avec le vil suborneur, le suppôt de Satan... Cependant, le ferblantier du coin multipliait ses attaques. Il était plein d'attentions pour Mme Saintermise. Chaque jour c'était un présent nouveau, tantôt un godet de fer-blanc, pour la jarre d'eau, au long manche artistement festonné, tantôt une marmite double pour faire cuire le pois-et-riz de la famille. Observant que Mlle Tristylya avait un pot de tubéreuse à sa fenêtre, il avait apporté une fois un joli arrosoir peint en rouge. Tout autour il avait dessiné en vert un bel Amour auquel il avait donné ses traits à lui, le ferblantier. Mais rien ne faisait. Si Mme Saintermise se confondait en remerciements, Tristylya restait plus sourde, plus fermée, plus close que jamais, tel un limaçon rentré dans sa

coquille. Jamais l'arrosoir, au bel Amour, ne reçut une goutte d'eau.

En ce temps-là, les deux fidèles lieutenants d'Alcibiade, Petrumquæ Similor et Marius Février, dans leur inaltérable dévouement, s'avisèrent qu'il était urgent de venir au secours de leur chef. Puisque Mme Saintermise était superstitieuse, il fallait frapper un grand coup sur son imagination. Il fallait qu'elle crût qu'une puissance surnaturelle, diabolique, lui ordonnait de laisser Tristylya vivre sa vie et sacrifier à la loi d'amour. Accablée de terreur, menacée de maux terribles, elle ne résisterait pas.

Le résultat de cette conférence fut, qu'un soir, peu après minuit, Mme Saintermise entendit un grand bruit de chaînes, de vieille ferraille, de chaudron fêlé dans sa cour. Tremblante, elle se dressa sur son lit, l'angoisse au cœur, la sueur froide, la sueur des grandes épouvantes supraterrestres, au front. Une voix de grosse bête, dans un mugissement sonore, cependant dans un langage humain — les bêtes parlent au royaume du Démon ! — fit monter vers elle ces phrases :

— Saintermise, êtes-vous là? M'entendez-vous?

— Oui, barka, répondit faiblement, dans un souffle, Saintermise terrorisée.

— Assez longtemps, vous avez bravé mon courroux. Moi, barka, aux cornes de feu et à la queue triplement tressée, je vous ordonne de laisser votre fille aller rejoindre Alcibiade Scipion demain matin sous la foi de l'union libre. Si vous n'obéissez pas, je reviendrai. Et alors, je ne réponds de rien. Malheur, trois fois malheur, cent fois malheur sur vous, Saintermise! Mes cornes vous entreront dans le ventre. Et ce ne sera que le commencement. J'ai dit. Obéirez-vous, Saintermise?

Saintermise ne répondit pas.

— Une fois, deux fois, trois fois, obéirez-vous, Saintermise?

Saintermise ne répondit pas.

— Eh bien! Saintermise, c'est vous qui l'aurez voulu. Je reviendrai donc demain soir. Préparez-vous à mourir. Et, à propos, si vous révélez à qui que ce soit, surtout à l'abbé Poncho, le secret de mon apparition ici, vous n'avez pas idée de ce

que vous subirez, en plus de la mort. Je ne vous en débite pas davantage, Saintermise, car aucune langue humaine ne peut exprimer les supplices que l'on vous fera endurer. Adieu, à demain soir pour mourir !

Dans le même bruit de chaînes et de ferraille, le barka quitta la cour.

Saintermise passa le reste de la nuit sans dormir. Au jour, elle alla trouver le père Poncho et lui demanda une cruche d'eau bénite pour jeter sur le barka quand il reviendrait.

— Pas besoin, ma fille, dit le prêtre. Vous avez vous-même tout ce qu'il faut pour faire déguerpir au plus vite ce barka-là.

Et il lui parla longuement à l'oreille. Saintermise manifestait des hésitations, des craintes, de la terreur. Lentement, le prêtre la rassurait, lui répétant sans cesse : « Il faut faire ce que je vous dis. Je vous dis qu'il faut faire cela ! » Enfin, à demi-rassurée, la pauvre femme rentra chez elle et prépara tout, comme le lui avait recommandé l'abbé Poncho.

Minuit sonna. Tout dormait dans la maison. Saintermise seule veillait, en proie à une angoisse

toujours grandissante. Cependant, elle considérait que les portes étaient solides, bien verrouillées, que la fenêtre était élevée, que le barka aurait quelque difficulté pour arriver jusqu'à elle et lui enfoncer ses cornes de feu dans le ventre. Cela la rassurait à demi.

Soudain, un grand bruit de chaînes, un tapage de vieille ferraille, se fit entendre. La voix surnaturelle se leva de nouveau :

— Saintermise, vous me faites pitié. Avez-vous réfléchi? Voulez-vous obéir?

Saintermise entr'ouvrit doucement la jalousie. A la clarté des étoiles elle vit, dressé sur ses jambes de derrière, juste sous la fenêtre, un grand bœuf, la tête en l'air, la gueule ouverte. Elle prit le baquet que le père Poncho lui avait ordonné de préparer. Dans cette gueule-là, bien dans la ligne, elle en laissa tomber le contenu...

Le barka fit un bond qui le redressa complètement comme un bipède. Les deux pieds de devant battant ses flancs, sans pousser un cri, pas le moindre grognement, la voix, la respiration subitement coupées, il détala vers la petite barrière de la cour.

Marius, derrière le battant, attendait son ami :

— Marius, Marius ! implora le barka d'une voix étouffée, aide-moi vite à enlever cette peau. Saintermise m'a vidé son pot de chambre, et autre chose encore...

Mais il fallait en finir. Pâques arrivait. Les coqs d'Inde avaient haussé de prix. Partout dans la ville, et aux environs, on les recherchait avidement. Les vendeurs ne pouvaient plus suffire aux demandes. Ils étaient réduits à voler, la nuit, les dindes qu'ils avaient vendues le jour d'avant pour les revendre à nouveau le lendemain. Tout de même, ceux qui n'avaient pas eu la précaution d'acheter la leur une quinzaine à l'avance, étaient aux abois. L'article n'était pas seulement inabordable de prix, mais encore introuvable. Car, à Pâques, chacun veut célébrer par la dinde au pot la résurrection du Christ. Pâques est la grande fête. C'est le déploiement majestueux, dans toutes les classes, des belles toilettes. On va à l'église en tralala pompeux. Et celles qui ont passé un hiver en France, en Allemagne ou ai leurs, n'hésitent pas, ce jour-là, quel que soit le degré de chaleur, à se parer de leurs plus

belles fourrures ou de leurs lourds manteaux de velours. Cela rehausse la cérémonie religieuse au prix d'une suée qui doit plaire au Ciel.

Alcibiade, la veille de la fête, avait décidé que, coûte que coûte, il aurait une entrevue avec Tristylya. Il l'avait attendue patiemment à la sortie de l'atelier. Malgré qu'elle hâtât le pas comme si elle voulait lui échapper, il l'avait abordée. Ce soir-là, cela avait été facile dans le tohu-bohu de la fête prochaine.

— Tristylya, il faut que je vous parle. Ce sera la dernière fois. Oui ou non, Tristylya, voulez-vous de moi?

— Monsieur, ma mère dit que c'est mal de vous écouter.

— Tristylya, ce qui est mal, c'est de me faire souffrir. Votre mère ne comprend rien aux idées modernes. C'est votre cœur qu'il faut interroger. Il m'a dit oui déjà. Allons, venez avec moi. Suivez-moi, Tristylya.

— Non, monsieur Alcibiade, je ne peux pas vous suivre. Hélas ! je le voudrais bien... Mais ma mère, l'abbé Poncho condamnent ce que

vous me proposez. Ils disent que c'est du pur libertinage.

— Ah ! c'est ainsi. Eh bien ! écoutez-moi pour la dernière fois ! Je m'en vais, mais je vous annonce, puisque vous vous solidarisez avec votre mère et votre prêtre, que c'est fini. Je place mon cœur ailleurs. Demain, vers les sept heures, si vous êtes à votre porte, vous me verrez passer avec *elle* bras dessus bras dessous. Adieu, créature sans énergie ! Tout est rompu entre nous !

— Alcibiade, oh ! Alcibiade ! gémit Tristylya, les yeux et la gorge noyés de larmes. Vous ne ferez pas cela... Mon Dieu ! il s'en va... Arrêtez, arrêtez !...

Déjà Alcibiade était loin, certain d'avoir produit l'effet cherché. Cette nuit fut pleine d'angoisses pour Tristylya. Elle ne put trouver une minute le sommeil, le sommeil qui donne l'oubli passager, bienfaisant à tous les malheureux...

Dès l'aube, Mme Saintermise descendit vaquer aux soins du ménage. Le parrain de sa fille, ainsi que son oncle devaient déjeuner à midi chez elle. La petite dinde, qu'avec tant de difficultés elle avait pu se procurer — et conserver à l'abri des

voleurs — fut saignée, plongée un instant dans une marmite d'eau chaude, puis dépouillée minutieusement de ses plumes. Sur un feu clair, elle la flamba légèrement pour lui enlever le dernier duvet. Après l'avoir vidée, elle la sectionna méthodiquement dans une grande terrine où tous les morceaux, vigoureusement frottés de force citrons, furent lavés à grande eau. Enfin, après cette dernière opération, avec des ingrédients qu'elle tira d'un buffet fermant soigneusement à clef, elle prépara dans un autre vase la marinade qu'elle versa dans la terrine pour en recouvrir très exactement les tronçons.

Cette marinade était le chef-d'œuvre de Mme Saintermise. On la respirait jusque dans les rues avoisinantes. Personne ne l'égalait en cette préparation. On disait qu'elle avait un secret qu'elle ne communiquait pas et que tous les hôteliers de la ville lui avaient vainement supplié de leur révéler.

Quand elle eut achevé, elle se savonna longuement les mains pour enlever l'odeur des épices, et remonta dans sa chambre s'habiller. Elle ne pouvait aller à la grand'messe, devant être là

pour préparer le déjeuner, mais elle entendrait la première messe. A son retour, à sept heures, Tristylya se rendrait à l'office de sept heures et demie. Déjà au bas de l'escalier, elle cria à sa fille :

— N'oublie pas, quand les petites vendeuses passeront, d'acheter une bouteille de gaz. Il n'y en a pas pour ce soir et nous aurons du monde. Tu trouveras de la monnaie sous le tapis de la table du salon.

On appelle gaz chez nous une sorte d'huile grossière, très inflammable et qui sert à l'éclairage des maisons. Explosible, dangereux, c'est ce gaz surtout qui est la cause première des nombreux incendies de la ville.

Mme Saintermise revint encore sur ses pas :

— A propos, Tristylya, ne laisse pas mourir mon feu. Entretiens-le de temps en temps, car j'en ai besoin dès mon retour.

Il était cinq heures. Le jour étincelait comme si déjà un soleil sans flamme, voilé encore par une draperie d'or, l'illuminait doucement par derrière. C'était une béatitude tendre imprégnant la nature entière, une caresse, une certitude

de félicité à la terre. Il n'y a que dans ce pays où l'on voit un tel lever du jour, un lever qui dût exister à l'aurore de la création, au Paradis perdu !

Dans tous les quartiers les cloches carillonnaient la première messe.

O Pâques, Pâques de la résurrection ! Quelle allégresse vous nous apportez, pauvres et riches !

VII

Une petite industrie, assez originale, s'est beaucoup développée à Port-au-Prince, grâce au léger capital qu'elle demande et à la complète indépendance qu'elle donne... Par toutes les routes, dans toutes les rues on entend tout le jour — même celui de Pâques — des jeunes femmes, parfois aussi de vieilles matrones, quelquefois des gamines, glapir : « Min gaz ! min gaz ! »

Elles sont nu-pieds, les jambes grises de poussière, en caraco court, ou, quand elles portent la robe, la jupe retroussée et vigoureusement rat-

tachée sous la ceinture. Elles tiennent en équilibre sur la tête, posé à plat dans la chevelure luisante, épaisse, en matelas, le fer-blanc de gaz dans lequel le liquide fait doucement : cloc ! cloc ! A la main, elles ont une bouteille blanche avec un entonnoir dans le goulot. C'est la mesure. La bouteille se vend soixante centimes. Elle se subdivise à l'infini, ordinairement toutefois à partir de cinq centimes. Il y a vingt bouteilles dans le fer-blanc de cinq gallons. Elles le paient, en magasin, entre huit et neuf gourdes. Le bénéfice est donc assez sensible. Elles l'augmentent encore en mettant un peu d'eau dans leur marchandise. Il y a le gaz mouillé comme il y a le lait mouillé. Elles s'en défendent, on le croit sans peine, et sans attendre qu'on les accuse. Car après avoir crié : « Min gaz ! » elles ajoutent : « sans dlo ! » Ce qui veut dire : Voilà le gaz ! sans eau !

Le port leste, les hanches très charnues, les seins lourds, qui dodelinent à travers l'étoffe du corsage, le ventre en avant, les reins cambrés, elles ont généralement le métier gai, car elles rient, elles jacassent sans se lasser. Rarement

elles sont seules. Elles vont de société. Et quand elles ont marché ainsi durant quelques heures sous le soleil ardent, dans la poussière qui aveugle, elles s'arrêtent quelques instants sous une galerie ou à l'ombre d'un sablier. C'est le repos. Tout le long de leur déambulation elles ont épluché, selon la saison, de leurs mains huileuses, mangots ou cannes à sucre. Ce sont nos meilleures salissons des rues. Au repos elles ajoutent, pour compléter cette permanente sustentation, un ou deux épis de maïs bouilli, très salé, appétissant, dans les feuilles jaunes, aux barbes rousses, qui recouvrent les grains dorés...

Un somme rapide suit parfois ce modeste réconfort. La tête va d'abord comme un balancier. Elle tombe enfin sur la poitrine. Ce n'est pas pour longtemps. Les dormeuses, ardentes à la besogne, se réveillent bientôt en sursaut, remettent le fer-blanc d'aplomb sur leur chef, se saisissent de leur bouteille, de l'entonnoir, et reglapissent aux carrefours : « Min gaz ! San dlo ! »

A cet appel, les ménagères diligentes crient vivement à leur petit garçon ou à leur petite fille d'accourir avec la lampe en fer-blanc près

de la marchande, pour la faire remplir...

Les vendeuses de gaz ne font pas de politique. Le métier de frondeuse est plein de précipices. Le sol s'y dérobe trop souvent sous le pied. Tout au plus fredonnent-elles, avec beaucoup de circonspection, et de temps en temps, quelques couplets sur les gros personnages qui étalent de l'embarras, vous renversent sous les pieds de leurs chevaux, sous les roues de leurs « buss » lancés au galop, et dont elles se rappellent les mères « Yayoute » qui faisaient le même métier qu'elles... Les hommes de police les arrêtent rarement, et, du reste, n'aiment pas cette besogne, car c'est chez elles qu'ils trouvent les satisfactions d'un cœur ardent que le baudrier en sautoir n'empêche pas de battre.

VIII

Dans la rue le cri habituel venait de retentir : « Min gaz ! min gaz ! San dlo ! » Tristylya souleva le tapis de la table du salon, prit soixante cen-

times de monnaie et s'avança au seuil de la porte. Une des vendeuses se détacha du groupe et lui remplit sa bouteille.

Elle allait rentrer, quand elle s'arrêta, rivée au sol, figée, glacée de terreur... Au coin de la rue, Alcibiade Scipion, le torse en bravade, dans le costume de son débarquement, pardessus compris, arrivait, donnant le bras à Désinette Désir.

La perfide s'agitait, frétillait, murmurait sans doute des choses bien amusantes à l'oreille d'Alcibiade, car ils riaient tous deux à gorge déployée. Leur rire résonnait gracieux, joli, limpide dans la fraîcheur matinale. Un rire fusant de deux bouches aux dents d'ivoire, qui, toutes, étaient intactes, immaculées, et dont les propriétaires à eux deux n'avaient pas encore trente-huit ans, Désinette courant à peine sur ses quinze ans ! Le joli rire !

Ils passèrent devant Tristylya sans la regarder, accentuant encore leur nonchaloir amoureux...

Aucun cataclysme n'aurait pu bouleverser autant l'âme de la jeune fille. Les cieux auraient

pu s'écrouler qu'elle aurait éprouvé assurément une secousse moins forte. La bouteille de gaz pendant le long de la main inerte, elle s'hypnotisa à les voir disparaître à l'encoignure. Elle fut, à cette minute, sans pensée, sans aucun travail dans l'esprit, rivée simplement dans le fait brutal, matériel de les voir ensemble, et ainsi. Cet écrasement douloureux dura bien quelques instants. Et sans doute ils étaient déjà loin quand Tristylya sortit de sa torpeur...

Elle jeta alors un cri rauque de bête blessée, vaincue, en déroute. Baissant la tête, courbant le dos comme si elle allait foncer sur quelque invisible ennemi, elle se rua à l'intérieur. Dans son élan, un peu de cette huile qui emplissait la bouteille tomba sur sa main. Ce fut comme un réveil de sa pensée, un coup de fouet, une brûlure qui rappelle à la vie. Elle regarda la bouteille, l'huile qui coulait de sa main, marbrant le plancher :

— Oui, oui... Je suis lasse, fatiguée... J'ai besoin de repos... Il faut que je me repose... A jamais, à jamais ! C'est bien cela.

Déjà lointaine, en une sorte de geste mys-

tique, extatique, de sacrifice rituel, elle leva lentement la bouteille au-dessus de sa tête... L'huile inonda ses cheveux opulents, descendit rapidement sur son corps, transperça ses bas, ses talons, s'aggloméra dans ses souliers. Près du feu de bois que Mme Saintermise avait allumé dans la cour, Tristylya s'approcha en murmurant : « O refuge ! ô bien-aimé ! »

Du brasier un jet électrique l'entoura instantanément. La caresse chaude commença par manger le bas de la robe pour s'élever en une sorte d'ivresse, de victorieuse apothéose jusqu'à la hauteur des seins. Tristylya souriait encore. Mais quand le feu monta à la chevelure, crépitant de sauvage luxure, hurlant d'érotique fureur, quand les morsures de la flamme pénétrèrent profondément dans sa chair, elle poussa le cri de suprême détresse : « Au secours ! au secours ! »

L'instinct, plus fort que sa volonté, la domina, l'emporta en une course folle, échevelée dans la rue. Le cri qu'elle avait jeté, l'effort qu'elle avait fait pour fuir, c'était tout ce qu'elle pouvait donner... Maintenant elle gisait inerte, ache-

vant de brûler, tout près du perron de sa maisonnette. Elle se plaignait doucement, tout doucement. Et sa plainte était faible comme celle d'un petit oiseau qui va mourir.

Les voisins n'avaient pas d'abord bien compris le drame. Ils n'étaient pas sortis tout de suite. Du reste, beaucoup parmi eux étaient déjà partis pour la fête et la rue était vide. Cependant, un gamin, dont les parents habitaient en face, reconnut Tristylya. Il donna l'alarme. Des gens se précipitèrent au dehors. Avec d'infinies précautions, on la rentra dans le petit salon. On descendit un matelas, sur lequel, à terre, on la déposa. Une voisine courut à son jardin. Elle en rapporta quelques larges feuilles de bananier. Le corps de Tristylya n'était qu'une plaie. On mit sous elle les feuilles de bananier, après les avoir bien arrosées — pour empêcher l'adhérence et diminuer la souffrance — avec l'huile d'olive achetée la veille par Mme Saintermise pour la salade, à midi, du déjeuner de Pâques.

Bah ! souffrait-elle à présent? Ce n'était guère probable. Des plaintes de temps en temps continuaient de soulever sa poitrine. Mais elles étaient

si faibles, si lentes, si harmonieuses même dans leur résignation triste, que si elles faisaient pleurer tout le monde, elles ne donnaient aucune impression que la martyre les ressentit elle-même. Du reste, l'excès dans la souffrance, morale ou physique, n'anesthésie-t-il pas la sensibilité?

Mme Saintermise, qu'on était allé chercher, quand elle vit sa fille en cette extrémité, commença par pousser quelques sons inarticulés pour passer rapidement aux imprécations et aux cris les plus terribles qu'on peut imaginer. Elle retroussa ses jupes, elle rabattit ses manches jusqu'aux coudes, comme si elle allait livrer un pugilat, un combat au Destin. Ainsi parée, prête à l'action, elle invectiva Dieu, les saints, le vieux « papaloi » qu'elle consultait encore en cachette. ... Sa fille, sa fille, elle demandait sa fille, qu'on n'avait pas le droit de lui enlever, n'est-ce pas?

Cependant les plaintes de Tristylya devenaient de plus en plus lentes, de plus en plus faibles, de plus en plus espacées.

Mme Saintermise changea de ton. Elle baissa

la voix. Elle se fit humble, petite. Ce furent des murmures à peine perceptibles qui, à présent, sortirent de la vocifératrice :

— Ah ! c'est cette huile infernale, ce maudit gaz. J'avais dit à Tristylya en sortant de ne pas laisser mourir le feu. Elle a voulu l'entretenir. Elle y a versé du gaz, comme moi-même je le fais, hélas ! assez souvent. La bouteille a pris feu, a fait explosion. Le feu s'est communiqué à sa robe. Pourquoi, au lieu de courir, ne s'est-elle pas roulée dans une couverture? Il y en a là, à deux pas, au pied de l'escalier... Ah ! la pauvre ! Quel malheur de lui avoir recommandé de ne pas laisser mourir le feu !

Et, se jetant à genoux près du matelas de Tristylya, elle pria :

— Seigneur, donnez-moi sa vie ! Je vous promets d'être votre fidèle et dévouée servante jusqu'à la mort. Je ferai des neuvaines, je vous apporterai de l'argent pour les messes, je vendrai ma petite maison et j'en distribuerai le prix aux pauvres. Mais donnez-moi, donnez-moi la vie de Tristylya ! Je ferai le pèlerinage sur mes vieilles jambes de la ville Bonheur, moi

qui ne peux pas, avec mes fraîcheurs, aller au portail Saint-Joseph. Oui, Seigneur, je ferai ces cinquante lieues à pied, dussé-je laisser mes os en chemin !

Elle se tut. Elle venait de faire son vœu. Elle regarda Tristylya pour voir si le vœu opérait. Hélas ! le souffle devenait de plus en plus rare.

— Ah ! s'il en est ainsi, si vous êtes impuissant, Seigneur, ou si vous ne voulez pas, je ne peux pas, moi, laisser mourir mon enfant pour vous faire plaisir et pour faire plaisir à l'abbé Poncho. Non ! Que je sois damnée durant l'éternité, mais qu'elle vive ! Je vous invoque, dieu de ma race, dieu de ma mère, vous qu'on dit n'être pas le vrai Dieu, et qui pouvez, si vous le voulez, en ce moment même, confondre les incrédules... Prenez-moi. Prenez ma vie, mais rendez-moi Tristylya ! Je vous promets, si vous m'exaucez, d'aller toute nue à minuit, au Champ de Mars, marcher pendant une heure sur les mains, les jambes en l'air, selon les prescriptions du grand rite ! Oui, je ferai cela. Je ferai autre chose. Je ferai tout ce que vos papalois,

tout ce que vos mamanlois exigeront en votre nom. Je consacrerai Tristylya à votre culte. Mais sauvez-la, dieu de ma mère, que j'eus grand tort de négliger !

Pendant que Mme Saintermise gémissait ainsi, Alcibiade et Désinette arrivèrent. La nouvelle s'était répandue avec rapidité dans les quartiers environnants. Chacun se racontait l'épouvantable accident, survenu, affirmait-on, par l'explosion de cette infernale huile. Aussitôt que les deux jeunes gens parurent la pauvre mère se jeta sur eux.

— Oh ! Alcibiade ! oh ! Désinette, voyez votre pauvre amie ! ah ! ah ! ah !

Mais à genoux près de l'agonisante, penchée à son oreille, Désinette lui parlait :

— Pardon ! oh pardon, Tristylya ! Ce n'était qu'une plaisanterie, convenue entre nous, pour vous exciter, pour vous forcer à suivre la loi d'amour. Comme nous le regrettons, notre stupide complot !... Tâchez de m'entendre, ô ma pauvre amie. C'est Désinette qui vous parle, Désinette qui vous aime, Désinette qui vous adore, Désinette qui donnerait sa vie pour sauver la

vôtre ! Je vais vous dire, ce n'est pas moi, c'est Alcibiade qui a eu cette idée. Il disait que c'était un moyen infaillible pour vous avoir. Il disait connaître la femme. Ah ! il la connaît bien... Pouvais-je prévoir que cela finirait ainsi? Il m'a priée de me prêter à son idée, et, folle que je suis, j'ai consenti. Ah ! si vous aviez pu lire dans notre pensée, entendre ce que nous disions quand nous passions tout à l'heure devant vous ! Nous étions persuadés que le coup avait porté, que vous vous précipiteriez après Alcibiade, que vous voudriez avoir une explication avec lui. Et je lui disais : « Je connais, moi aussi, les femmes. Il ne faut pas vous déboutonner trop vite. Il faut que jusqu'au bout elle croie que c'est un sacrifice que vous lui faites, et qu'elle vous détache réellement de moi. N'avouez que plus tard, quand tout sera fini. » Hélas ! hélas ! pouvais-je prévoir cette catastrophe ! Pouvais-je penser que vous iriez jusque-là pour un homme? Mais cela ne vaut aucun sacrifice, Tristylya... Ah ! je suis maudite, j'ai causé la mort de mon amie !... Elle est morte, morte, je vous dis ! Elle a passé...

Désinette roula sur le plancher, se tordant dans une crise de nerfs effrayante. Ses membres semblèrent se disloquer. Ses pieds battirent frénétiquement le sol. Ses cris furent si violents que l'agonisante qui, sans souffle, les paupières closes, paraissait avoir déjà fini le grand voyage, ouvrit encore les yeux...

Elle les regarda tous trois — Désinette, Alcibiade, Saintermise — et leur donna son pardon dans un définitif soupir.

III

PÉTIONVILLE

Je suis allé ces jours passés à la Coupe. Depuis des années je n'y avais mis les pieds. J'ai revu avec plaisir la vallée profonde où, tout au fond, et sur les flancs de la cuvette merveilleuse, les arbres grouillent dans le bleu de Prusse... Que j'ai trouvé le village changé ! Partout s'élèvent des villas charmantes, des constructions pittoresques et confortables. On y travaille maintenant la pierre avec art. Les habitations sont très souvent closes de murs, avec des portails qui, en dehors d'un cachet d'élégance, donnent l'impression de la durée et de la force. Je voudrais

citer quelques-unes de ces demeures. Il me faudrait trop citer. Ce sera pour une autre fois, car, selon toute probabilité, et malheureusement pour moi, puisque c'est la santé d'un des miens qui m'y oblige, je reviendrai souvent à la Coupe...

Il faudra, je le vois bien en présence de ce développement prodigieux, que je perde l'habitude d'appeler de ce nom figuratif notre principale station d'été, — qui est en train de devenir aussi une station d'hiver, pas mal de gens s'y étant installés, dès janvier, pour leur cure d'air. Personne ici ne dit plus la Coupe. Et c'est dommage, car cette appellation rappelait la forme gracieuse du village, placé au sommet du plateau, et offrant la coupe bienfaisante de ses eaux, imprégnées de salsepareille, aux organismes épuisés. En ce temps-là, ce n'était qu'une bourgade. Aujourd'hui, c'est une ville, et on dit Pétionville. Il est vrai que, la source ayant été captée, il n'y a plus de salsepareille. Ce sont les bienfaits de la civilisation.

J'ai contemplé l'église avec émotion. Elle a daté pour moi, un instant, des souvenirs agréables, mais qui seraient sans intérêt pour vous.

Dans ce lointain-là, avec une foi bien vive, je ne manquais aucun office dominical. J'avais vingt ans et peut-être vous aussi. On ne démêle pas bien, à cet âge, si c'est l'amour de Dieu ou celui des *prochaines* qui vous conduit au temple du Seigneur... C'est toujours l'amour, il est vrai. Aujourd'hui, c'est encore dimanche, et les cloches sonnent. Oh ! leur belle musique ! Quand je serai un professionnel de la Coupe — pardon, je veux dire de Pétionville — je demanderai au Père Rounz, — le prêtre vaillant qui depuis vingt-huit ans est à la tête de la paroisse, — qui leur a donné cette âme de clarté et de lumière, cette âme qui m'inonde de souvenances, de regrets comme si elle répercutait quelque mélodie que j'ai connue ailleurs, là-bas, dans une autre vie...

J'ai salué, en passant, l'autel de la Patrie au-dessus duquel, dans le vent matinal, un palmiste solitaire fredonne allègrement la *Dessalinienne*. J'y ai vu, sous le même palmiste, Geffrard, alors dans toute sa gloire — que d'ans il y a, grand Dieu ! — proclamer Pétionville, capitale d'Haïti. C'était une méchante estrade en bois qu'on avait rafistolée et peinturlurée à cette occasion. C'est

maintenant un coquet édifice en maçonnerie, œuvre du général Celcis, commandant de la Commune... A propos, j'ai entendu cette conversation, un moment après, entre deux hommes, dont l'un dételait, devant une barrière, un *buss* poussiéreux arrivant de Port-au-Prince :

— Je vais rentrer le harnais et les accessoires.

— Oh ! ce n'est pas la peine, répond l'autre. Vous pouvez tout laisser dehors. On ne vole pas dans le commandement du général Celcis.

Cependant le soleil commence à piquer. Si la salsepareille a disparu des eaux de Pétionville, la chaleur qui, dans un air sec, a toujours régné ici durant la journée, n'a pas disparu, je le sens déjà. Je me hâte donc vers l'usine caféière d'Octave Francis, à qui je veux faire visite.

Je retrouve l'industriel, — que je n'avais vu depuis si longtemps, — aimable, gai, jeune, un peu engraissé. Il est sous sa véranda, humant la bouffée vive qui descend des mornes. Cependant, en ce délassement, l'œil éveillé couvre de tendresse familière, paternelle, les machines, les bassins peu profonds, les glacis, — où il a écrit une page utile à lui et à ses concitoyens. L'usine est au repos.

La lumière pose, limpide et métallique, sur l'herbe jaune du chemin. Seules, quelques femmes accroupies, au loin, trient des corbeilles de café. Elles forment un fond de tableau, dans leurs gestes lents et courts, en harmonie avec l'ensemble.

Je dérange ce sage, ce philosophe, ce célibataire souriant en sa béatitude, car ce n'est que lorsque je suis sur lui qu'il se lève, les mains cordiales, tendues, ouvertes :

— Oh ! excusez-moi, excusez-moi, mon cher ami. Je ne vous avais pas reconnu. Comment ! c'est vous? Quelle surprise ! Il y a tant d'années, et vous êtes si jeune !

On accepte avec plaisir ce compliment-là quand on a passé la cinquantaine, et surtout on ne perd pas le temps à approfondir si c'est plutôt parce que l'on a beaucoup vieilli que l'ami ne vous reconnaît pas... Et aussitôt les effusions du premier moment accomplies, la conversation s'engage. Tout en causant, Francis me fait traverser son allée de grenadiers pour arriver à Bon Accueil : ils sont tous en grande tenue, les grenadiers, sous les armes, c'est-à-dire en fleurs.

Nous gravissons les degrés de la villa, que décorent à profusion des géraniums mauves... Quel magnfique horizon ! L'irréel panorama que cette nappe de verdure étincelante, étendue à nos yeux, et que découpent, çà et là, au premier plan, la moire argentée du ruban des eaux ! C'est un décor de féerie unique. Dans une multiplication de la vue, de la pensée pour fixer l'image, pour ne l'oublier jamais, je m'en gave, je m'en saôule...

Je fais compliment à Francis de sa coquette villa, si sobrement parée. Je le loue du nom dont il l'a baptisée, lequel brille au fronton en lettres profondes.

— C'est Febvre, me dit-il, qui l'a ainsi dénommée. Tenez, je vais vous montrer l'acte de baptême.

Il va au salon et en sort avec une feuille de papier qu'il me tend. Elle est à l'en-tête de la Comédie-Française et j'y lis :

« Le 24 avril 1895, en présence de M. Bobo, de M. et de Mme Régnier et de leur fille Alice, de M. Octave Francis, de M. et de Mme Febvre, la villa de M. Octave Francis a été baptisée du

nom qui lui convient le mieux, grâce à l'amabilité de son propriétaire :

« *Bon Accueil*

« Frédéric FEBVRE. »

Je m'écrie :

— C'est charmant. *Vox populi, vox Dei*, mon cher ami. Du reste, personne ne s'y entend comme Febvre qui pratique l'hospitalité à *Champs* et en Bretagne, à la manière antique : on est chez lui, mieux que chez soi...

Nous nous asseyons, Francis m'offre le *grog* traditionnel. Je refuse. Et il se trouve que ni lui, ni moi ne buvons, histoire d'être à la hauteur de la science moderne. En compensation, il m'offre un verre de *poïe*, le dernier jet du lait de la vache. Et nous causons...

— Voulez-vous, mon cher ami, me rappeler les origines de l'usine?

— Oh ! il faut remonter jusqu'en 1878 pour trouver le commencement de cette entreprise, — et même un peu plus avant, car cette idée ne m'est venue qu'à la suite d'une conversation que j'eus avec un habitant qui revenait d'un *combite*

qu'il venait de faire sur une grande plantation de caféiers, dans les mornes. Ce pauvre homme était désolé, découragé et il faisait pitié à l'entendre raconter ses déboires et ses pertes à cette occasion. Comme il avait beaucoup à piler, il avait invité beaucoup, beaucoup de monde et avait, en conséquence, fait force provisions en *tafia*, *cabris*, *cochons*, *pois et riz*. Mais du moment que les paysans avaient mangé (et ils mangent beaucoup quand cela ne leur coûte rien) — et s'étaient saoulés, ils se sont mis à se disputer et à se battre à coups de machette, et sont partis en grand désordre, laissant l'amphitryon en face de ses dames-jeannes de tafia vidées, ses provisions disparues — et un travail de décortication à recommencer. Ce pauvre Sossa (c'était son nom, ancien serviteur de Thoby) était aux larmes. — Alors, il me vint l'idée d'installer une petite usine centrale où les habitants porteraient leurs produits que l'industriel se chargerait de préparer mécaniquement, en vertu, du reste, du principe de la division du travail comme cela se fait pour le blé, etc., etc. Mais je vous ennuie...

— Par exemple ! C'est très intéressant, très pittoresque ce que vous me dites-là. Continuez, je vous en prie !

— Je me mis donc à étudier la question, à prendre des renseignements dans les pays où déjà la préparation des cafés était soignée : à la Guadeloupe, à Kingston, à Porto-Rico et au Guatemala surtout. Daguesseau Lespinasse me seconda beaucoup dans mes recherches et c'est lui qui me procura tous les documents relatifs à l'installation d'une grande usine de M. Guardiola, à « Chocolat » sa propriété de Guatemala. Ce Guardiola, qui est aussi un ingénieur de mérite, est, du reste, l'inventeur de la machine à sécher le café, machine qui a rendu de grands services à cette industrie. Enfin, je ne peux pas tout vous raconter en une fois, vous dire les déboires du début. Le soleil monterait bien haut à l'horizon et vous avez à regagner la ville. Mais j'ai toujours appelé mon vieil ami Daguesseau le parrain de mon établissement.

— Ne vous occupez ni de moi, ni du soleil, mon cher Francis. Nous sommes de vieilles con-

naissances, lui et moi. Nous nous sommes revus avec plaisir.

— En 1878 donc, j'ai installé ma première machine à déceriser, — petite mécanique à bras : c'était le début. En 1881, le Président Salomon me fit une visite d'encouragement. Il était accompagné de tout son Conseil et même de quelques membres du Corps diplomatique. Légitime, qui était alors ministre de Salomon, était très enthousiaste de la chose et avait sollicité le Président à encourager ce premier mouvement industriel dans cette partie.

Bref, mon cher ami, l'établissement tel que vous le voyez est le résultat d'une longue suite d'efforts, de conviction et d'esprit de suite. Tout d'abord, il saute aux yeux que ce n'est pas un plan d'ensemble qui a présidé à l'installation de l'usine. — C'est plutôt une succession de perfectionnements et d'additions nécessités par le développement de l'entreprise...

Permettez-moi de ne pas continuer, car tout l'historique serait trop long et pas assez intéressant pour vous. Donnez-moi plutôt des nouvelles de Febvre. Que devient-il? Que fait-il?

— Il continue à être heureux (1). Et peut-être cela le lasse-t-il à la fin... Sait-on jamais avec nous? Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il songe souvent à ses amis d'Haïti, qu'il en parle sans cesse, que son plus grand plaisir est de se ressouvenir, en leur compagnie, des jours qu'il a vécu ici. Il déguste avec grâce, comme je l'ai vu le faire, après dîner, un petit verre de notre excellent rhum natal. Il adore notre café et ne jure que par lui !...

Alors, les souvenirs s'égrènent. Nous devisons à perte de vue. Francis a désappris presque le chemin de la ville. Il proclame qu'un beau décor de la nature, toujours le même et pourtant toujours nouveau chaque matin, un travail indépendant, honorable, utile à soi et aux autres, une existence à l'abri des agitations violentes, troublée seulement de l'apparition d'un beau livre, d'une jolie page d'écriture artiste, de la visite accidentelle d'un ami qui vous apporte, pour faire apprécier votre bonheur, l'écho affaibli

(1) Hélas ! quelque temps après Mme Febvre mourait...

des passions du dehors, est l'idéal de la vie. Il me montre, non sans poésie, sa barque tirée sur le sable, lequel sable en l'occasion est l'usine caféière de Pétionville. Je crus un instant qu'il allait me citer Horace et son ode. J'attendais. Il n'en fit rien, ce qui démontre, à l'évidence, qu'il est sincèrement pénétré du bien dont il jouit...

Je repris, marquant dans ma mémoire que je venais de quitter un homme heureux, le chemin de Port-au-Prince. Autour de moi les grillons chantaient l'apothéose du midi, un âne, au bas du ravin, rappelait dans une mélopée traînante qu'il avait soif ou faim, et dans les cases de la route, plongées dans un silence somnolent, j'entendais pourtant distinctement — parce que je savais que c'était l'heure — le ronflement des gens faisant la sieste...

IV

THALAZA

Depuis plusieurs jours un vent sec et frais, sans être cependant trop fort, souffle dans la campagne. Il se lève de bonne heure et ne se couche qu'assez tard dans la nuit. On ne trouve guère le matin de rosée dans l'herbe et pas du tout aux arbres. Il n'y a que sur les bananiers où, dans les longues et larges feuilles lisses, les habituelles gouttelettes de diamant scintillent, tremblent aux premiers rayons du soleil...

Le jardinier m'apporte, au lever du soleil, une fresaie qu'il vient de capturer dans les hautes branches d'un quénépier. L'oiseau s'était bien

débattu. Il lui avait distribué de forts coups de bec. Mais, comme il ne voit presque pas le jour, il avait réussi enfin à lui passer son lacet. Sa grosse tête, ses yeux ronds, inexpressifs et vides, semblent à présent complètement indifférents et résignés.

Je veux l'encager. Le jardinier proteste vivement :

— Cette bête est mauvaise, *m'sié*. Elle a crié toute la nuit sur le quénépier et depuis plusieurs nuits déjà. Elle m'empêchait de dormir tranquillement. J'avais des rêves agités. Les morts venaient sans cesse causer avec moi. Ils auraient fini par m'emmener avec eux. C'était le *frisé* qui en était la cause. Aussi, je suis monté sur l'arbre au lever du soleil et, malgré qu'il ne voulait pas, je l'ai pris. Maintenant je vais lui tordre le cou...

— Par exemple, non ! Il fallait le faire avant de me le montrer.

— M'sié, c'est connu que c'est une bête de malheur. Elle crie à la mort. C'est pas prudent de laisser aller celle-c'. Votre vie, la mienne valent mieux que la sienne. Il n'y a que les sorciers qui s'entendent avec cette espèce !

— Vous exagérez, Thalaza. Cet oiseau est laid, je n'en disconviens pas. Son cri est affreux, mais croyez-moi, il ne s'occupe pas de nous. Il cherche son existence comme nous tous et peut-être un peu moins mal que nous.

Il faut lui rendre la liberté.

— En tous cas, pas dans notre quartier. J'irai le jeter au loin, *nan raque en haut là*. Tant pis pour les autres !

Je doute un peu que Thalaza observe sa promesse. Quand il aura fait quelques pas hors de ma vue, à l'orée du bois, il tordra probablement le cou à l'oiseau. Mais il ne faut pas trop lui demander en une seule fois...

Quelle bonne, quelle vaillante race que celle de notre peuple ! Quand j'étais loin du pays, je regrettais sans cesse ces gens simples, familiers, amis inférieurs et sûrs que sont nos domestiques. Ce Thalaza, par exemple, est un des meilleurs êtres que je connaisse. C'est une âme de cristal où on lit couramment quand on sait lire dans les âmes, bien entendu, car souvent les maîtres sont ici brusques, grossiers, tatillons. Ils méri-

tent qu'on leur applique cent fois par jour le mot de Figaro sur les domestiques.

Même les fêlures, les légères scories que la créature humaine, qu'elle naisse dans un palais ou sur la terre battue d'une hutte, garde originellement, en attendant que la civilisation et le milieu, selon les circonstances, les atrophient ou les amplifient, ont, chez Thalaza, une naïveté qui désarme et qui n'enlève rien à sa candeur. C'est parfois un petit mensonge maladroit, tout de suite deviné ou avoué. C'est tantôt une sieste méridienne un peu trop prolongée sur la natte ou sous un arbre l'obombrant voluptueusement. C'est encore — et si rarement qu'il est certainement injuste de le dire — un prélèvement accidentel de trois centimes, sur l'achat de la glace quotidienne.

Car Thalaza, bien qu'il ne soit pas buveur, quand les camarades, excitant son amour-propre, lui reprochent de n'être pas un homme, se laisse entraîner, une fois peut-être par mois, dans la guinguette qui est sur son chemin. Il boit alors pour trois centimes de tafia. Nécessairement, il rapporte une livre de glace en moins. Quand

on ne s'en aperçoit pas, il ne dit rien. Il commet lestement son péché véniel. Mais si on lui fait remarquer que le morceau est petit, il n'hésite pas à avouer. C'est du mérite, car il aurait pu aisément se tirer d'affaire en prétendant que la glace a fondu. D'autant plus qu'en dehors de son gage hebdomadaire, il n'a absolument aucun autre profit...

Thalaza est donc honnête. Toutefois ce n'est pas ce qui est remarquable chez lui. Sa caractéristique est autre et elle le rend, dans sa condition, très intéressant : il veut absolument apprendre à lire. C'est maintenant un affamé de savoir. Il a quitté les mornes de Jacmel, son pays, à près de vingt ans. Il en a vingt-deux aujourd'hui. Jusqu'alors rien n'avait troublé, aucune ambition n'avait agité le cours tranquille de son existence. Mais en voyant épeler le soir les petites servantes après leur besogne faite, en voyant Cinéas, le garçonnet de douze ans, aller à l'école du quartier, il a été pris d'une belle émulation. Il est descendu en ville acheter un abécédaire où, sur la couverture, on voit Dessalines et son mouchoir légendaire — Hélas ! nous n'avons pas su

BIBLIOTHÈQUE DÉPARTEMENTALE GUADELOUPE

continuer à ce mouchoir le respect de l'Histoire. Après avoir fait pleurer, il fait sourire maintenant ! — Et un beau soir Thalaza s'est présenté avec les fillettes à la leçon. Elles ont ri, elles se sont moqué du grand garçon qui, pour apprendre autour de la longue table, se mettait à genoux et dont la tête, même dans cette posture, dépassait les leurs. Thalaza a laissé rire. Il a persévéré. Il n'a plus connu la sieste. Quand il recherche l'ombre des grands arbres ce n'est plus pour dormir, c'est pour étudier. Et souvent, au crépuscule, quand la nature, saoulée de soleil, s'arrête dans une sorte d'épuisement, aux dernières clartés du jour qui achève de vivre, une voix s'élève au loin, troublant le silence dont la jouissance, à cette heure, est une félicité...

C'est Thalaza qui psalmodie doucement, lentement, inlassablement : *b, a, ba; b, e, be; b, i, bi.* Ou bien qui, le livre ouvert sur ses genoux, les yeux en l'air, s'évertue à prononcer : *O, u, i, Oui,* car jusqu'à présent il ne peut articuler que *i* au lieu de *u : O, i, ï !....*

Oh ! les bonnes et rares natures, en attendant que nous les façonnions, que nous les pétrissions

à nos images, que nous en fassions l'instrument de nos ambitions, de nos passions, de notre fourberie ! Donc l'homme changera peut-être. Mais je veux suivre Thalaza dans la vie, si la mienne dure assez pour me le permettre. Notre démocratie — Salnave, qui s'y connaissait, la qualifiait d'outrée — ouvre la grande porte à toutes les destinées. Que ce soit comme commandant rural, ou ailleurs et plus haut peut-être, je serai curieux de voir ce que mon jardinier sera plus tard. — Dois-je ajouter, hélas ! à la prochaine révolution? — Je serai curieux de voir l'idée, sachant lire et à peu près écrire, qu'il se fera, par exemple, de la justice, du respect de la liberté, de l'existence de ses semblables. Et ce sera, s'il les respecte, bien méritoire de sa part. Car, il m'a, une fois, raconté que le chef de sa section, *natif natal* de Jacmel, était, au temps où il y habitait, un homme singulier, donnant de troublantes leçons de choses à ses administrés :

— Quand vous l'appeliez pour vous rendre justice, il fallait s'attendre à être ruinés, soi et l'adversaire. Il prenait indistinctement son bien chez l'un et chez l'autre. C'était l'égalité

absolue de traitement. Personne n'avait à se plaindre. Il mettait tout le monde d'accord. Voici à quoi j'ai assisté, de mes yeux, assisté, *m'sié* :

Mon oncle bâtissait une case. Il eut un différend avec les ouvriers. Ceux-ci appelèrent le commandant. Il vint de suite. Il prit les portes, les fenêtres, les planches, les bois, toute la case, puis les poules et les cabris de la cour. Il réquisitionna ensuite les ouvriers pour transporter les matériaux sur une de ses terres et réédifier la case gratis, le tout avec accompagnement de *coco-macaque* et de *cep* pour les récalcitrants. Aux plaintes de mon oncle ui demandant pourquoi il agissait de cette façon, il répondit tranquillement :

« — Je suis *chef!* Je vous conseille de ne pas m'importuner, sinon je vous expédierai sous corde à la ville avec un circonstancié procès-verbal de tentative d'embauchage de vos hommes contre le Gouvernement ! »

Thalaza, espérons-le, ne comprendra pas ainsi la justice, si un jour il a à la distribuer à ses concitoyens...

Ah ! comme nous devons être bons pour nos

domestiques, surtout si nous avons vécu un peu à l'étranger. Nous pouvons faire la comparaison et elle est toute à leur avantage. Car, ils ne connaissent pas le sou du franc, ils n'ont qu'un salaire dérisoire, ils n'ont pas de livret de Caisse d'épargne et ils n'exigent de notre insouciance aucun confort pour eux, que dis-je? pas même l'indispensable. Par-dessus le marché, ils nous donnent leur cœur pour rien. Ailleurs, aucune fortune ne peut acheter le cœur du domestique...

. . . . . .

J'ai bien mal dormi cette nuit. — Est-ce la fresaie qui en est cause? — Moi qui ne rêve jamais, j'ai, à l'aube, après des heures d'insomnie, fait ce rêve bizarre :

Je galopais dans une vaste plaine avec un ami. Nous étions portés tous deux sur des coursiers rapides, à qui l'espace donnait des ailes et de la joie aux jambes. Les champs succédaient aux champs, comme dans la ballade. Ils déroulaient à l'infini leurs frondaisons sombres où l'on sentait courir le sang chaud de notre nature tropicale. Soudain, mon cheval, s'arc-boutant sur son ar-

rière-train, les jambes de devant dressées à trois pieds environ du sol—tel, sur une place publique, le cheval de bronze de quelque illustre verseur de sang et de larmes — s'arrêta net.

Mon compagnon me dit :

— Je vais le faire marcher.

Il descendit de cheval, tira son grand sabre — j'oubliais de vous dire qu'il avait un grand sabre; c'était sans doute un général ou l'archange saint Michel en personne — et lui coupa l'arrière-train. Le cheval se planta sur ses jambes de devant, levant en l'air à cette même hauteur de trois pieds, ses moignons de derrière. Ce qui rendit ma situation intolérable, car je serais tombé si, me raccrochant vivement à sa crinière, je ne m'étais couché sur son encolure.

Mon compagnon, me regardant ainsi dégringolant, déclara :

— Je vais rétablir l'équilibre.

Et il lui trancha les jambes de devant.

L'animal resta alors rivé au sol. Au loin se déroulait toujours la vaste plaine dans sa sombre verdure d'où s'échappaient, par bouffées, des

senteurs d'énergie et de vie. Cette force souveraine, dans une ironie douce, semblait narguer ma détresse.

Mon ami l'archange prononça :

— Puisque tu ne peux bouger, je m'en vais.

Et raccrochant son grand sabre à sa ceinture, il remonta en selle. Il s'en alla rapide, me laissant seul sur la route, sur le cheval amputé, sans jeter un regard derrière lui.

Je me réveillai dans cette détresse. Le rêve flottait dans ma pensée comme un brouillard matinal, très léger. Avant de s'évaporer définitivement, je pus cependant le fixer. Et je me demandai : Qui donc m'a abandonné ainsi sur la route? Est-ce mon dernier frère en idéal? Désormais vais-je, esclave de nos réalités, ramper sur la terre, en vrai cul-de-jatte qu'aucun souffle, qu'aucune étincelle ne ranimera plus? Oh ! misérable décédé !

Mais au même moment la voix triomphante de Thalaza s'éleva sous ma fenêtre :

— *M'sié*, le *frisé* est revenu. Il a crié encore toute la nuit. Il m'a empêché de dormir, il m'a donné des cauchemars. Je l'ai pris encore sur le

quénépier et cette fois-ci, je lui ai tordu le cou...

Et l'arrosoir en main, l'âme maintenant délivrée, certain qu'il ne fera plus de mauvais rêves, qu'il dormira bien, le jardinier joyeusement versait dans les pots de grès marron l'eau qui s'éparpillait sur les rebords, indisciplinée et féconde...

V

SOR LOUTE

Puisque je parle de nos petits, de nos humbles, je veux tracer la silhouette de l'excellente femme qui depuis tant d'années — du plus loin que mon enfance me permet le souvenir, je la vois, — vient régulièrement prendre chaque mois le gros linge de la famille. Justement elle est arrivée aujourd'hui rapportant la lessive qui fleure le vétiver et l'oranger dans son sac de paille aux deux compartiments gonflés, et montée sur sa mule gris de fer...

Sor Loute est un symbole, le symbole de l'honneur, du travail patient, du devoir accepté et

rempli simplement. Jamais elle n'a fait entendre la moindre plainte contre le sort. Cependant, il ne lui a pas souri. Dans son dur métier de blanchisseuse de campagne, allant de Port-au-Prince à la rivière Froide et *vice versa*, elle a trouvé le temps d'épuiser toute la coupe de la douleur humaine. Le vin d'amertume qui l'emplit ne fut pas, il est vrai, de bien illustre qualité au regard du monde, puisque Sor Loute, toute sa vie, resta une brave, mais infime travailleuse.

On répète assez, par les traités de morale, que les cœurs sensibles sont égaux et frères dans la souffrance. Ils ont, dit-on, les mêmes titres, les mêmes droits, ils devraient tout au moins les avoir quand ils sont pris dans la tenaille de la fatalité. Or, pourquoi les peines de la déshéritée dont je parle ne vous intéresseraient-elles pas autant que celles de n'importe quelle dame de la ville, fût-elle fille, femme, sœur de Président, de ministre ou de commandant d'arrondissement? Vous ne reconnaissez pas de quartiers de noblesse, j'espère, à la sensibilité?

Sor Loute sent, Sor Loute sait, Sor Loute, toutefois, est résignée. Cela fait de sa vie, très longue

déjà, un holocauste quotidien. Elle est quelque chose d'infiniment respectable et qui répand une grande bonté, un charme auguste autour d'elle. C'est le souffle d'une jolie unité chrétienne émanant irrésistiblement de toute sa personne. Car souffrir sans se plaindre, dans la connaissance complète de sa souffrance, est d'une indifférence divine. Ce n'est peut-être pas la vertu qu'on aimerait trouver dans l'homme, mais il ne s'agit ici que d'une pauvre créature sans instruction, qui n'a d'héroïque que son cœur. Sa résignation — oasis décevante des forçats de la vie ! — est d'exquise débonnaireté. Elle n'a jamais connu le mot amer, l'attitude hostile que nous avons tous — et quelle que soit notre condition, et ne fût-ce qu'une minute ! — contre la fortune adverse prodiguant ses sourires au voisin et nous tournant le dos... La pauvre femme n'a rien à elle. Sa mule même ne lui appartient pas. Elle la loue, de temps immémorial, une fois par mois, pour venir en ville, d'un parent éloigné. Elles ont vieilli ensemble.

Sor Loute a près de soixante-quinze ans. Elle est ingambe et souple. Sa figure est unie, calme

sans rides, avec de grands yeux profonds et bénins. Elle ne se souvient pas de jours où elle soit restée sans rien faire, même gamine à vagabonder dans l'herbe au gré de sa fantaisie. Elle a peut-être, en la lointaineté de ses premiers ans, envié les oiseaux qui, fendant l'air sur sa tête, jetaient leur bref cri de liberté et d'ivresse. Mais elle ne se souvient pas. En tout cas, de cette envie-là elle n'a pas gardé l'empreinte : ni tristesse, ni regret chez elle. Dès l'enfance elle a peiné. Aussitôt sut-elle à demi lire la lettre moulée à l'école de Carrefour, sa mère, blanchisseuse comme sa mère à elle l'avait été, la mettait à sa rude besogne. Après avoir manié de ses fluettes mains le battoir toute la journée, elle rapportait de la rivière à la case, sur sa tête, les gros paquets de linge humide. Ne pouvant aider au repassage encore, sa taille n'arrivant pas au niveau de la table, elle alimentait les feux, elle tendait les fers. Quand la maman accouchait — elle était grosse pondeuse — elle restait à la maison, veillant quelques jours le mioche en l'absence du monde.

Depuis qu'un porc du voisinage, de son groin

poussant la porte, était entré dans la chambre et lui avait dévoré un petit de deux semaines, la mère prenait cette précaution. Ce loisir ne durait guère, car aussi vite que possible on emmenait le nourrisson à la rivière. Et Sor Loute reprenait son labeur.

On ne pouvait, du reste, chômer dans la case. Le papa était impotent, ayant reçu dans une querelle au jeu un coup de *manchette* à la suite duquel on lui avait amputé le bras droit. Même auparavant, il ne travaillait pas, passant sa journée, parfois sa nuit, dehors. Depuis l'accident il continuait de plus belle, content d'avoir à présent cette excuse d'être manchot.

Cependant il fallait le nourrir et, quand il ne rentrait pas, le dénicher où il était pour lui porter sa pitance. La mère l'exigeait : c'était son homme. D'ailleurs, si on l'oubliait, il aurait rossé la fillette — c'était à elle que ce soin revenait — d'un bras où toute la vigueur de celui qu'on lui avait coupé semblait s'être ra outée à l'unique qui restait. Il abusait surtout, et de plus en plus, de tafia, ce qui faisait que les derniers petits frères et sœurs de Sor Loute étaient chétifs,

malvenus, toujours malades, montraient des tares inquiétantes pour l'avenir. Il fallait les droguer souvent, chercher des simples dans les champs, consulter toutes les semaines le guérisseur. Cela coûtait gros. Et c'était bien des complications dans ce ménage de pauvres gens. Sor Loute, venue à une époque où le père était encore sain, avait, elle, une excellente santé. Raison de plus pour que toutes les charges pesassent sur ses épaules.

Or il advint que, comme elle allait sur ses seize ans, sa mère mourût d'avoir accouché sur la grande route, en rapportant le linge de la ville. Juchée sur sa bête, elle se tortillait depuis le départ dans les douleurs, espérant toutefois qu'elle aurait le temps d'arriver. Elle n'était pas très éloignée de chez elle, quand, n'en pouvant plus, elle se laissa choir. La voisine, dont l'âne marchait côte à côte du sien, la traîna sous un arbre. Elle y enfanta. Sa compagne pria bien toutes ses connaissances de dire à la case ce qui était arrivé. Cependant pour un motif ou un autre, et surtout parce que le père n'était jamais là, cela traîna. Ce ne fut que très

tard, et durant qu'une pluie fine arrosait la terre, que parut la petite théorie apportant le secours.

En tête marchait Sor Loute, tendant en l'air sa torche de bois de pin, criant de temps en temps, pour qu'on pût, dans l'espace morne et silencieux, indiquer la direction : « Maman Tave ! maman Tave ! » Quelques femmes, deux hommes ayant sur l'épaule une porte qu'on avait démontée, la suivaient. La voisine, aux appels de la fillette, répondait fréquemment : « Par ici ! par ici ! » Enfin on se rejoignit.

Sous l'arbre, dans l'obscurité, les deux ânes attachés aux entours, l'accouchée reposait, son nouveau-né entre les jambes, dans une pile de linge sale. On avait vidé, pour lui faire cette couchette, les deux bords de son sac-de-paille. Les hommes la calèrent commodément sur la porte et, avec l'aide de tout le monde, l'enlevèrent sur leurs têtes. Sor Loute remit soigneusement dans la charge les nappes, les serviettes, les chemises, les robes qui avaient servi à improviser le lit.

Et elle reprit sa place en tête, élevant très

haut, pour éclairer le retour, son flambeau de bois de pin.

Soit qu'elle fût épuisée par le travail, ses couches et fausses couches répétées, soit qu'elle fût mal disposée et que la fraîcheur de la nuit agît particulièrement sur elle en cette occasion, la femme mourut, mais l'enfant vécut. Quelque temps après, ce fut au tour du père qu'on transportât un jour de la guinguette au logis pour qu'il y achevât de crever. Ça, ce fut un bon débarras. Et la fillette qui luttait énergiquement pour conserver les pratiques de sa mère, se consacra désormais tout entière à son métier, n'ayant plus la peur des coups quand elle hésitait à donner des *cobs* au manchot pour aller boire.

Ah ! la vie fut dure à sa jeunesse avec cette ribambelle d'enfants toujours malades, toujours geignants, vous pouvez le supposer sans grand effort. Cependant au lieu de se plaindre inutilement, d'user ainsi le ressort de son âme, elle lutta, elle travailla. Elle conquit la confiance, elle joignit les deux bouts. Son petit monde mangea, fut vêtu, apprit à lire. Sa sagesse ne broncha pas d'une ligne dans le devoir qu'elle

s'était tracé. Les années s'accumulèrent peu à peu sur sa tête, lui apportant des douleurs sans cesse renaissantes. Car sa sollicitude maternelle n'eut pas sa récompense : au fur et à mesure, et malgré tous ses soins, en dépit de tous les sirops et jus de plantes dont elle les droguait, ses frères et sœurs, de constitution rachitique, débile, mouraient les uns après les autres, de la vingtième à la vingt-cinquième année. Enfin de toute la succession il n'en resta que le dernier, celui qui naquit sous l'arbre de la route. C'était un petit être vieillot, à demi idiot, agité d'un perpétuel tremblement des mains et des jambes. Il fallait lui rendre tous les services, l'aider même à manger. Les suprêmes tendresses de Sor Loute se concentrèrent sur l'infirme.

Sans doute, à ce moment, sa situation matérielle aurait pu s'améliorer, puisque ses charges avaient décru, mais une raison péremptoire s'opposait à cette amélioration : la misère avait tellement augmenté que les clients ne payaient presque pas. Ils se faisaient tirer l'oreille, soulevaient des difficultés, parlaient sans motif de linge perdu, abîmé, pour ne pas régler entière-

ment, pour laisser chaque fois quelques gourdes en suspens. Et puis les fournitures, avec la hausse du change, surenchérissaient de semaine en semaine : la brique de savon étranger, par exemple, avec lequel de tradition elle était accoutumée à laver — le *pays*, affirmait-elle, peut-être à tort, fondant vite et n'ayant pas bonne odeur — coûtait jusqu'à vingt-cinq centimes. L'indigo, l'amidon avaient doublé aussi. Et encore, quand on avait la gourde de papier en poche, on ne savait comment les acheter sans petite monnaie... Elle fut forcée d'établir une sélection, de ne plus travailler à la fin que pour une ou deux familles. Cela suffisait à ses besoins et à ceux de son frère. Mais il n'y avait jamais un centime de réserve à la case pour parer aux cas imprévus, c'est-à-dire à ceux qu'on devait le plus prévoir : la maladie, la mort ! Elle n'en semblait pas alarmée, restant sereine et douce, extérieurement, en face du sort...

Elle est arrivée donc ce matin sur la mule gris de fer dans toute sa joliesse, un peu précieuse, de vieille fille alerte et vive. Elle est convenablement chaussée. Sa robe est d'indienne

puce, quadrillée de noir. Les manches de sa chemise, sobrement bordées d'une dentelle de fin coton, lui retombent un peu sur les mains. Le *tignon* de percale blanche lustrée et fortement empesée, posé méticuleusement sur sa tête, ne cache pas entièrement ses cheveux qui semblent encore abondants et pareils au jais. La queue du dit *tignon* se promenant sur le petit châle noir qui couvre ses épaules, crie, par rapport à l'empois, à chacun de ses mouvements. Elle est vêtue presque en bourgeoise. Sa personne est propre, bien ordonnée, sent la campagne, le grand air, le soin vigilant de la profession, car elle est toujours disposée à plutôt perdre une gamelle d'amidon sûri que de la passer à ses clients et à soi. Elle est probe en toute chose. Elle est coquette aussi à sa façon, par délicatesse pour elle-même et pour tout le monde. Certainement elle a dû s'arrêter aux portes de la ville, quelque part chez une connaissance, pour faire un brin de toilette et s'enlever de dessus la tête le large chapeau de latanier souple, bordé de rouge, qui, après l'avoir protégée le long de la route, pend maintenant rattaché derrière la

charge par les deux rubans de la jugulaire...

Elle a donné le bonjour sans servilité, dans une belle révérence que ses concurrentes plus jeunes, plus modernes, ne pratiquent pas. On se retient pour ne pas se lever et lui rendre la pareille... Et descendue de sa bête, après les propos réciproques sur la santé de tout le monde ici et là-bas, à la case et chez nous, elle tire du petit panier, dont l'anse est passée à son bras, quelques beaux fruits, mangos, cayemites, grenadilles et une patte de bananes mûres, lesquelles, marbrées de taches noires et jaunes, se serrent étroitement les unes aux autres pour bien attester leurs sentiments de famille. Car Sor Loute n'est jamais venue avec sa lessive sans apporter son petit présent à madame, à monsieur, à chacun. La distribution faite, elle grimpe l'escalier avec ses paquets pour le comptage. Mais on pourrait se passer de cette formalité avec elle, car le linge est toujours juste.

Si nous avions une Société pour décerner un prix à la vertu et au mérite, il me semble que personne plus que Sor Loute ne le mériterait. Je ne crois pas que l'ombre d'une mauvaise ac-

tion, que l'ombre même de la pensée d'une mauvaise action, ait jamais effleuré son âme candide et vierge. Elle a été ainsi dans la vie, toujours unie, toujours sereine, n'exigeant pas davantage de la destinée, ne croyant pas qu'elle lui dût davantage. Elle finira dans cette sérénité et dans cette unité. Cela est certain. Ce sera alors un parfum précieux, un souffle très pur qui, des coteaux de la rivière Froide, montera bien haut, très haut, au-dessus certainement de mon souffle à moi qui écris ces lignes, au-dessus probablement du souffle de la grande majorité actuelle de mes concitoyens quand, eux et moi, nous aurons vécu. Car ni eux, ni moi n'aurons possédé l'harmonie morale de Sor Loute, et qui fit son bonheur en ce monde : son espoir indistinct en quelque part, en quelque chose...

VI

PENSÉES DE PLUIE

Quand on lit l'histoire des religions en général, et surtout celle du christianisme qui a compté tant de martyrs, on pense au premier moment qu'il ne devait pas être agréable de vivre dans ces temps-là. Cependant un peu de réflexion vous fait voir autrement. On entre peu à peu dans la mentalité de ces gens. On se dit qu'ils devaient trouver de grandes jouissances dans leur *douceur de croire*. Toutefois nous ne pouvons pas nous figurer exactement leur bonheur, — malgré nos efforts pour entrer complètement dans leur peau : notre éducation, notre

façon de vivre, la constitution de la société moderne s'opposent à cette conception parfaite qui devrait aller, pour bien les comprendre, jusqu'à pouvoir les imiter au besoin. Personne ne veut être martyr en notre siècle, si ce n'est de son orgueil, de son ambition, de sa vanité, choses peu célestes. L'*au-delà* nous préoccupe peu. La généralité des hommes n'agite la question que lorsque l'on est très malade, dans son lit, quitte à ne plus y penser aussitôt rétabli, ou encore à la minute du saut final. C'est un peu bref pour y songer avec efficacité, malgré ce que nous enseigne l'Eglise catholique sur la contrition dernière. Cependant il doit y avoir, pour certaines natures, et dans certains cas, grand profit à être rivées au roc inébranlable de la foi...

Il est bon néanmoins de distinguer.

L'unité d'une vie séduit assurément. Celui qui loyalement a cru, a pratiqué les préceptes de bonté, de charité, de solidarité enseignés par sa religion, celui qui a essayé de les mettre d'accord avec son existence publique, même en restant étroit et sectaire par ailleurs, est digne de respect et d'estime. Libre à moi de penser que son

esprit est stationnaire, figé dans le dogme, rebelle à l'évolution philosophique. Mais je me garderai bien de ne pas honorer cet honnête homme. Je réserverai mon mépris, mon dédain pour le brigand qui, après mille forfaits ou au déclin de la Fortune inconstante, se précipite aux pieds des autels pleurnichant : *Mea culpa ! mea maxima culpa !* — S'il croit que l'absolution du prêtre catholique le lave, il se trompe et il FAUT qu'il se trompe. Il n'y a pas de dogme à invoquer devant le bon sens qui dit : Non ! à ce malandrin. Il serait trop commode de faire le plus de mal possible à ses prochains, de les dépouiller, de les assassiner délibérément pour penser qu'on peut s'en tirer de cette façon.

Je refuse donc carrément à ces misérables qui, dans les dernières années de leur vie, sont aux pieds des autels, ou dans l'angoisse de leur dernier souffle dans les bras du prêtre, le bénéfice de la *douceur de croire*. Et s'ils espèrent vraiment en l'*au-delà*, si ce n'est pas encore de leur part une suprême pitrerie — car remettez-leur la santé, la force, la puissance, ils recommenceront instantanément leurs scélératesses — s'ils

pensent sincèrement qu'ils peuvent faire une sainte fin, oh ! alors tant mieux ! Dans leurs âmes qui, en dépit de la parole sacrée, doivent être et sont forcément troublées, eu égard à leur passé, fortifions le doute vengeur... Puissions-nous le changer en certitude ! Crions-leur sans relâche, jusqu'au seuil de l'éternité : « Damnés ! vous serez damnés quand même ! »

. . . . . .

Trop d'eau, Seigneur, trop d'eau ! L'indécision du temps s'est terminée hier brusquement par le déluge habituel. Il a plu toute la nuit sans discontinuer, sans désemparer. Et ce matin cela continue si drû, si serré, avec la si tranquille assurance d'une chose qui ne doit pas finir, que l'on se demande sérieusement si cela cessera jamais. Cela a la sérénité lente, énervante de l'éternité. Avant que la barque s'arrêtât au mont Ararat la petite humanité épargnée là-dedans devait ressentir pareille impression.

Le ciel est blanc, d'un blanc monotone, aux quatre points cardinaux. Il n'y a pas d'éclair, pas de tonnerre, pas de vent dans toute son

immobilité. Les arbres sont muets, sans frisson, comme atterrés, sous le faix de l'ondée infinie et impassible. On laisse toutes les portes, toutes les fenêtres grandes ouvertes sans craindre la rafale inondant les pièces. Et c'est heureux, car le jour blafard, triste, qui vient du dehors, permet de ne pas songer encore aux lampes dont l'huile chaude irrite les yeux du travailleur...

Cette mélopée de la pluie tombant inlassablement sur la toiture de tôle fatigue à la longue, non pas seulement de penser, mais même d'écrire de courtes notes comme celles de cet au-jour-le-jour. Inutile d'essayer de ces heures, où il ne sera certainement pas permis de bouger de la maison, pour s'occuper de travaux importants. Il faut se laisser aller au *dolce farniente*, c'est-à-dire à quelque aimable lecture. Justement voici *Quo Vadis* et ses fresques admirables, mais avant de le rouvrir une nouvelle fois, puisque je ne puis plus écrire, crayonnons le tableautin suivant en sorte de memento de cette journée maussade :

La pluie a arrêté, a suspendu décidément le mouvement et la vie. La route est déserte. Pas

un chat. C'est samedi pourtant. Les paysannes, les bourriques chargées tantôt de vivres, tantôt de charbon, de maïs égrené, de *bois-patate*, ou sur la tête leurs lourds paniers ronds débordant de légumes et de fruits, viennent habituellement, ce jour-là, jusqu'au fond des cours, vous offrir leur marchandise. Aujourd'hui on n'en voit pas une. La ménagère n'achètera rien. C'est en vain qu'elle aura préparé dès la veille son saquet de petite monnaie pour faciliter ses emplettes. La cuisinière non plus n'est pas venue. Elle ne viendra pas, car il est près de onze heures. Elle est partie hier dans la pluie et sans doute elle tient compagnie à son *homme* qui, le travail étant supprimé, vu la pluie, garde le logis. Tout le petit personnel de la maison s'est réfugié à la cuisine. On y entend des voix, des causeries lentes desquelles s'échappent parfois de gros rires. Et près des fourneaux flambants, chacun surveille attentivement une patate ou une banane qui boucane...

Dans tous les logis voisins, c'est à peu près la même chose. Et — car il doit pleuvoir assez loin à la ronde — dans la montagne, au village,

la petite scène est absolument pareille, à de légères variantes de détail. Là encore le travail, le mouvement est suspendu. Sous la tonnelle, ouverte de tous côtés et que, malgré l'épaisseur des branches sèches, les gouttelettes transpercent, la famille paysanne est toute réunie. Le père fume placidement sa pipe durant que l'eau descend au dehors, à quelques pas, sur les bananiers lisses, sur les cafiers au feuillage ciré. La mère allaite le dernier né. Au meilleur endroit, à l'endroit bien sec, où rien ne suinte du chaume, la chaudière, — plate et sans pieds, posée d'aplomb sur quatre fortes pierres, au milieu de charbons ardents, — bout pour la crevaille du riz. La marmaille nue, bénédiction de Dieu sur la case, est accroupie tout autour. Les joues gonflées, elle souffle avec conviction. Car la mère, rusée et vigilante, pour que le brasier soit vif et clair, pour qu'il soit bien entretenu, pour que cette corvée leur soit enfin une lucrative espérance, a enseigné aux marmots, s'il veulent que le riz double et que leurs portions soient grosses, qu'il faut souffler avec toute leur âme sous la chaudière. Les petits

Eoles, tout autour, en rond, se démènent comme des diables...

. . . . . .

Durant une éclaircie, je suis allé ce matin vers les dix heures à la barrière. J'y arrivais à peine que j'entendis un grand bruit sur la route : des clameurs d'hommes, de femmes, d'enfants. C'était confus, indistinct. Mais il n'y avait pas à s'y méprendre : ce n'était pas une lamentation de deuil comme il s'en élève parfois à la mort d'un parent ou d'un allié, et à laquelle répond le hurlement long, plaintif des chiens... C'était surtout très bruyant, un récitatif excitant à un travail quelconque, à hisser sans doute un fardeau le long de la côte abrupte. Je pensai de suite que c'était peut-être un piano très lourd ou un coffre pesant qu'on montait à bras.

Cependant, il y avait bien des voix... Curieux, j'avançai de quelques pas dans le chemin et je vis le cortège au bas, marchant rapidement.

En avant, deux individus portaient sur leurs

têtes un cercueil, ma foi, très beau, en acajou plaqué d'ornements de métal. A la suite venaient des hommes, des femmes *brassant* leurs châles, des enfants s'essoufflant à suivre, car on allait au galop. Tout le monde chantait, encourageant les porteurs. Et on louangeait, entre temps, exagérément, leur effort, bien que cependant le mort parût d'un bon poids. C'était visiblement dans le but de les flatter, de cajoler leur amour-propre afin, qu'en se dépêchant, ils arrivassent au cimetière de la SOURCE avant la pluie recommençante :

— Oh ! ils sont forts, très forts. Ce sont des hommes ça ! Nous leur donnerons une calebasse de tafia... Déjà, commère, on voit les Bambous.

— Oui, compère.

Et la mélopée, celle qui emplissait la route depuis dix minutes, reprenait :

Ha ! Ha !
Pésé ! Pésé
Mounté ! Mounté
Ha ! Ha !
Na ménin li
Raide ! Raide !

Pas davantage de paroles. Les mêmes revenant sans cesse dans la halenée générale, dans l'étonnante dépense de gestes, dans la grande saccade des pas sur le sol pierreux...

Le cortège passa. Je lui tirai mon chapeau comme d'usage. Les premières gouttes de pluie, avec un petit son mat, commençaient à tomber sur le couvercle d'acajou. Les femmes, quoique voyant bien qu'il pleuvait, et sans rien perdre de leur gymnastique, allongeaient sans cesse le bras, le dos de leur main tendue en l'air. La laissant retomber, et redoublant d'ardeur, elles entonnaient vite, encore plus vite :

Ha ! Ha !
Pésé ! Pésé !
Mounté ! Mounté !
Ha ! Ha !

Le cercueil ballotté, cahoté dans le pas inégal et hâtif des porteurs, se perdit enfin sous la verdure étagée des manguiers et des chênes. Une minute encore la queue du convoi ondula sur la route dans le tumulte et la confusion des voix haletantes. Puis tout disparut, s'éteignit. En la demi-clarté crépusculaire, qu'obombrait

lentement le déluge flegmatique, le ruban gris sale du chemin resta seul.

. . . . . .

Enfin les pluies ont cessé. Nous avons une journée de lumineuse clarté dans un firmament bleu. Elle promet même d'être très chaude. Un grand vent a soufflé pendant la nuit. Il a bu presque toute l'eau qui stagnait dans les fossés des chemins, dans les fondrières des rues. Ce matin, elle finit de se sécher complètement. La gluante boue qui se colle à la semelle des piétons, à la plante des pieds, aux roues des voitures, ne tardera pas non plus à se durcir, à se calciner, à se changer en lourde poudre grise. Oh ! la belle chose que le beau temps jusqu'au moment, qui ne tardera guère, où le trop âpre soleil nous fera regretter l'averse bienfaisante qui lave tout et délivre de l'incommode poussière !

En attendant, la nature est en fête. Les allées sont encore humides, mais fort agréables et très douces au pas. La griserie verte est à son apogée. Elle excite les petits oiseaux dans la feuil-

lée et les insectes dans l'herbe à crier éperdument. Les arbustes ont redressé leurs tiges. Ils ont l'air d'écouter la fanfare de victoire qui éclate sous leurs pieds et au ciel. Les fleurs, les pauvres fleurs que la pluie déchiquetait, qui, ces jours derniers, baissaient tristement leurs têtes comme pour se cacher sous l'auvent des branches, ont repris leur allure coutumière, hautaine, de sûres triomphatrices. Les voilà toutes accourues, dans leurs riches atours, à l'appel du beau temps. La nature n'étant pas un imparfait artiste, toutes les nuances sont ici réussies. Toutes nos habillées ont la note personnelle, délicieuse, distinguée, quand elle n'est pas royale et superbe. Aucune parure, depuis celle du lis orgueilleux jusqu'à la toilette de bal du *stragornia* mauve, n'est ratée. Et de cette harmonie, de cette symphonie de tant de merveilles, le poème exquis du parfum de la rose, du jasmin, de la frangipane, du campêchier, amalgamé, pétri, malaxé par cet habile chimiste qu'est la nature, monte comme d'une immense, d'une unique cassolette : c'est une salle de danse avant que la sueur traîtresse, le halètement des

poitrines, l'effluve du désir des mâles n'aient souillé et profané l'haleine des vierges...

Oh ! comme aussi les petits bananiers ont poussé durant ce déluge ! Ils n'ont pas dit, eux, qu'ils avaient eu trop d'eau. Ils en ont, au contraire, largement bénéficié. Ils sont vivants de grâce et de force juvéniles. Leurs larges feuilles, à demi déroulées, ressemblent à de belles et soyeuses étoffes à l'usage familier des divinités de nos bois. — A supposer que nos bois aient des divinités. Mais pourquoi n'en auraient-ils pas tout comme d'autres lieux célèbres chantés par les poètes? Ils sont assez beaux pour cela. — Elles viendront, les divinités, à la prochaine aurore, avant que cette adorable teinte vert paille des petits bananiers soit passée, arrêter définitivement le choix de leurs vêtements de la nouvelle saison...

Les bananiers devraient rester toujours ainsi, toujours dans l'enfance, car c'est le plaisir des yeux. Quand ils ont pris de la taille, il semblerait qu'ils perdent un peu de leur élégance, qu'ils ont déçu les idées de hardiesse que leur début semblait promettre. Ce n'est plus la pousse-

fringante, droite, impatiente de liberté et d'espace. Ils deviennent un peu las, courbent leurs têtes fléchissantes sous le poids des régimes, s'inclinent, sans résistance, comme de piteux courtisans, à tous les souffles. Mais à les voir ce matin, plantés en ligne, emperlés de rosée, bien en terre, ils font l'effet de jeunes pages... Je préfère m'arrêter. Il ne faut pas beaucoup d'images pour dire cette chose simple, que chacun peut ressentir en se promenant dans son jardin, à savoir que rien n'est plus élégant que le bananier qui grandit, le bananier de deux à trois mois environ. Cependant il n'y a sans doute là que le sentiment d'une pauvre et maladive esthétique. Car la plante en plein développement qui se multiplie de ses propres rejetons, qui nourrit abondamment les générations, qui les ombrage de ses larges feuilles, lesquelles à l'occasion font pour la table du miséreux ou du poète des nappes pittoresques et confortables, est le type de ce que l'homme peut souhaiter de mieux dans le règne végétal : c'est l'*utile dulci* d'Horace...

Sur ma tête, dans le vent matinal qui sèche

doucement l'humidité des arbres — les cayemitiers aimés de Henri Christophe, les manguiers magnifiques, les palmistes, les cocotiers géants, bruissent... Ils chantent la gloire de notre terre où il faut tout préférer pour s'éviter des choix difficiles...

VII

MANGUIERS ET PALMISTES

On est en plein dans la saison des mangots. On ne voit que gens y mordant à belle bouche. C'est de la frénésie, de la bombance. On marche, en certains endroits, aux abords des marchés, des logements de soldats, sur des couches superposées de plusieurs centimètres de leurs graines plates et longues. Les rues en sont pavées. C'est malheureusement, en la saison, le seul pavage qu'elles connaissent.

Les pluies abondantes d'avril avaient, un moment, menacé la récolte. Les beaux fruits *coulaient* avant la maturité. Ce fut un instant de

grosse inquiétude. Que deviendrait le peuple si le mangot allait manquer? Déjà les prix haussaient. Audacieusement, on exigeait un centime le fruit. En ce moment, on en a trois ou quatre pour le même prix. Ce gros problème économique est ainsi résolu par la bienveillante nature : le peuple pourra déjeuner, ce qui serait problématique si la récolte avait raté.

Un déjeuner de mangots, le terme est presque exact. Passez au matin devant les maisonnettes de nos faubourgs. Père, mère, enfants font le rond autour de la gamelle remplie. Plus loin, dans tous les quartiers de la ville, domestiques dans les maisons riches, ouvriers se rendant à la besogne, travailleurs de la douane attendant, assis sur les piles de campêche, l'ouverture des travaux, déchirent à toutes dents le fruit nourricier. Sous leurs pieds, à leur côté, partout dans les chemins, les porcs, que chacun élève en toute liberté, se jettent avidement sur la pelure et les graines. Ainsi, d'un bout à l'autre de la ville et des faubourgs, hommes et bêtes déjeunent.

Sous la voûte verte de deux manguiers qui

ont entrecroisé leurs branches vivaces et lourdes des fruits qui pendent, je me suis arrêté ce matin. Le sol est couvert de splendides mangots. Arrivés à maturité, ils se sont détachés durant la nuit : en ce moment même il en tombe à tout instant.

— Pourquoi ne les ramassez-vous pas? dis-je à Cinéas, le garçonnet occupé, un peu plus loin, à déraciner dans l'allée les petites herbes drues qui, cette nuit même, renaîtront.

— Ah ! soupire-t-il, ils sont trop !

Et soudain il jette le petit couteau ébréché qui sert à son travail, saisit deux ou trois grosses pierres, et se lance à la poursuite d'une bande de cochonnets qui, par la barrière ouverte, ont envahi la propriété. C'est qu'à l'entrée il y a aussi quelques manguiers, et les cochons de la route, attirés par l'odeur des fruits mûrs gisant au pied des arbres, par toute cette richesse — une vraiment belle pour eux ! — qui se gaspille, dont personne ne se soucie, se sont adjugé le droit d'en profiter...

Durant toute la journée, les mangots tombent un à un, s'espaçant. On entend le bruit qu'ils

font sur la terre en dégringolant des arbres : Paf ! paf !... Vers le soir le mouvement s'accélère. Ils tombent cinq, six à la fois : Pif ! pof ! paf !... On les écoute se frayer un passage entre les branches, dans le crissement des feuilles heurtées. Ce sont des retardataires qui se dépêchent de rejoindre leurs aînés fauchés par le soleil. La campagne s'imprègne alors lentement, à l'entour des grands manguiers, d'un arome discret, doux à respirer, et qui est l'essence de duvet, d'éclat, de jeunesse des fruits entassés.

. . . . . .

Aujourd'hui c'est l'Ascension : une pluie torrentielle hier soir et ce matin un temps lourd et couvert. On aura de l'eau de bonne heure et ce sera mortellement triste toute la journée. Quand on ne voit pas ici le soleil, il semblerait que la nuit enveloppe nos cœurs, les étreint, les plonge dans une hypnose léthargique. On est si habitué à le voir flamboyer sur nos têtes !

Par ma fenêtre largement ouverte, et tout en écrivant ces lignes, je regarde les tiges élancées

des hauts palmistes qui entourent la maison. — Cela donne le temps à l'expression rétive, au mot cherché de venir. — Ils sont là bien une vingtaine, groupés, serrés en une sorte de petite forêt. De leurs fûts qui, quand on isole l'œil des cimes, ressemblent aux colonnes de quelque cathédrale, de larges raies trempées partent du haut en bas. La pluie ne mouille jamais qu'une portion du tronc : emmagasinée dans les panaches, elle est descendue durant la nuit de ce seul côté. Les arbres sont parés ainsi d'une bande perpendiculaire qui fait l'effet d'avoir été tracée par quelque règle gigantesque.

J'aime passionnément le palmiste. Il donne une impression de force, de beauté calme, tranquille, appropriée au pays et au climat, que je ne trouve, au même degré, nulle part dans nos campagnes. C'est l'éventail des tropiques. Dans la saison de la floraison, qui est précisément celle-ci, le spadice, où s'assemblent les mille petites fleurs qui se transformeront bientôt en tout petits cocos, sort de la *tâche* dans les hautes cimes... On dirait, avec un peu de vouloir, quelque surnaturelle apparition, une Vierge d'église

s'offrant à l'adoration dans sa gaine agreste. C'est ainsi que souvent la crédulité publique s'est précipitée au pied d'un de ces arbres, criant au miracle... L'aventure du palmiste de Débarrine fit courir naguère toute la ville et les provinces. Elle se raconte encore. Et cette fois-là ce fut dans une *tâche* tombée que les yeux infaillibles de la foi trouvèrent nettement l'empreinte photographique de l'Enfant Jésus et de sa Mère qui, par un grand orage, s'y étaient réfugiés...

Mais à défaut de miraculés, le peuple bourdonnant des abeilles dans cette saison assiège ordinairement, nuit et jour, les tiges fleuries. Elles arrivent, elles partent, elles reviennent, butinant, louangeant inlassablement la nature qui leur fait ce royal festin. Alors sur les têtes, et même à quelque distance de la maison, les cheveux se poudrerisent, et tous les objets se couvrent d'une impalpable, jaune, charmante poussière dorée qui fleure la santé et la vie. C'est délicieux, c'est agaçant, car elle tombe, elle tombe, la petite poussière, durant des heures, durant des jours...

Ce matin, il n'y a pas de tige fleurie entr'ouverte. Les arbres sont doux et calmes, un peu tristes sous l'influence de ce ciel gris, moutonné çà et là de chiffonnages qui seront la pluie ou le beau temps, on ne sait. Ils sont droits et pleins dans leurs cercles cylindriques qui les rondient très également de bas en haut. Les troncs lisses, sonores appellent la caresse, la tape familière et amie. On dirait des cuisses de Dianes vivantes, des croupes au marbre sensible et vibrant. Frappez du plat de la main le bois si soigneusement, si naturellement varlopé. Il est élastique et semble palpiter comme si c'était de la chair de femme... Qui donc l'a dit, avant moi, ce que je répète ici? Quel poète a chanté notre palmiste comme un amant aurait chanté sa maîtresse, la Diane aux cuisses superbes? Je ne me rappelle plus. Il me semble bien pourtant que ma présente comparaison — du tronc de l'arbre à la croupe frémissante de la femme — n'est qu'une réminiscence. Qu'importe !... Oh ! les beaux arbres ! Oh ! les Bellones casquées !...

VIII

SOUVERAIN

Souverain est mon charroyeur de pierres dans la rivière, habituellement desséchée, qui est à l'extrémité de la propriété. Je lui donne deux gourdes par semaine pour ce travail qui devra me permettre, quand j'aurai quelques toises de galets, de construire un petit pont en maçonnerie en place de la passerelle à demi-pourrie qu'on voit sur le ravin. — Cela prendra rudement de temps, mais le temps ne fait rien à l'affaire.— Il m'a dit ce matin, tandis que je me délectais de la vue d'un bananier et de son régime lourd, presque à maturité, — tout en pensant

cependant que peut-être les voleurs de nuit me le prendront, comme d'habitude, la veille du jour que j'aurai décidé sa cueillette :

— *Minice*, vous devriez bien me donner deux gourdes et demie par semaine ou me payer en petite monnaie. Car la gourde est difficile à changer en petite monnaie et il en faut au pauvre monde pour ses emplettes.

Souverain m'appelle *ministre* parce qu'on lui a appris que je l'ai été dans le temps...

Il a soixante dix-sept ans. Il est robuste, fort, droit. Ce travail — de transporter des *roches* de la rivière à ma propriété, il est vrai à dos d'âne, — n'a pas l'air de l'incommoder. — A la vérité, il ne dépasse jamais, dans son *sac-paille* — pour ne pas *fonler*, dit-il, l'âne — la demi-douzaine de *roches*. — Il est très alerte, un peu verbeux quand il a pris deux ou trois coups de tafia. Il a continuellement à la bouche un morceau de canne à sucre. Il confirme l'opinion de ce savant qui professe que ce sont surtout les hydro-carbones qui manquent à l'alimentation du travailleur. Or, ce n'est pas la viande qui les fournit en grande quantité. La teneur en glucose,

qui est le type des hydro-carbones alimentaires, et ce en quoi ils se transforment nécessairement en nous, est ainsi répartie, dit cet homme de science : viande de bœuf, 4; jaune d'œuf, 8; lait, 40; pommes de terre, 173; pain de froment, 470; haricots, 499; riz, 834; sucre, 1.000 ! Je ne me rappelle plus le nom de cet homme de science. C'est une note que je trouve en mes papiers et que je vous colle ici. Excusez ce déploiement d'érudition.

Le sucre est donc l'aliment-type.

Souverain le sait d'instinct. Ni lui, ni nos travailleurs du *Bord de Mer*, dont la force prodigieuse est un étonnement pour ceux qui voient comment ils se nourrissent, n'avaient besoin de l'apprendre de notre savant. Car, ils se gorgent de jus de canne du matin au soir et c'est la nature qui leur a enseigné ce bienfaisant secret.

Cependant, pour acheter de la canne, surtout pour en acheter, et avec ça le tafia, la patate, une *marque* de morue de sept centimes — de plus en plus rapetissée, la marque — il faut de la petite monnaie. La demande de Souverain est donc juste. Il est équitable d'y faire droit. Je le

paierai en pièces de cinq centimes, ou mieux je lui donnerai vingt-cinq centimes en plus par gourde, car s'il me fallait acheter moi-même de la monnaie, je ne l'aurais certainement pas à moins de 50 0/0...

Après avoir ainsi rassuré ce brave homme, je suis allé à l'écurie voir le cheval que j'ai acheté dernièrement... Depuis trois mois je cherchais une bête de selle. Elle devait absolument réunir les conditions suivantes : excellente en tous points, de grande taille, très jeune et bon marché. Un individu entra ces jours passés dans ma cour monté sur un cheval que, à première vue, je jugeai devoir me convenir. Il ne demandait pas cher. Cependant je lui offris le prix que je m'étais fixé, mon prix, car nous autres, simples propriétaires de biens fonciers, plus le change hausse plus nous sommes gênés, trouvant difficilement des locataires ou ne les trouvant qu'au cinquième de ce que nous recevions il y a cinq ans. Mon homme manqua se formaliser, selon l'habitude, à l'énoncé de mon chiffre.

Il s'en alla. Je le laissai s'en aller. Il revint quinze minutes plus tard et me dit :

— Mettez dix gourdes de plus.

— Pas une gourde, lui répondis-je. Les temps sont durs. On se nourrit difficilement soi-même. Comment songer à nourrir un cheval? C'est une vraie folie que je fais...

— Hélas ! me répliqua-t-il, c'est pour cela que je le vends : il me faut manger. Essayez-vous le cheval?

— Ce n'est pas la peine.

Il mit pied à terre, reçut son argent, me signa un papier, appela un petit garçon sur la route, lui mit, pour cinq centimes, la selle et la bride sur le dos.

— Écoutez, lui dis-je au moment où il partait, ne craignez pas de revenir : je ne vous ferai jamais de reproche. Bien plutôt repassez de temps en temps : si le cheval ne vaut rien, ou s'il ne me convient pas, il est préférable, puisque nous avons commencé les affaires, que ce soit vous qui profitiez de l'occasion... Je vous le troquerai, avec surplus, contre un autre qui sera sans doute meilleur, car je vois que c'est votre métier. Au besoin, si vous préférez, je vous le *céderai* toujours au prix que vous pourrez mettre.

Cette franchise plut à cet homme. Il me répondit et, autant qu'on peut l'assurer, je sentis dans sa réponse l'accent de la sincérité :

— Monsieur, vous avez fait une bonne affaire. Le cheval n'a que trois ans et demi. Il est sans défaut. Peut-être son dressage n'est-il pas parfait, mais à cet âge !... Quand je repasserai dans quelques mois, j'aurai des éloges et certainement les dix gourdes que vous n'avez pas voulu ajouter.

— Quant aux éloges, je puis m'engager dès à présent. Je ne vous les marchanderai pas, si vous les méritez. Mais pour les dix gourdes, c'est autre chose. Je ne puis malheureusement vous donner même l'espoir, ce qui se donne pourtant assez généralement ici. Mon budget est bouclé cette année. Je ne veux pas le mettre en déficit comme celui de la République. N'y comptez donc pas.

— Oh ! j'y compte quand même, répliqua cet homme tenace.

Et il s'en alla, suivi du petit garçon portant sur son dos la selle et la bride... L'après-midi je montai le cheval. L'homme n'avait pas menti :

c'était une bonne bête. Assurément elle n'était pas complète, mais cela tenait plutôt à sa jeunesse. Douce, obéissante, prompte, quand elle commencerait à s'habituer au maïs qu'elle connaissait à peine, à s'habituer à l'écurie, — accoutumée qu'elle était à l'attache sous les arbres — elle se développerait rapidement. En attendant, elle était d'une taille peu ordinaire pour les chevaux du pays. Je me félicitai donc de mon acquisition. Et je me dis que sans forfanterie je pourrais la baptiser du nom de : *Trouvaille*, qui sonne assez bien. Toutefois, avant cette consécration, je résolus d'attendre : un vice latent pourrait bien se développer après quelques jours. Ces maquignons de la campagne sont finauds...

Le lendemain, vers les six heures, comme je me promenais dans l'allée, le palefrenier, gros homme que sa destinée manquée — car, soupire-t-il sans cesse, il n'était pas né pour ce métier-là ! — rend souvent de mauvaise humeur de grand matin, me cria :

— *Mouché, li pa bon, li raide* !

J'examinai le cheval. En effet, son ventre était couvert de boursouflures proéminentes et dures.

Il semblait se mouvoir difficilement. Diable! pour du flair, j'en avais eu... Je fis mander de suite le vétérinaire. L'homme de l'art arriva, tâta les *boussoles*, palpa les jointures, les omoplates et diagnostiqua :

— Morsure d'araignée-crabe !

Je respirai. Le cheval pouvait crever peut-être; mais je n'avais pas été mis dedans par le maquignon. Mon flair d'amateur était sauf. Il n'y avait que les cent cinquante gourdes, prix de la bête, qui filaient un mauvais coton.

On administra au patient une médecine royale, qui est le plus haut degré de la purgation, car, en cette matière, on ne monte pas à l'impériale. Le vétérinaire, loquace et varié dans ses connaissances, m'expliqua ensuite, durant qu'il nettoyait la corne de bélier qui lui avait servi à entonner sa potion, les méfaits de l'araignée-crabe. Je la savais absolument hideuse, mais je la croyais, jusqu'à lui, à peu près inoffensive :

— Détrompez-vous, m'enseigna-t-il, l'araignée-crabe n'est pas inoffensive. Sous sa forme apathique, dans ce corps velu, grossier, le dernier mot de la laideur, dans cette marmelade, vit

un venin qui donne la fièvre aux hommes et fréquemment la mort aux animaux. Tenez si, au lieu d'un homme véritablement versé dans sa profession, vous eussiez appelé un charlatan, comme il y en a tant aujourd'hui dans notre métier, ce cheval serait indubitablement mort avant cinq jours... Les signes en sont visibles de ce que je vous dis-là.

A ce passage de son discours le vétérinaire s'arrêta. Il me regarda. Je compris qu'il désirait que je rendisse hommage à son mérite. Je le fis en termes satisfaisants, et l'assurai que j'étais persuadé qu'il sauverait le cheval.

— Vous avez raison. Je le sauverai. Car il y a un contre-poison infaillible que je lui administrerai demain. Avant trois jours, il se rétablira... Pour en revenir aux araignées-crabes, si ces bêtes ont de vilains défauts, comme vous avez pu le constater sur votre cheval, elles ont aussi quelques grandes qualités qui, bien que nous n'ayons pas directement à les apprécier, ne sont pourtant pas à dédaigner pour leurs familles. J'ai étudié beaucoup leurs mœurs. Et je vous signale, en passant, monsieur, une de leurs origina-

lités : dans ce siècle d'égoïsme féroce — et n'est-il pas curieux que ce soit cette vilipendée qui donne ce sublime tableau? — l'araignée-crabe seule se sacrifie entièrement, volontairement, à la lettre pour sa progéniture. Vous savez qu'il existe dans la nature des mères qui déjeunent ou dînent, avec ou sans métaphore, de leurs enfants. Ici, c'est le contraire : les petits de l'araignée-crabe mangent, dévorent littéralement, sans presque en rien réserver, leur mère. En doutez-vous? Demeurez quelques heures immobile devant quelque vieux mur humide, lézardé, devant une habitation d'araignée-crabe et observez... La mère sort du trou au ras de terre, les enfants — deux douzaines, parfois, — agriffés à son dos. Ses pas sont chancelants, car c'est sa chair, sa marmelade, tunnel de la tendresse maternelle, que les petits, heure par heure, lentement, creusent, percent. C'est à peine si, chaque jour plus épuisée, elle peut vaquer très difficilement à sa propre pâture. Revenez demain, revenez durant la semaine, revenez dans le mois. Un matin vous ne la reverrez plus se traîner, toujours surchargée, languissante au dehors.

Ses enfants auront achevé de la manger.

Et alors, n'ayant plus besoin d'elle, grands et forts désormais, ils seront partis, chacun de son côté, à la conquête du monde. Dans le trou, si vous y farfouillez, vous ne trouverez que l'enveloppe extérieure, le vêtement poilu, indigeste, le manteau de fourrure sale, roux, qu'ils auront dédaigné... Connaissez-vous, monsieur, beaucoup de mères, à part l'araignée-crabe, qui soient capables de cette sublime abnégation? Ah ! si on veut saluer encore les vertus primitives, les vertus intégrales, il faut aller aux bêtes. Elles nous apprennent parfois à nous trouver bien inférieurs.

Mardochée, le palefrenier, approuva : les animaux, opina-t-il de l'étrille, valaient mieux que les hommes. Ceux-ci l'avaient condamné à une vie au-dessous de son mérite et certes les bêtes eussent été plus équitables... Cependant, le vétérinaire-philosophe soigna bien le cheval. Avant la fin de la semaine il était complètement rétabli.

Et ce matin, après l'avoir examiné, j'ai constaté avec satisfaction qu'il gagne de jour en jour. C'est évidemment une bonne acquisition, une trouvaille...

IX

TOUSSAINT-LOUVERTURE

Il est une grande, une illustre victime tout à l'aurore de notre histoire. Elle n'est pas tombée, cette victime, sous la fureur des partis, en brave, face au soleil, comme la plupart de ses collègues de gloire de la Grande Epoque de l'Indépendance haïtienne. Ses os n'ont pas pourri, comme les leurs, dans la terre natale. Elle a subi le déracinement d'être emportée au loin et de finir dans la nuit d'une sombre casemate, seule, sans témoin autre que le geôlier qui notait son agonie.

— Dis où tu as caché tes trésors, lui demandait-il chaque matin.

— Hélas ! répondait le prisonnier, j'ai perdu bien autre chose que des trésors...

Sa vie fut prestigieuse. Sa fin le fut aussi, — et héroïque au delà de toute expression, car l'homme mourut, durant neuf mois, lentement, sous terre, dévorant chaque jour son cœur, sa pensée et, dans les derniers temps, privé de toute nourriture matérielle.

Et si cet héroïsme est resté le secret de la mort, on peut cependant deviner quel il fut puisqu'il s'agit de Toussaint-Louverture dont le cerveau, de l'aveu de ses pires ennemis, fut extraordinaire.

Il ne faut pas trop le plaindre néanmoins, car cela lui a été profitable. Son génie n'eût pas été complet sans son agonie. Il lui eût manqué la chose divine par excellence : la souffrance. Et il n'aurait pas eu la couronne de tristes immortelles, qu'au-dessus de la couronne de vert laurier, l'attendrissement et la pitié ont posée sur sa tête... Grâce au fort de Joux, nous pouvons l'admirer et le pleurer.

Voici, tirée d'une plaquette que je viens de lire, la description de son cachot. C'est le geôlier qui parle au ministre de la Marine et des Colonies :

« Le château de Joux, où se trouve Toussaint, est situé sur une montagne de roc vif, dont une extrémité forme le pain de sucre sur la sommité duquel le château est assis. Ce château se trouve divisé en cinq parties, réunies par des fortifications et murs en formant extérieurement l'ensemble. L'intérieur se trouve divisé en quatre parties par des fossés, trois ponts-levis, y compris celui de la porte d'entrée, et un pont couvert que l'on monte par le moyen d'un escalier; on parvient à un donjon, duquel donjon, par un autre escalier, on se trouve à la cinquième enceinte où est le local dans lequel se trouve celui de Toussaint-Louverture.

« Ce local est composé de sept casemates voûtées, en pierres de taille. La première voûte d'entrée est close de deux fortes portes fermant à verrouils et ferrures et sert de corps de garde à l'officier chef du poste établi pour la garde du prisonnier d'Etat. Cette porte communique

au moyen de deux portes fermant à verrouils, serrures et cadenas, à une deuxième voûte de communication et à une troisième voûte dont l'extrémité est formée par le roc vif. Deux portes se trouvent dans la longueur de cette troisième voûte, aboutissant à deux casemates voûtées, dans chacune desquelles se trouvaient Toussaint-Louverture et son domestique qui, après trois semaines, est reparti pour Nantes. Chacune de ces portes ferme à verrouils et à serrures; chaque voûte a une croisée; chaque croisée, dont les murs ont environ douze pieds d'épaisseur, a trois rangs de barreaux croisés; entre les deux rangs qui se trouvent dans la partie extérieure, ont été posées des briques sur leur plat, jusqu'à la partie supérieure de la dite croisée, moins dix pouces en ligne perpendiculaire et dix-huit pouces en largeur, pour lui procurer le jour et l'air; sur cette partie l'on a placé un grillage en fer pour ôter tous moyens de pouvoir faire passer des lettres, papiers, etc. Cette croisée se trouve exactement close, une demi-heure avant la nuit, par un contre-vent garni de fortes tôles et clous et fermé par un verrouil à cadenas en

présence de l'officier de garde, auquel la clef est remise de suite; l'ouverture de ce contrevent ne se fait qu'une demi-heure après le jour.

« Le poste établi pour la garde n'est qu'à vingt-deux pieds de distance de la croisée du prisonnier. Il y a de plus deux autres factionnaires, outre celui devant les armes, dont l'un devant la porte de la première voûte et l'autre sur le donjon, dont la porte extérieure donnant sur le pont couvert est fermée de nuit pour plus grande sûreté.

« Vous pouvez juger, mon général, que la personne de ce prisonnier, qui n'a ni armes, ni bijoux que sa montre, ni argent, du moins à ma connaissance, est très en sûreté, et qu'il faudrait que l'officier de garde et la garde elle-même le fissent sortir de jour pour qu'il puisse s'évader, car, une demi-heure avant la nuit, toutes les clefs sont apportées à mon logement et je ne les rends à l'officier qu'une demi-heure après le jour. »

Tel fut le cachot où, de juillet 1802 au 7 avril

1803, date de sa mort, agonisa celui qui s'appelait et que la postérité appelle :

LE PREMIER DES NOIRS !

Puisse-t-il ne pas rester le *premier* et le *dernier* des Haïtiens !

X

ALEXANDRE DUMAS

Je n'ai la prétention de refaire ni la biographie de Dumas fils, ni celle de son père et de son grand-père. Toutefois le monde entier sait — et sans doute aucun Haïtien n'ignore — que, sans la négresse de Jérémie, cette glorieuse trinité n'eût pas existé. Ces trois grands hommes sont de notre sang.

Du chef de la lignée qui, tout seul à l'entrée du pont de Brixen, le défendait contre une avant-garde de vingt hommes, qui étouffait un cheval entre ses jambes, qui brisait un casque entre ses dents, au fils, romancier génial qui,

trouvant Porthos en son père, le campa vivant dans son œuvre, et au petit-fils qui fut l'auteur de la *Dame aux Camélias*, du *Demi-Monde*, de tant de chefs-d'œuvre de la pensée et du style, rien ne devrait nous être étranger... Ce n'est que du dernier, qui clôt la dynastie, dont je veux parler ici.

Grâce à l'obligeance de M. Eugène Poulle, mon beau-frère, qui professait pour Alexandre Dumas fils un culte véritable, que celui-ci lui rendait en réelle affection, je suis en possession de quelques papiers qui pourront, je crois, intéresser. Je commence par cette lettre du filleul d'Alexandre Dumas, M. E. de la Charlottrie, l'aimable homme que je retrouve à Paris avec tant de plaisir :

« Cher Ami,

« Nous voilà en effet bien loin des belles journées passées ensemble où le maître était gai et bien portant : il y a déjà plus d'un mois que cette grande lumière est disparue.

« Il était souffrant en revenant du bord de la mer où il avait été passer six semaines. Malgré cela au commencement d'octobre sa santé semblait revenir, le régime de Gruby, qu'il avait été voir, lui faisait grand bien. Malgré ce mieux, la mine ne revenait pas, le sommeil était mauvais, la marche lui devenait odieuse, et impossible de travaillller. Quinze jours avant sa mort, nous avons joué au billard un soir pendant une heure au moins. C'est la dernière fois que je l'ai vu un peu gai et riant de bon cœur des bêtises que nous disions : car vous savez combien à de certains moments, il était resté non seulement jeune, mais enfant. Le lendemain, quand je suis arrivé, je l'ai trouvé très changé, les traits tirés, les yeux fatigués : nous devions être le 15 novembre. Le soir au moment d'aller nous coucher, il me dit : « Tu ne peux te douter de ce qui se passe dans ma tête, j'entends des coups de canon, de tonnerre, des locomotives, c'est infernal, et à devenir fou. » Le lendemain 16, la veille de l'inauguration du monument d'Augier, nous avons tout fait pour l'empêcher d'y aller, il nous a répondu : « Je serais sur mon lit de mort

que j'irais. » Il y a donc été, cela par un temps affreux, le dimanche 17. Le soir il dînait à table avec nous pour la dernière fois. Le lundi il lui était impossible de se lever, il souffrait tellement dans la tête qu'il ne restait pas une seconde sans se plaindre, et pendant huit jours ça n'a été qu'un cri. Tous les moyens ont été employés pour le soulager, rien n'y a fait. Les deux premiers jours nous avons cru à des douleurs névralgiques, mais je le voyais changer avec une telle rapidité qu'il ne m'était pas possible de ne pas me rendre compte que la situation était très grave. La consultation du jeudi des docteurs Dieulafoy et Bouchard, ayant été fort mauvaise, nous inquiétait énormément. Il n'y avait plus de doute : c'était la méningite. Et je dois avouer que jamais je n'ai constaté l'impuissance des médecins d'une façon plus positive. Ils n'ont rien fait, rien trouvé, rien dit, ne sachant que faire et que dire. Nous avons tenu la chose secrète, malgré l'envahissement des journalistes, aussi longtemps que possible, ce n'est que le samedi 23 qu'il m'a été impossible de ne pas dire un peu la vérité.

« Que vous dirai-je, cher ami? Les forces sont disparues fort vite le samedi : c'est à peine s'il reconnaissait ses enfants et moi. Pourtant il m'a demandé vers 6 heures : « Tu vas à la chasse demain? » J'ai passé la nuit à côté de lui, comme toutes les autres d'ailleurs, et je voyais hélas ! le mal s'aggraver d'heure en heure. Le dimanche il ne parlait plus et ne reconnaissait plus personne. A partir de ce moment nous n'avions plus que bien peu d'espoir. Le lundi et le mardi l'état est resté le même. La faiblesse était plus grande, il souffrait beaucoup moins ou même presque pas. Le jour de sa mort, le mercredi 27, il y a eu un mieux sensible, il m'a reconnu et parlé ainsi qu'aux enfants. Nous reprenions donc un peu d'espoir, espoir qui n'a pas été de longue durée. A 5 heures il était retombé dans un grand abattement, ne se rendant plus compte de ce qui se passait autour de lui. Le docteur qui était là le trouvait très, très mal. A 6 heures 45 sans souffrance, sans agonie, en moins de deux minutes, nous étions heureusement tous auprès de lui, il est mort sans s'en rendre compte dans nos bras, d'une embolie au cerveau.

« Voilà, cher ami, les détails que vous me demandez et que j'ai à peine la force et le courage de vous écrire. Tout le monde le pleure non seulement parce qu'il était un grand homme, une gloire de ce siècle, mais parce qu'il était la loyauté et la bonté mêmes. Pas un article, pas une note, qui ne soit à sa louange, à sa droiture, à sa gloire. Cela ne saurait nous consoler, mais cela nous fait grand bien en ces heures terribles. Il nous semble qu'un grand vide s'est fait tout à coup autour de nous et que nous restons absolument seuls au monde.

« A bientôt, j'espère. »

. . . . . .

. . . . . .

Vous avez vu au milieu de quelles souffrances mourut Alexandre Dumas fils. Mme Colette Dumas écrivait à Poulle à ce propos :

« Il y a longtemps que je voulais vous remercier de votre sympathie que je sens si vraie et si sincère, mais j'ai été si anéantie, si accablée, si épouvantée de ce malheur que je n'avais ni le cœur, ni l'esprit à quoi que ce soit. Excu-

sez-moi et comprenez-moi. Oui, nos voyages à Marly sont finis ! J'y ai passé des jours tellement cruels que je ne sais si j'aurai jamais le courage d'y retourner. Si vous saviez comme il a souffert ! Et penser qu'aucun médecin n'a pu le soulager ! Je suis sûre qu'il voyait bien que c'était la fin et il a tout renfermé. Il ne nous a rien dit ! »

Elle lui mandait encore :

« M. d'Aubigny m'a dit que vous l'aviez chargé de déposer une couronne sur la tombe de mon cher papa et cela m'a bien profondément touchée. Je me souviens toujours de nos voyages à Marly et du plaisir qu'il avait à vous voir. Il était si heureux de l'admiration et de l'affection que vous et vos compatriotes lui témoigniez si franchement ! »

Un mois plus tard M. E. de la Charlottrie écrivait à Poulle :

« J'ai reçu aujourd'hui les jolis vers de votre ami M. Pommayrac. Ils sont fort bien faits, dans une note gaie, tendre et touchante. Ils m'ont fait d'autant plus de plaisir qu'ils sont adressés à un ami et que je suis heureux aussi qu'on parle

un peu de mon parrain dans votre beau pays. Vous lirez dans le *Gaulois* du 26 février un éloge d'Alexandre Dumas par Victor Hugo. C'est moi qui ai prêté cet intéressant autographe au journal et de plus j'ai trouvé curieux de faire chanter les louanges d'Alexandre Dumas par Hugo.

. . . . . .

« Vous trouverez ci-inclus les vers inédits que vous me demandez. Ils ne sont pas merveilleux, mais il s'en fait de plus mauvais. Ces vers sont imités d'Alfred de Musset, ce qu'il avait cherché d'ailleurs dans son seul volume de vers « *Péchés de jeunesse* ».

ERNESTINE

La plus belle fille du monde,
Je la connais certainement,
Mais si vous croyez qu'elle est blonde,
Vous vous trompez complètement.

Ses cheveux sont longs, et l'ébène
Paraîtrait pâle à côté d'eux ;
Ses cils sont noirs, et c'est à peine
Si l'on voit le blanc de ses yeux.

Aussi, parfois, son sang bouillonne,
Elle s'emporte en un moment
Et si vous croyez qu'elle est bonne,
Vous vous trompez complètement.

C'est un éclair, c'est la rafale,
Et j'ai grand'peine, tant c'est prompt.
A dompter pareille cavale
Sous la cravache ou l'éperon.

Mais quand elle a du vin en tête,
Alors, c'est un enchantement.
Car, si vous croyez qu'elle est bête,
Vous vous trompez complètement.

Son esprit est comme ses hanches :
Il est souple et toujours bondit;
Et comme elle a les dents très blanches,
Elle rit de tout ce qu'on dit.

Elle pousse tout à l'extrême.
Douleur, joie et tempérament ;
Mais, si vous croyez qu'elle m'aime,
Vous vous trompez complètement.

. . . . . .

Retournons un peu en arrière, voulez-vous? Cela me permettra de vous lire quelques lettres de Dumas où vous verrez quelle solide affection il portait à ses amis : moins démonstratif que son père, il avait un cœur d'aussi bonne trempe...

Dans sa nombreuse correspondance avec Poulle, je prends au hasard ces lignes :

« Mon cher ami, j'ai reçu il y a quelques jours votre aimable lettre du 27 juin et ce matin le fût de rhum. La distance ne vous sert pas d'excuse et vous n'oubliez pas Paris ni ceux qui voudraient vous y revoir. J'ai rencontré à la gare de l'Ouest, en venant à Marly que je n'ai pas quitté depuis deux ans, M. Armand Gluck, consul général d'Haïti, qui m'a annoncé le rhum.

« Je viens de lui écrire pour lui faire part de l'arrivée du précieux liquide et en même temps pour lui demander l'adresse de M. Phitéas Arnaud que je veux remercier personnellement.

« Nous avons eu tout cet été une chaleur qui vous aurait rappelé la mère patrie si vous aviez été au milieu de nous. Ce sera, peut-être, pour l'année prochaine. Alors nous irons ensemble voir la maison du Vent à Varengevine ou plutôt la place où j'ai supposé qu'elle était. C'est dans le voisinage de Dieppe près de laquelle ville j'ai une maison, à Pintes, que je n'ai pas habitée depuis deux ans, mais où j'espère retourner l'an-

née prochaine. Si vous êtes ici, vous viendrez y passer quelques jours.

« C'est là que j'ai écrit la maison du Vent. Je suis très heureux que cette nouvelle vous eût plu. Elle est déjà âgée de 24 ans. Vous jouiez aux barres pendant ce temps-là. Merci encore de votre bon souvenir. Continuez-le moi et croyez-moi bien tout à vous. »

Quand les événements des 22 et 23 septembre 1883 ensanglantèrent Port-au-Prince, il écrivit à Frédéric Febvre :

« Mon cher Febvre,

« Je reviens à Paris et je retrouve votre lettre et les journaux qui racontent les abominables massacres de Port-au-Prince.

« J'y lis la mort, ou plutôt l'assassinat de M. Poulle, qui avait été si affectueux et si bon pour moi. J'en suis navré. Cet homme excellent m'avait tout récemment encore envoyé un papier des plus intéressants sur mon grand-père, et il n'y avait pas d'année que je ne fusse son obligé en quelque chose.

« Si vous savez où écrire à son fils, voulez-vous bien être mon interprète auprès de lui et l'assurer, ainsi que sa malheureuse mère et ses sœurs, de ma plus respectueuse et de ma plus vive sympathie pour le malheur qui les frappe?

« Ce n'est pas ma faute si je lui envoie si tard ce bien faible témoignage des sentiments que j'avais pour M. Poulle, et pour son fils, avec qui j'avais été aussi en si bons rapports.

« Tout à vous,

« A. DUMAS. »

Mais Poulle vint à Paris et connut chez Dumas *la Route de Thèbes*. Je trouve, à propos de cette mystérieuse « Route de Thèbes », cette lettre de Frédéric Febvre :

« Mon cher ami,

« Je réponds courrier par courrier à votre aimable lettre qui m'est parvenue le 13 courant. Vous êtes bien heureux de connaître *la Route de Thèbes*.

« Je n'ai pas ce bonheur, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir entendu la lecture — pour savoir d'avance que tout ce qui vient de cette plume

magistrale et *unique* est un gros événement qui remue le monde littéraire et artistique.

« Dumas, dans une lettre qui m'a désespéré — m'avait dit qu'il ne pensait pas achever cet ouvrage — qu'il travaillait à un autre; sa lettre très affectueuse d'ailleurs ne me laissait que peu d'espoir. — Ma blessure se cicatrisait lentement, quand vous venez de la rouvrir brusquement.

« De plus, une note parue dans le *Temps* sous la signature d'Aderer et reproduite par le *Gaulois* du mercredi 12, vient d'un autre côté raviver mes désirs et mes espérances.

« Qui a pu fournir cette note? Ce n'est pas moi — qui vis dans ce petit coin breton « écrivant mes souvenirs » — dont le maître aimé m'a promis la préface.

« La prudence, mon cher Poulle, me fait vous prier de ne pas démentir à Haïti le voyage que je me propose — car rien de moins certain, hélas ! que l'honneur et le bonheur de jouer une fois encore mon auteur préféré.

« Il est bien évident que si Dumas me demandait, je renoncerais à tous les voyages du monde.

S'il en doit être autrement, j'irai cacher mon chagrin à Port-au-Prince.

« Une chose que tout le monde se dit : Pourquoi donc si Dumas demande Febvre — cela ferait-il la moindre difficulté — alors que l'on a accordé Coquelin à Sardou — et Sardou n'avait pas sauvé le théâtre en donnant *Francillon!*

« Quand vous verrez Dumas, présentez-lui mes plus affectueux souvenirs et qu'il soit bien convaincu qu'en pareil cas la Comédie n'aura à débattre aucune question d'intérêt.

« Mon nom parmi les soldats du Maître : c'est assez.

« Je serai à Paris le 12 octobre.

« Bien affectueusement à vous.

« Frédéric Febvre. »

. . . . . .

Allons de suite au voyage de Febvre à Haïti, au pèlerinage que lui confia Dumas pour la Guinaudée, lieu de naissance de l'esclave noire, mère du général Dumas...

Mais auparavant — je le remarque à l'instant en rangeant mon petit dossier — il faut que je parle de la lettre que, moi aussi, je reçus un jour, alors que je siégeais au Palais des Six ministères... Elle vous prouvera, une fois de plus, combien Dumas s'intéressait à ses amis :

« Monsieur,

« Je viens de voir Poulle qui m'apprend que la lettre que j'ai eu l'honneur, et peut-être l'indiscrétion, d'écrire à son sujet au Président Hyppolite, n'est jamais parvenue au Président. Je ne m'explique pas ce fait. Je me permettais de demander au général Président le poste de Secrétaire de la Légation d'Haïti à Paris pour votre beau-frère que j'aime infiniment, que je serais heureux de sentir près de moi et qui a toutes les qualités nécessaires à cette fonction. Je n'ose pas écrire de nouveau au général, mais je viens vous demander de lui dire que je lui ai adressé cette requête au mois de février dernier, que je ne sais quel incident l'a arrêtée en route et que

si l'emploi n'est pas encore donné je lui serai très reconnaissant d'en disposer pour Eugène Poulle.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« A. DUMAS. »

Je fus embarrassé pour répondre, non pas pour ce que vous croyez : que peut-être je ne savais comment motiver un refus poli. Non ! la place était prise, les places ne traînant pas plus chez nous qu'ailleurs. Depuis longtemps le Président avait comblé la vacance. Mais, comment appeler Dumas : *Cher Maître* ou *Monsieur?* Cher Maître, était banal pour un tel homme. On est toujours le *Cher Maître* de quelqu'un. D'un autre côté, *Monsieur* était sec. Si j'étais au temps où E. Heurtelou échangeait, à travers l'Atlantique, des effluves sympathiques avec Victor Hugo, j'eusse appelé Dumas : *Illustre congénère*. Mais ce temps n'était plus. On était devenu malheureusement sceptique, blagueur, ennemi de la grandiloquence. Je contai donc simplement mon embarras à Dumas et lui dis qu'au Département nous n'étions guère accoutumés à avoir des correspondants de sa sorte...

Quant à vous renseigner pourquoi, au Cabinet du Président, on n'avait pas répondu à sa première lettre, je ne saurais vous le dire. Peut-être avait-on été embarrassé, comme moi, sur la formule à employer vis-à-vis de lui, ou avait-on pensé qu'il n'y avait pas lieu de répondre...

Arrivons au pèlerinage de Jérémie.

Dans la préface du *Journal d'un Comédien*, Dumas s'adressait ainsi à Febvre :

« Quand vous êtes venu m'apporter votre manuscrit et que je vous ai interrogé sur les causes de votre résolution si définitive (de quitter le théâtre), vous m'avez répondu : « J'ai promis à « nos amis Bobo et Poulle d'aller les voir à Haïti. « Je veux tenir ma promesse. » Et j'ai vu derrière ce sourire qui a si souvent éclairé les histoires que vous nous racontiez pendant les entr'actes des répétitions, j'ai vu que c'était sérieux. Ainsi j'avais sous les yeux un homme qui, ayant projeté plusieurs années à l'avance de faire quelque chose, le fait. A ces amis que nous avons, vous et moi, à Haïti, qui vous parlaient, chaque fois qu'ils venaient en France, des beautés et des charmes de leur pays natal, vous avez dit :

« Quand mon engagement avec la Comédie-
« Française sera terminé je quitterai le théâtre
« et j'irai vous voir aux Antilles. » Vous quittez le théâtre et, après avoir pris votre temps pour arranger toutes vos petites affaires européennes, vous partez, en effet, pour Port-au-Prince. Après avoir donné le spectacle de tant de personnages secoués aux quatre vents du hasard et de la passion, vous donnez, tout à coup, dans la réalité, celui d'un homme qui fait ce qu'il veut; c'est tout bonnement admirable, surtout dans les temps agités où nous vivons. Voir, au milieu de toutes les difficultés qui contrecarrent les efforts, les désirs, les ambitions des mortels les plus puissants, voir le destin permettre à un honnête homme de réaliser un honnête projet depuis longtemps conçu, n'est-ce pas tout à fait extraordinaire, et d'gne d'être constaté? Et n'avais-je pas le droit, tout à l'heure, de vous traiter d'homme heureux? D'autant plus que, non seulement vous irez à Haïti, mais que vous y séjournerez beaucoup plus longtemps que vous ne le croyez à cette heure, que vous en reviendrez par un autre chemin que celui qui vous y aura mené, perçant

toutes sortes d'horizons nouveaux, et vous retrouvant un beau jour sur notre boulevard des Italiens, centre du globe, aussi vaillant et aussi d'aplomb qu'aujourd'hui en face de gens qui, pendant ce temps-là, auront été continuellement de la Bastille à la Madeleine et de la Madeleine à la Bastille, tantôt à pied, tantôt en omnibus, voyant toujours les mêmes choses, les maudissant toujours, les subissant toujours.

« Vous êtes dans le vrai.

. . . . . .

« Adieu donc, mon cher Febvre; je n'ose plus dire au revoir à ceux qui partent; j'ai passé l'âge des formules qui engagent l'avenir. Nous avons fait la guerre ensemble et la bonne guerre, toujours bravement et loyalement, nous pouvons le dire. Je perds un bon compagnon d'armes, mais qui sait si je livrerai encore quelque bataille et vous avez soif d'espace et de liberté. Vous avez assez de la lumière qui vient d'en bas et des jardins en toile peinte, il vous faut le soleil des Tropiques et les immenses forêts d'acajou. Je voudrais bien être à votre place. Allez, vous serez bien reçu là-bas; c'est un des rares pays où l'on

aime encore la France. Un jour que vous n'aurez rien à faire et qu'il ne fera pas trop chaud, descendez au sud de l'île, jusqu'à Jérémie, sur le golfe de Léogâne.

« C'est un véritable voyage; c'est un véritable pèlerinage que je vous demande de faire.

« C'est là, qu'au printemps de 1762, une petite esclave noire mettait au monde un petit mulâtre lequel devait être un jour le général Alexandre Dumas et se continuer en deux auteurs dramatiques qui vous ont fait quelques-uns des rôles que vous avez si bien joués. »

Febvre accomplit le pèlerinage. Il alla à Jérémie. La jeunesse de cette belle et vaillante cité, chantée jadis par Ducas-Hippolyte, l'accompagna avec enthousiasme sur l'habitation où, en 1762, « la petite esclave avait mis au monde le petit mulâtre »... Et on rapporte que, sur la route, les paysans émerveillés de la couronne de cheveux blancs de Mme Febvre, de sa beauté souveraine, courant après sa voiture, et ne sachant comment manifester leur admiration, criaient : « Vive la reine Victoria ! »

Un Anglais, de passage dans leurs mornes,

leur avait sans doute affirmé que la reine Victoria avait été la plus belle femme de l'Europe.

Je n'ai pu résister au plaisir de vous remettre sous les yeux, en son entier, cette page de Dumas à Febvre... C'est qu'elle est pour Haïti un glorieux baptistaire.

. . . . . .

Dans une note que je retrouve dans mes papiers, l'on me demande de dire un mot de l'esprit de Dumas fils et de donner aussi mon impression personnelle sur son génie. L'une et l'autre tâches sont fort éloignées du but que je me suis proposé, car je n'ai voulu que glaner, à l'aide de sa correspondance avec Poulle, quelques souvenirs sur l'homme...

Du reste, s'il fallait rappeler les traits d'esprit d'Alexandre Dumas, ceux qui lui appartiennent et ceux qu'on lui prête, il faudrait un volume. Je ne veux m'en tenir qu'à un seul, auquel Poulle a assisté et qu'il me raconta quelques jours après.

C'était à un dîner chez la Loïe Fuller, laquelle, à cette époque de ses créations féeriques, recevait tout le Paris littéraire et célèbre. Alexandre

Dumas et Camille Flammarion, l'astronome populaire, se trouvèrent en présence :

— Comment ! *monsou Doumas*, dit Loïe Fuller, vous ne connaissez pas *Monsou* Flammarion?

— Hélas ! madame, répondit Dumas, nous ne nous étions jamais rencontrés jusqu'ici, car nous n'habitons pas la même planète.

— Heureusement que, ce soir, nous sommes réunis par une étoile, répliqua galamment Flammarion.

En ce qui concerne l'œuvre de Dumas, son génie, son originalité, je voulais pour clore cette esquisse — et répondre ainsi au vœu de mon correspondant — donner, à l'usage de mes compatriotes, un extrait d'une étude de H. Roujon parue, à l'époque, dans *le Temps*. Mais en cherchant, les ciseaux en main, à faire dans l'article la découpure voulue, je me suis trouvé fort embarrassé. Cette étude est trop belle vraiment, et il ne faut pas la mutiler. J'y renvoie.

Roujon dit en conclusion : « Un fier homme. » Oui, un fier homme, au moral, au physique, dans les œuvres et dans la personne. Et c'est l'impression qui se dégage souverainement pour moi

de ses traits mâles et beaux quand je contemple son portrait, d'après Bonnat, lequel est dans mon cabinet de travail, avec ces mots au bas :

A EUGÈNE POULLE
Son ami : A. DUMAS FILS.

J'ai suivi à Paris le triste cortège qui menait au cimetière le grand penseur, l'homme qui fit du théâtre, qui fit de la littérature en vue du *bien social* de l'humanité... Dernièrement je lisais cette sorte d'épitaphe qu'il écrivait en 1863 :

Je ne veux pas, quand je mourrai,
Que l'on me mette au cimetière.
Au milieu d'un champ labouré,
Sous un sillon, que l'on m'enterre !
Vivant, je n'aurai su rien faire,
Mais je m'en irai consolé
Si, mort, je puis rendre à la terre
De quoi produire un grain de blé.

Et je me disais vraiment qu'il n'y avait pas trop d'orgueil de sa part en souhaitant, après la mort :

De quoi produire un grain de blé !

De son vivant, il avait donné une si abondante et si large moisson du blé nourricier de l'esprit que cet espoir lui était permis...

XI

ENSEMBLE DE MÉDITATIONS

La nature, ma foi, est meilleure à contempler que notre triste humanité... Dans tous les cas, elle n'est pas une énigme douloureuse. On n'a pas besoin de rayons X d'un genre spécial pour pénétrer son âme, ses desseins. La figure d'une plante n'a pas de dessous cachés et ténébreux. Par exemple, ce bel *arbre à pain*, aux feuilles puissantes, si profondément dentelées, qui se balance paisiblement au souffle matinal, ne complote certainement pas contre ses voisins, contre ses amis, contre ceux avec qui il échange quotidiennement des enlacements aé-

riens. Il ignore la bassesse, l'intrigue, le crime. Il est content de sa part de soleil et du terreau où il a pris naissance...

Ah ! si on pouvait donner quelques-unes de ses utiles qualités à certains gaillards que la clameur publique dénonce tout bas en frémissant !... En vérité, on voudrait disposer d'un talisman capable de réduire cette classe, dont la cynique méchanceté égale l'ignorance crasse, à l'immobilité absolue. Tous ces gens qui s'agitent dans le mal, pour le mal, qui dénoncent, qui font emprisonner, mettre aux fers, fusiller, qui réduisent les familles à la mendicité, s'ils étaient subitement transformés en *arbres à pain*, nous rendraient de bien autres services. D'abord, ils seraient beaux, ce qui les changerait, car leurs crimes journaliers, quoique énormes, les font toujours petits et laids. Ensuite, eux qui n'ont jamais vécu que de la vie de leurs concitoyens, cela leur serait prodigieux de pouvoir, à l'occasion, les nourrir...

Ainsi la mythologie ancienne changeait les criminels en source fraîche, en arbre fruitier, en vallée ombreuse, hospitalière. La philosophie de

leur supplice était précisément de concourir au bonheur public après avoir, de leur vivant, concouru à la ruine générale.

. . . . . .

Ma journée s'est achevée par une promenade à cheval. Je suis descendu au Champ de Mars. Les deux ou trois cafés, qui sont groupés à un angle de la place, semblaient assez remplis. On avait commencé à planter quelques pieux dans son vaste pourtour comme on fait quand on va donner des courses. Il y en aura dimanche prochain, dit-on. *Panem et circenses*, proclamaient les empereurs de Tacite et de Suétone. Les Haïtiens de la décadence, plus sobres, se contentent de *circenses*...

Dans le kiosque présidentiel il y a foule sur les gradins : des hommes au képi galonné, au veston de casimir, des soldats jouant aux dés, des bourgeois en toile blanche avec leurs familles, des bonnes endimanchées à la chevelure calamistrée, des gamins polissons et blagueurs. Un peu de tout. Ce tout s'amuse franchement. Dans la piste ébauchée, quelques cavaliers exer-

cent leurs chevaux, les obligent au parcours oblique, les habituent à ne pas sauter les cordes de grosse pite qui, ça et là, en forme de barricade, commencent à relier les poteaux entre eux.

En face, la statue de Dessalines se dresse. Un drapeau déteint, blanchi par les pluies, sur le piédestal de briques, clapote au vent. On devrait bien, par parenthèse, enlever cette toile lavée qui fut, il y a quelques semaines, le drapeau national. Elle ressemble maintenant à un drapeau de capitulation. Et ce chiffon blanc doit faire bégayer le héros de fureur, lui qui ne connut jamais la honte de mettre bas les armes. Au reste, tout en rendant hommage aux efforts de ceux qui sont arrivés à faire édifier cette statue, — sans eux il n'y aurait pas eu même ça ! — je ne puis m'accoutumer à ce bronze qui n'est pas même du zinc d'art. Ce n'est pas là Dessalines, le lyrique sauvage, le sublime inspiré, l'homme de sang et de fer. Je ne vois pas la bouche qui a vomi, la pensée qui a conçu : *Pour écrire l'acte de l'indépendance, il faut.....* Vous savez le reste. Non, il n'y a aucune folie,

rien de débordant, de tourmenté, dans cette image froide, compassée, ridicule. Et ce sabre guindé ressemble trop à un bon petit paratonnerre pour explosifs de carton. Or, Dessalines n'était pas un paratonnerre, il était la foudre même. Mais peut-être aussi a-t-on voulu symboliser, en ce sabre sans élan, que Dessalines veille pour écarter le danger de nos têtes? Alors ce n'est pas réussi. Le geste n'est pas convaincant. Il n'enlève pas. On regrette le héros national qu'il fallait nous montrer, tel qu'il fallait absolument qu'il fût, — monstrueux, horrible, — pour accomplir une œuvre unique dans l'histoire. On cherche Spartacus vainqueur, Spartacus triomphant, gorgé de sang et de ruines. C'est un quelconque général, sans envergure, à peu près de l'époque, qu'on trouve.

Cependant j'ai laissé bien vite là mes regrets. Me rappelant qu'il est difficile d'obtenir ici le moindre effort, j'ai salué sans réticence ceux qui, pieusement, élevèrent cette mauvaise statue...

Remontant par le chemin de Fresnel, j'ai dirigé ma promenade dans les hauteurs de *Peu-de-Chose*... Quelle transformation subie par ce

quartier ! Jadis, gamin, j'y allais souvent avec des amis. C'était une vaste terre, pittoresque, peu cultivée, peu clôturée. L'eau y était rare, sauf dans la saison des pluies. Descendue avec fracas des mornes voisins, elle croupissait ensuite dans une infinité de petites mares que le soleil pompait à loisir. La vue y était merveilleuse : la ville, la rade, au loin le golfe de la Gonâve, se déroulaient aux yeux ravis. L'air y était très pur, un peu chaud dans la journée, le soir embaumé et doux. Les sentiers — car il n'y avait guère de chemins — étaient caillouteux, raboteux, vrais sentiers de cabris, tracés pour le passage d'un homme seul, portant sur sa tête le paquet d'herbes de guinée qu'il allait vendre dix ou quinze centimes aux environs, car c'était la seule industrie des habitants de ces bois...

Aujourd'hui, quel changement ! Le même qui s'est accompli, du reste, au *Bois Verna*. Tout a été morcelé, tronçonné, coupé. Là où la bayaonde, les campêches centenaires, sauvages et libres, vivaient en paix, s'élèvent maintenant de jolies villas, confortables et modernes, au mi-

lieu de beaux jardins. A *Peu-de-Chose* surtout, on en voit quelques-unes qui sont vraiment délicieuses. La terre étant moins rétrécie, elles se détachent mieux qu'au *Bois Verna* dans l'horizon verdoyant, dans l'espace accidenté. Elles ont aussi plus de cachet, plus d'originalité. Celle, entre autres, qui, avec ses gracieux clochetons, s'élève presque aux pieds du grand morne, lequel semble la couvrir de son ombre, est vraiment fort belle. Elle le serait assurément entre les plus élégantes des environs de Paris.

Pourquoi faut-il que ce même défaut si gênant : le peu de largeur des chemins — se voie ici comme partout ailleurs chez nous? Cependant c'est un quartier neuf. Il était raisonnable, il semble, en le créant, de donner quelques pieds de plus à ces voies étroites où deux voitures ne peuvent passer de front, où à peine un piéton et un cavalier circulent sans se gêner mutuellement. Car le tracé est rude, pierreux, raviné fréquemment par les pluies; un peu d'ampleur dans les voies était donc commandé. Mais aucun propriétaire ne veut perdre la moindre parcelle de terrain au profit de l'utilité de tous. Cela ne

l'intéresse pas si la route est grande, spacieuse, du moment qu'il faut qu'il en jouisse avec tout le monde. Sa voiture risquera chaque soir de se briser, il se rompra les os un beau jour. Qu'importe? Il aura affirmé son droit indéniable de propriétaire auquel l'Etat, s'il connaît bien son devoir, devra acheter, tôt ou tard, et contre bons dollars américains, les quelques pieds nécessaires à l'agrandissement de son casse-cou...

Cependant l'Etat est trop occupé à se défendre contre les conspirateurs, trop obéré aussi, pour y songer opportunément. Si cela arrive, ce n'est que quand il s'agira de trouver l'occasion de favoriser un parent, un ami, un courtisan. Et on sait ce que ces achats pour « *cause d'utilité publique* » coûtent ordinairement, tout en étant souvent peu utiles. Ce sont, au surplus, ces espérances alléchantes qui, en nous entretenant dans l'idée que l'Etat nous achètera quelque jour, pour agrandir ou pour percer une route, quelques pouces de terre, nous font, en attendant, des voies si étroites.

. . . . . .

Ce n'est pas toujours la liberté qui fait un

grand, un excellent gouvernement. Elle est, assurément, le meilleur élément du bonheur de la nation. Toutefois, la nation peut jouir du bonheur, et dans une notable proportion, en dehors de la liberté. Je ne parle pas, c'est entendu, d'un système brutal, compressif, poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites, jusqu'à l'étouffement, et qui enfonce la tenaille jusqu'à l'os. J'envisage une autorité rude, il est vrai, mais assez intelligente, assez orgueilleuse pour comprendre que le viol ou l'étranglement d'une femme n'en est pas la possession...

Cette autorité-là peut donner, c'est certain, un très convenable état de choses. Elle peut assurer le bonheur public à un degré enviable, surtout pour des peuples qui n'ont point été gâtés comme nous. Nous avons eu quelques gouvernements qui se sont proposé ce but; ils y ont plus ou moins réussi. Ce sont de bien petites exceptions dans la masse de nos gouvernants ignorants et vicieux. Car le vice et l'ignorance ont été, de toujours, les dieux lares de notre vie publique. Nous leur avons rendu le culte le plus fervent que l'homme puisse offrir à la Divinité

Sur nos têtes, sur nos épaules, sur nos échines ployées, de toutes les façons, dans toutes les postures, nous avons glorifié, acclamé le Vice et l'Ignorance. C'est le char de Djaggernat qui, dans notre pays, écrase sous ses roues brutales les moindres tentatives de l'Intelligence et du Bien.

Or, tout homme revêtu d'une haute charge publique — président, ministre, député, sénateur, etc. — devrait être sensible, pour ne pas devenir une calamité nationale, au souci de la responsabilité morale. Cette responsabilité morale engendre naturellement l'amour de la gloire ou, si le mot vous paraît gros, l'amour-propre, c'est-à-dire le sentiment qui fait désirer de ne pas mal faire, de ne pas rester au-dessous de notre propre estime et de celle de nos concitoyens... Voyez-vous l'Ignorance et le Vice travaillés de tels scrupules?

Ce sont eux qui, sous la forme d'un militaire, dominent au sommet et donnent le ton à l'attelage. Et c'est pourquoi, depuis un siècle...

XII

PRO PATRIA

Mai

Il fait bien chaud en cet aveuglant mid. Après le bain (que l'on ne prend pas toujours à son gré : l'administration des eaux devenant de moins en moins prodigue, à mesure que les chaleurs augmentent) une abondante transpiration m'inonde des pieds à la tête. Il faut changer de dessous et mettre au soleil, sur le petit balcon qui fait saillie hors de ma chambre, le tricot trempé. Du reste, c'est ce que je fais plusieurs fois par

jour : le changement est toujours agréable de ce linge mouillé au linge chaud du balcon.

Je suis maintenant douillettement dans mes pantoufles, à rêver, par ce plein midi. Je maudis ma paresse, ma veulerie. Ne rien faire, est-ce vivre?... Et voilà six mois, six mois perdus...

Si on s'occupait, néanmoins, de la chose publique ! J'entends s'en occuper en chambre, puisque les journaux ne pourraient insérer ma prose sans danger pour eux et pour moi. Essayons d'avoir une idée...

Je vois tant de gens se pavaner au *Bord-de-Mer*, donner des conseils écoutés, défaire la fortune nationale à leur gré, compliquer de plus en plus notre avenir, irriter tout le monde de par leur ignorance, leur suffisance, leur bêtise et leur méchanceté que, sans fatuité, je puis croire que je m'en tirerais un peu... aussi mal qu'eux... Il faut vraiment que ce pays soit bien bas tombé pour que, quand on interroge : Qui est influent dans les affaires publiques? on vous réponde :

— C'est X, c'est Z, c'est V, c'est... etc., etc.

Faites-vous montrer X, Z, V et les *et cætera*,

si vous avez le temps, car ils sont nombreux ceux qui, actuellement, ont de l'influence. Alors, s'il vous reste quelque fibre dans l'âme, vous rougirez...

Mais, voici mon idée. Je ne la crois pas plus mauvaise qu'une autre, étant donné que, en notre politique, l'on veut contenter beaucoup de monde, le plus de monde qu'on pourra, et que la paix tient à cette équitable répartition : ce qui suppose que cette paix serait moins troublée si on avait à sa disposition autant de places qu'il y a d'Haïtiens. Les faux bonshommes, pour me combattre, s'exclameront qu'il faut dans l'administration des hommes de carrière. C'est de la fumisterie et cette raison-là n'a jamais pesé lourd dans la fantaisie des gouvernants. On sait que l'on ment : les places ne vont pas au mérite. La faveur — et rarement le talent — a toujours disposé de nos fonctions publiques. Il est donc juste et sain que le plus d'élus possible soient appelés à prendre leur part du gâteau. Excusez-moi d'être à ce point brutal. Cela est préférable aux fausses indignations de notre hypocrisie conventionnelle.

Voici donc ce que je proposerais si j'avais l'autorité et l'influence nécessaires : que tous les postes importants, quels qu'ils soient (sauf cependant celui de Président d'Haïti, car cela ne servirait à rien par la raison très simple que le titulaire a en mains ce qu'il faut pour essayer d'allonger son temps au delà même de son terme constitutionnel), que tous les postes importants de la République, je me répète, ne soient légalement la propriété de personne au delà de deux ans. En effet, comprend-on qu'un citoyen s'éternise à Paris, à Londres, à New-York, à Santo-Domingo ou dans toute autre fonction à l'intérieur du pays? Pour quel motif je vous le demande? Il n'y a pas de carrière chez nous, c'est indéniable. Il vaut donc mieux faire un changement tous les deux ans dans les charges importantes. L'essentiel est de choisir le plus possible des hommes intelligents. Il n'en manque pas. Et un gouvernement en agissant ainsi, se ménage l'active reconnaissance ou le doux espoir, oreiller qui fait prendre patience, d'un nombre très étendu de concitoyens. Ayant sept ans devant lui, il aurait trois roulements pleins de deux

années chacun, sans compter le quatrième qui, incomplet, serait à la grâce de Dieu...

Je suis certain que ce dogme, définitivement installé dans notre administration, aurait d'excellents résultats pour la paix publique. Il est temps de ne plus nous payer de mots, mais de faits et de réalités. Les révolutions, en résumé, n'ont d'autre motif que celui-ci : Donne-moi ta place ! Faisons donc cette réforme pour essayer de les éviter. N'écoutons pas les intéressés qui, parce qu'ils ont la possibilité d'aller passer le quart de leur vie à Paris ou à New-York, à nos frais, nous parlent de carrière et, tout attristés, font les saules-pleureurs quand il s'agit de partager avec leurs concitoyens. La paix publique est au-dessus de leurs jérémiades. Cependant, il faudrait que cette règle ne souffrît pas d'exceptions, qu'elle fût une pour tous, sauf pour le Président qui, vous le comprenez, est au-dessus des règles... Mon idée n'est pas une boutade. Elle dérive logiquement de la conception désastreuse, criminelle que nous nous faisons des charges publiques. Nous ne disons pas : « Au plus digne ! » mais « Au plus protégé ! » Alors, que la roue de la

Fortune tourne le plus souvent possible afin qu'il y ait beaucoup d'élus. Trois roulements et demi dans sept ans ce n'est pas exagéré.

. . . . . .

Je viens de sortir pour prendre un peu l'air — le soleil étant tombé — et aussi pour tailler quelques lauriers-roses. Tandis que le sécateur en main je les émondais, une superbe couleuvre qui était là, blottie à mes pieds, a déroulé lentement ses anneaux argentés... La jolie bête ! Mon premier mouvement a été de chercher des yeux une pierre, un bâton. Je me suis arrêté heureusement. A quoi bon cette cruauté inutile de tuer ce qui est inoffensif? Et ne devrais-je pas plutôt la bénir du gracieux spectacle qu'elle me donne ?... C'est lentement, dans des mouvements doux, souples, qu'elle glisse. Nulle hâte. A peine une légère inquiétude qui fait tressaillir sa peau brune, qui lui fait virer quelquefois sa tête plate, relevée sur son long corps comme un col de cygne. Le jardinier, qui me voit dans cette contemplation, me dit familièrement :

— *Ou engagé avec coulaive !*

Je ne réponds pas. Il ne comprendrait pas si

je lui expliquais que la beauté que je trouve à la bête onduleuse, s'enfonçant dans le fourré, lui a sauvé la vie. Pour lui, on croit ou on ne croit pas à la couleuvre. Ceux qui n'y croient pas, lui cassent la tête. Les autres lui élèvent des autels. Moi, je suis en train d'adorer celle-ci, non pas comme l'entend mon jardinier...

XII

LES DEUX VOIX

Le vent gémit faiblement ce matin dans les arbres. Il fait entendre une plainte lente, harmonieuse, qui est pleine de charme, dans les palmistes chevelus. Leurs longues feuilles tremblent en des caresses paresseuses et multiples. Dans l'espace, au loin sur les hauteurs, à la crête des mornes, le soleil s'avance sans hâte, tranquille et débonnaire... C'est une excellente journée de travail, une journée bienheureuse qui se lève pour le peuple haïtien... Hâtez-vous de sortir de vos chaumières, paysans, ô mes frères ! Le ciel n'est pas brûlant. Il invite au labeur nour-

ricier, au labeur qui fait l'homme fort, libre, indépendant. Ne vous attardez pas au logis. Prenez la serpette régénératrice, la *manchette* qui fauche la branche inutile, le *piquois* qui inflige à la terre les blessures fécondes. C'est le moment des récoltes, c'est le moment des semailles, car toutes les saisons sont propices, toutes se confondent, toutes sont profitables en notre sol. D'un bout à l'autre de la République, debout donc ! Chaque minute d'inaction est une perte pour vous, pour nous tous, pour la patrie ! Debout, debout ! Au travail libérateur !...

Soudain dans l'air opalin, par-dessus ma tête, un bruit de fifres, de tambours, de clairons, éclate.

Cela vient de notre Champ de Mars. Cela arrive vibrant, guerrier, ridicule, à travers ce ciel baigné de mansuétude... A cette même heure matinale cet appel éclate aussi, dans le même tintamarre des fifres, des tambours et du clairon, d'un bout à l'autre de la République... Debout ! debout ! commande-t-il... Et sa voix est dure, impérieuse, sans réplique. Elle n'admet ni résistance, ni discussion, ni retard. C'est, hélas ! l'heure de l'exercice militaire dans le

pays tout entier. Sous cet âpre commandement, des milliers et des milliers de misérables accourent, humbles, dociles, abdiquant toute volonté, pour marquer le pas, toujours irrégulièrement, dans leur sueur stérile... Car si on peut résister à l'autre voix, celle qui appelle au travail, on ne peut résister à celle-ci qui appelle à la paresse, à la misère, à l'ignorance, à la guerre civile...

BIBLIOTHÈQUE DÉPARTEMENTALE GUÉRIDON

XIII

EN PLEINE NUIT

Juin

Ce soir, le ciel était splendide : du velours noir clouté de diamants. Je ne crois pas qu'on puisse voir nulle part spectacle plus beau. Ce noir du ciel faisait ressortir de façon merveilleuse, vivante, les milliards d'étoiles allumées sur ma tête. Leurs facettes scintillaient d'un tel éclat que l'on aurait dit un choc ininterrompu de multiples étincelles électriques comme soudées les unes aux autres. Mais ce choc était sans secousse, doux, d'une lumière aveuglante et bienfaisante à la fois. Toute la voûte céleste en était illuminée, sans un seul petit coin obscur,

et dans une majesté, une sérénité incomparables tandis que la terre restait plongée dans l'ombre...

Je sortis sur la route pour jouir de cette féerie, car les grands arbres ici me gênaient. Vers les hauteurs surtout, dans la montée du sentier qui grimpe vers la source, rien n'obstruait l'œil. L'apothéose était infinie. Cependant en face, grâce à un propriétaire intelligent, qui avait pris soin de bâtir sa fort jolie demeure sur une pelouse absolument dégarnie, on jouissait aussi d'un horizon très large. Et derrière la maison, paraissant la surplomber, quelques *bois debout* piquaient en ce moment d'une teinte rougeâtre l'obscurité profonde. Ils marquaient la place de la haute montagne qui, autrement, serait tout à fait invisible.

Je m'assis sur la petite porte d'un regard, dont l'eau à l'intérieur coulait mélancoliquement. Isolé, fondu dans ce noir, mais les yeux plongeant dans la lumière épandue au-dessus de moi, je me demandai, dans l'anxiété, comment serait la vie de demain, la vie des années qui suivront, et si vraiment il n'y avait plus d'espoir comme le

prétendait un député avec qui j'avais causé le matin. La réponse se fit attendre, indécise, tourmentée. Plusieurs fois même, je crus que la condamnation était nette, sans appel. Quelques lignes surtout d'un procès-verbal de l'une ou de l'autre Chambre, je ne sais au juste, que j'avais lu l'après-midi, dans le *Moniteur* du jour, dansaient comme des lutins devant moi, tirant la langue, grimaçants. La persistance diabolique était agaçante. Les lignes disaient :

« Le collègue X..., demande, comme cela doit d'ailleurs se faire pour les autres pièces, si on ne pourrait pas mettre aussi sur celles de 5 centimes l'effigie du président d'Haïti. »

La phrase me narguait. Elle avait la prétention injustifiable, selon moi, de me prouver qu'il n'y avait plus rien à faire, que tout était perdu.

Et parce qu'un sénateur ou un député avait voulu que sur toutes les pièces, même sur celles de cinq centimes, l'effigie du chef brillât, elle proclamait, la cruelle ! la faillite, la mort définitive de l'honneur, de l'indépendance civiques...

— Il n'y a plus de caractères, gesticulait la phrase perfide dans une sarabande effrontée. On a

mis l'effigie sur le papier d'une et de deux gourdes, à côté de Dessalines, on l'a décrétée sur la pièce de 20 centimes, sur celle de 10. Il n'y avait que la pièce de 5 qui avait échappé à l'épidémie. Et, vous voyez, celui-là vite a déniché la lacune et a demandé qu'on la comble ! Il souffre — oh ! vivement ! — de cette négligence coupable. Il a peur qu'on ne la prenne en mauvaise part. Que voulez-vous? les âmes sont blettes. Cette petite effigie, c'est la sauce du turbot de Domitien. Bon sujet de délibération pour les Chambres haïtiennes ! »

Je chassai la phrase perfide, tentatrice. Ce n'est pas vrai, rien n'est mort. Ce sont de passagères éclipses. Scellez vos lèvres, s'il est nécessaire, mais, quand même, gardez la foi. Il faut, il faut croire. Cette contemplation de la nuit immortelle pénètre d'une confiance invincible. Elle donne la certitude de la défaite finale de l'ignorance, du mensonge, de la bassesse sur cette terre d'Haïti. Sa beauté calme enveloppe peu à peu les âmes de patience...

Et réconforté, un peu gouailleur, je murmurai dans la douceur des étoiles :

— Quel regret tout de même que, soit par blague ou sincèrement, quelqu'un ne se soit pas récrié que c'était manquer de respect au chef de l'Etat que de vouloir faire figurer son auguste effigie sur une pièce de 5 centimes, en nickel encore ! »

Il aurait été bon de voir le visage de l'honorable législateur sous le coup de ce crime de lèse-majesté. Mais il ne s'était trouvé personne et on avait, d'enthousiasme, voté. Cela retardera la frappe et partant l'expédition de la petite monnaie. Cela causera bien des ennuis, bien des troubles au commerce, aux petits ménages. Cela rendra la vie au pauvre monde encore plus difficile. Il crèvera de faim avec en main sa gourde de papier inutile. Qu'est-ce que vous voulez que cela leur fasse? Ils ont donné un nouveau gage de dévouement. C'était l'essentiel.

XIV

LA PRESSE

Palladium des libertés publiques.
Juin

Hier, je suis entré au *Quotidien* pour humer un peu l'encre d'imprimerie. J'ai causé avec son rédacteur en chef. Il m'a conté les petits agréments de la profession. Vous savez qu'il a été député du peuple, a écrit un ouvrage de géographie, a fait des vers, est enfin un journaliste laborieux qui a créé dans *Le Quotidien* un organe de renseignements, en pleine prospérité. De plus, il n'est pas un brouillon. C'est un esprit sage qui, connaissant son pays, mène son journal avec modération et tact. Du reste, s'il n'en avait pas, de la modération et du tact, il n'aurait pu vivre.

Il glisse et n'appuie pas. Il frappe, mais lorsqu'on est à terre.

Cependant, il m'a raconté que, dans un espace assez court, il a été emprisonné deux fois. La dernière, il est resté cinq jours aux fers, n'ayant pu voir qu'une seconde un de ses enfants, car, marié, père de famille, il a le bonheur d'en avoir plusieurs.

Le motif de sa dernière incarcération?... Il avait imprimé une protestation des membres du barreau de Port-au-Prince contre l'emprisonnement d'un de leurs confrères qui, tandis qu'il plaidait, avait été, d'ordre du président, charroyé et déposé au bloc. Ces messieurs déclaraient, sans commentaires, que tout le temps que le confrère ne leur aurait pas été rendu, ils s'abstiendraient de plaider. C'était la grève. Ils avaient envoyé la pièce au *Quotidien* avec leurs signatures. Le journal avait publié comme il aurait publié n'importe quel avis, moyennant finances. Il ne sortait pas de son rôle, de l'objet pour lequel il avait été créé. Cette déclaration des protestataires causa grand émoi. Il fut question de les arrêter séance tenante, de les envoyer rejoin-

dre le confrère coffré. La solution était dans les usages, mais quelqu'un fit remarquer que parmi eux il y avait un sénateur et un député. Cette particularité fit naître quelque scrupule et ce scrupule sauva le reste.

Cependant, il fallait que force restât à la force : on n'avait pas les avocats, on prit le journaliste. Il fut cerné comme il se rendait à son imprimerie, conduit en prison et mis aux fers. Il y resta cinq jours. Le sixième, le geôlier en chef, le fameux Taczar, vint lui annoncer qu'on allait le mettre en liberté :

— Levez-vous et habillez-vous !

Mais, comme il appelait le guichetier pour ouvrir les fers, quelqu'un vint lui parler à l'oreille. Il sortit. L'homme hélé entra après lui, farfouilla dans toutes les clefs. Aucune n'allait. Il cherchait et ne pouvait trouver. Pour lui, il l'avait égarée, cette maudite clef... Il s'en alla et ne revint pas. Les heures passaient. Le prisonnier, en attendant, vivait, — après son immense joie, — dans l'angoisse de ne pas pouvoir embrasser encore aujourd'hui sa femme et ses enfants.

Enfin, Taczar rentra.

— Mon cher, dit-il, je suis franc, vous savez, car vous avez été mon professeur au Lycée National. C'est vous qui m'avez inculqué mes premières leçons de morale usuelle, et vous me connaissez. La clef n'est pas perdue... Du reste, perdre les clefs, ici, est une image pour signifier qu'on doit rester dans les fers, après avoir entrevu sa libération... Cependant, je ne puis vous libérer que si vous reconnaissez que le gouvernement a été paternel à votre endroit... Vous n'allez pas faire du potin, des histoires, dire du mal de lui? Ce serait bien maladroit, car on serait obligé de vous ramener ici. Alors, ce ne serait vraiment pas la peine de sortir ! »

Le journaliste protesta qu'il n'avait pas de mauvaises intentions. Il affirma qu'il n'avait erré que par ignorance, sans le savoir. Mais on apprend à tout âge. Cette dernière expérience, qu'il n'avait aucune envie de renouveler, mettait définitivement le suprême sceau à sa sagesse et à la discipline de son esprit. Il demandait, présentement, à s'en aller, à rentrer chez lui, à retrouver les siens. Il en serait éternellement

reconnaissant, bien reconnaissant au gouvernement, jusqu'au dernier de ses jours, à lui, le journaliste.

Taczar se laissa convaincre et ordonna au guichetier de *retrouver* la clef.

XV

ENTRE VOISINS

Je causais cet après-midi avec un gros personnage de la Dominicaine. Il me disait :

— La politique dominicaine est dangereuse, mais la politique haïtienne est horrible. Si j'étais Haïtien, et forcé de rester dans le pays, je n'habiterais jamais les villes. J'irais loin, très loin des autorités. Je les fuirais comme la peste. Ainsi, si on est de Port-au-Prince, par exemple, il faudrait se réfugier au delà de la Coupe. Car, examinez le sort d'un citoyen paisible : s'il ne va pas au Palais, on affirme qu'il est contre. De là, emprisonnement, fusillade. Et s'il y va, sans

être fonctionnaire, on dit que c'est un mouchard, un vil flatteur, un coureur de places. Il est pris dans un terrible dilemme. Il n'a d'autre ressource évidemment que de faire comme tout le monde de hurler avec la meute. Quant à avoir du caractère, de l'indépendance, ce n'est pas possible. »

Naturellement, j'ai protesté. On aperçoit la paille qui est dans l'œil du voisin et on oublie sa poutre. C'est de tous les temps. Et il est piquant de voir nos voisins trouver leur situation enviable au regard de la nôtre : pour moi, à peu de chose près, je crois que nous sommes *ex-æquo*. Mon Dominicain ne le croit pas. Il m'a riposté en souriant :

— Entre nos deux misères morales, il n'y a aucune comparaison possible.. Vous avez le despotisme héréditaire, pompeux, avec cour, chambellans, espions, tout l'attirail. Quand votre Président sort seulement dans la rue, on dirait le schah de Perse en voyage. Vous l'appelez : Excellence, il serait plus vrai de l'appeler : Divine Majesté ! — Notre despotisme à nous est accidentel, simple, économique, ne comporte aucun attirail, et surtout nos présidents ne sont

pas la sélection de l'ignorance ! Vous, de tout temps, c'est la camarilla qui vous gouverne...

Je ne répliquai pas. A quoi bon batailler pour des pourritures? Qu'est-ce que cela peut faire, quelques degrés de plus ou de moins, ici ou là, de décomposition sociale? Le fait n'est-il pas palpable? Ne chicanons point sur le diamètre du commun cancer.

Cependant, ce qui pourrait nous constituer une légère supériorité sur nos voisins, tout au moins jusqu'à présent, c'est que nous avons l'air de tenir à notre pauvre corps ulcéreux, à nos misérables os cariés : nous ne songeons pas à leur trouver acquéreur. Et si on y songeait pour nous, il me semble que, malgré nos saletés journalières, malgré notre course de loqueteux derrière le char de nos gouvernants, nous aurions tout de même honte de toucher à la part de charogne qui pourrait nous échoir — mendiants, oui; parricides, non ! — Et il se rencontrerait même quelques fous héroïques pour mourir, sans espoir et en une simple bravade du sort, dans les plis du drapeau dont il nous a plu de faire une défroque...

Quelques concitoyens dégoûtés, fatigués de leurs propres déboires ou de ceux qui arrivaient aux autres, ont déserté — chacun le sait, et nous en avons fait autour assez de bruit, — notre nationalité. Ils n'ont pas trouvé que la *douceur de souffrir* pour l'idéal vague, lointain, peut-être irréalisable, de la constitution définitive de notre petit État, fût appropriée à leur âme pratique, essentiellement soucieuse de palpables satisfactions. Ils n'ont pas senti vibrer en eux la foi des visionnaires, celle qui fait les martyrs, les augustes devins, celle qui permet de trouer les siècles, de voir par delà les horizons de l'avenir. Tant pis pour eux ! Je ne les ai jamais enviés. Rien ne paraît confirmer qu'ils ne soient parfaitement heureux ; glorieux, fiers même. Moi, à leur place, je serais misérable, craintif, tourmenté, humilié. Jamais, par exemple, je n'oserais écrire : « Ma patrie ! mon pays ! » en m'adressant à ma nouvelle patrie. Je serais honteux de profaner de tels mots, sacrés dans toutes les langues. Il me semblerait commettre le pire des sacrilèges. Il me semblerait surtout que mes nouveaux concitoyens, ceux dont j'aurais quêté la protection, garderaient

toujours vis-à-vis de ma personne une attitude singulière, une attitude de défiance, de compassion pitoyable et ironique. Pourrait-on vraiment, à leur face, s'exclamer, comme je le fais librement, de toute mon âme, en parlant de ma chère Haïti : « O mon pays ! ô ma patrie ! » Ne serait-on pas ridicule de s'exprimer ainsi d'un sol où rien ne vous attache, aucun souvenir, aucune affection, aucune souffrance, rien que la stérile, l'égoïste sécurité de notre vie matérielle, terre à terre?... Oui, ceux qui se condamnent à changer de nationalité se condamnent, par cela aussi, à ne plus tenir une plume, à ne plus être ni poète, ni écrivain, ni historien, ni quoi que ce soit dans le domaine de l'esprit. Ils se sont enlevé la fibre essentielle. Ils sont, ils ont voulu demeurer, ils resteront à jamais, des mercantis...

Je parlais, tout à l'heure, d'idéal irréalisable... Qui sait pourtant si nous ne sortirons pas de cet enlizement putride? Un proverbe russe dit de je ne sais quel poisson : « Il pourrit par la tête. » Tel est notre cas. C'est la tête qui est gâtée, sanieuse, pleine de vers, à Haïti. Le corps est sain. Mais qu'est-ce que cela peut faire avec les ad-

ministrations ignorantes, criminelles, en parfaite putréfaction que nous avons toujours eues? La pauvreté, la misère n'ont régné en bas que parce que l'incapacité, la mauvaise foi, la méchanceté étaient en haut. Le peuple haïtien, en sa généralité, est bon, sensible, laborieux. Pourquoi cependant notre nationalité baisse-t-elle chaque jour davantage? C'est que chaque jour davantage baisse le niveau moral de nos chefs d'État. Pour toute éducation, ils savent tout juste conduire un peloton d'infanterie et manœuvrer un fusil Remington, ancien système.

C'est insuffisant, il est peut-être permis de le penser.

XVI

AU CHAMP DE MARS

Ce soir, quelques rayons de lune éclairant faiblement le sol, je suis descendu au Champ de Mars. Les réverbères de la cour du Palais étincelaient dans une demi-obscurité. Et à l'opposé, on distinguait, dans un halo lumineux, les feux pâlissants de plusieurs grands boucans qui se consumaient aux alentours de la résidence privée du ministre de la guerre. Devant les ajoupas recouverts de palmes desséchées, des soldats dansaient aux sons saccadés d'un tambour assourdi. Leurs silhouettes sautillantes creusaient, à intervalles inégaux, des trous dans la fumée

poussiéreuse, s'épaississant à mesure que les brasiers mouraient.

Je m'assis au rebord de la vieille cuve de fer qui se trouve à deux pas de la tombe du général Souffrant et tout proche du monument du Centenaire. Dessalines descendit de son socle de briques, enjamba la balustrade de fonte de son pas de géant. D'abord, je crus qu'il allait vers les soldats. Non pas seulement parce qu'il lui est naturel de les rechercher en sa qualité de militaire, mais encore parce que, adorant la danse, cela doit lui faire grand plaisir de voir danser. Car, il chante encore dans les souvenirs, pour nous rappeler combien il aimait ce délassement, le célèbre carabinier :

Emprai veni ouai Couloute dansé !

Cependant, je m'étais trompé. L'Empereur n'alla pas aux soldats. Il s'arrêta devant moi. Et au moment où je m'apprêtais, le dos courbé, à entendre :

Son verbe meurtrier crépiter sur ma tête !

il me parla très doucement :

— *Mouché*, vous pouvez rêver aujourd'hui en ce lieu, n'est-ce pas? Personne ne viendra, à coups de fouet, vous rappeler comme jadis, du temps que vos aïeux étaient esclaves, que cette heure-ci est au sommeil, car demain il faut être actif et dispos au travail du maître... Savez-vous seulement la date où j'en pris possession pour vous procurer cette satisfaction? Ne vous donnez pas la peine de chercher. Je suis habitué à ce qu'on ne trouve pas. Au reste, ni cette date du 10 octobre 1803, ni bien d'autres de semblable espèce, ne sont plus guère sues de vos jours. Vos mémoires plient sous tant de vos glorieux faits contemporains!

Quoi qu'il en soit, vous contemplez cette grille, cette statue. Vous vous remémorez sans doute Gonaïves, son palais de sapin peinturluré, lavé maintenant par les pluies, les cent mille petits drapeaux muscadins du centenaire, les quinze ou vingt numéros du *Moniteur officiel*, tout emplis des discours pompeux prononcés à cette occasion, vous songez aux 800,000 gourdes dépensées en mauvais champagne,—peut-être bien en avez-vous goûté!—en pétards, en planches

badigeonnées sur lesquelles vous avez écrit : *Vive Dessalines! vive l'Indépendance!* Et alors, satisfait, vous pensez que vous m'avez, avec mes compagnons d'armes, bien honoré en ce centenaire...

Je vous remercie, et je ne suis pas de votre avis.

Mouché, on m'a assassiné une fois déjà au Pont-Rouge. Pensez-vous que je songe à cette ancienne misère? Non. Mais il y a un assassinat autrement douloureux, qui m'est autrement sensible, que vous perpétrez chaque jour, sans relâche, sur mon âme, sur mon œuvre. Cet assassinat-là me fait autrement souffrir! Tuer mon corps n'était rien, mais tuer ma pensée, ma création, fils dénaturés, comment l'osez-vous? En avez-vous le droit? Vous n'êtes que les usufruitiers de cette terre. Vous devez la transmettre intégralement à mes héritiers. C'est ainsi que je l'ai entendu, que l'armée indigène l'entendit le 1er janvier 1804 aux Gonaïves. Ne l'oubliez pas! »

Ici la voix de Dessalines menaça de gronder. Un juron, souvenir des camps de la liberté, faillit

lui échapper. Il le rentra dans sa gorge de fer et soupira mélancoliquement :

— Oui, je me plains du martyre infini que vous me faites endurer. L'assassinat du Pont-Rouge n'était rien, je le redis. C'est celui-là seul qui m'est épouvantable. Il démontre chez vous un raffinement de dégénérés que je ne soupçonnais pas. Quoi ! pas un répit depuis un siècle ! Quoi ! pas un moment de lassitude dans cet acharnement de bourreaux à me retourner le poignard dans la plaie, hurlant en vrais possédés : « A toi ce dernier coup ! Ton œuvre ne mourra donc pas, naïf idiot ! Elle est donc de granit que nous ne puissions, depuis cent ans que nous la poignardons, en venir à bout ! » Oh ! mes fils, une nouvelle fois, je vous implore ! Miséricorde ! miséricorde ! »

Le géant eut des larmes dans la voix. Il reprit plus doucement encore :

— Que me font vos drapeaux, vos couronnes, vos palissades de bois peint, votre statue, et ce sabre, et ce drapeau? Le moindre acte patriotique, la plus légère pensée de conservation,

d'avenir social, en ce 1er janvier 1904, aurait mieux fait mon affaire. Ne me condamnez donc pas à périr éternellement, à jamais. J'ai peur, j'ai peur du néant où vous luttez pour me plonger ! Je ne veux pas finir dans l'ignominieux oubli, moi qui, vainqueur du temps, osais rêver l'apothéose de la postérité infinie ! Orgueilleusement j'avais clamé au monde : « Que mon nom soit en exécration, mais qu'il vive, que mon pays vive ! » Mon nom ! il s'effrite lamentablement, il périt sous le rire moqueur. Ma patrie, mon œuvre bien-aimée ! elle disparaît, elle succombe sous le poids des folies, de l'ignorance de ses propres enfants...

Ah ! *mouché*, votre phraséologie m'embête. J'ai entendu trop de stupidités à votre centenaire. Il convient de parler plus simplement de vos aïeux, de les louer moins amphigouriquement, et de tâcher, si on est sérieux, de les honorer en continuant leur pensée et par des actes vraiment dignes de cette pensée-là...

J'osai, à la fin, interrompre Dessalines :

— Pourquoi, ô géant, t'adresses-tu à moi, in-

fime rêveur tranquillement assis, pour humer la fraîcheur du soir, sur ce vieux récipient où les colons mettaient jadis du goudron à brûler afin d'assainir cette place? Pourquoi, à moi, ces confidences, quand tu es entouré de si gros personnages? Vois, à deux pas, devant toi, le palais de la Présidence, vois un peu plus loin, derrière toi, les résidences de nos impuissants secrétaires d'Etat...

Dessalines répondit :

— Ils ne m'entendraient absolument pas, mes hypocrites continuateurs, pas plus que toi, du reste, tu ne m'entends !... Mon nom n'est pour vous tous qu'une étiquette, ma figure qu'une méchante réclame... Non, personne ne me comprend plus... Mais puisque vous m'avez audacieusement troublé dans mon sommeil centenaire, puisque vous m'avez infligé votre exposition publique, j'ai résolu de quitter mon piédestal, de descendre chaque soir sur cette place pour emplir de mon désespoir, de ma plainte, l'âme du moindre passant attardé. J'ai commencé par vous. Désormais, chaque nuit, je parlerai au bourgeois, je parlerai au soldat, je par-

lerai aux petits enfants, inlassablement ! Je personnifierai la Propagande, j'incarnerai encore une fois la Rédemption ! Je redeviendrai l'Idée, qui, en 1804, appela mes frères à la liberté et qui, en 1904, appelle leurs fils à la sauvegarde de la Patrie contre l'anéantissement et la déliquescence finale ! Mon esprit est rénové par mes cent années de méditations et de transes douloureuses !... Ah ! ils seront bien attrapés ! Ils ne peuvent ni m'emprisonner, ni me fusiller une fois de plus. Ils déboulonneront peut-être bien ma statue quand ils s'apercevront qu'elle est subversive. Cela m'est égal, je ne tiens pas beaucoup à ce métal, qui n'est pas même du bronze... Et le triste sabre qu'on m'y a mis en main m'a toujours paru bien extraordinaire pour la dure besogne que j'avais à faire !... Au surplus, même s'ils me déboulonnaient, il serait trop tard, car, pourvu que j'aie pu auparavant conquérir quelques braves, ils me suffiront pour faire capituler les traîtres comme jadis, en octobre 1803, dans cette ville de Port-au-Prince, je réduisis Lavalette et son armée réputée invincible ! »

Il est beau de voir une statue garder ses illusions. L'homme de fer, ayant ainsi parlé, s'en alla de son pas sourd, à travers l'herbe rase et les fondrières vaseuses de la place.

XVII

HIER - AUJOURD'HUI - DEMAIN

C'est en... Je ne me souviens plus ni de l'année, ni du mois.

Un ancien député, homme fort honorable, de très agréable et de très instructive compagnie, est venu me rendre visite.

Il m'a raconté les misères qu'il avait endurées durant son emprisonnement.

Il fut incarcéré, sans qu'on eût rien à lui reprocher, quelques jours avant la fin de l'année, presque à la veille des fêtes... Dans l'intervalle arriva l'affaire X. — Il arrive toujours une affaire X... quand on est en prison. — Ils

étaient seize aux fers dans un même cachot. Leur porte était toujours fermée. Un peu d'air ne leur arrivait parcimonieusement que par une toute petite fenêtre aux barreaux de fer très rapprochés. Chaque soir, à minuit, on ouvrait violemment la pièce. Une troupe de soldats s'y précipitait en désordre. Ils les couchaient en joue: *Feu!* criait leur chef après un instant donné aux viseurs. Les fusils, heureusement, n'étaient pas chargés. On riait après aux éclats. On leur disait que cela s'appelait l'exercice de la mort. Ce jeu avait été inventé par le geôlier pour préparer ses prisonniers, pour leur donner l'avant-goût de leur prochain supplice.

Les interrogatoires n'avaient lieu qu'à minuit. On entrait, on vous enlevait les fers, on vous poussait vers la porte à coups de crosse dans les reins. Une dizaine de bras vous happaient de dessus terre. C'est ainsi qu'on allait à l'instruction. Très vite, après quelques jours, on arrivait à être malade, grâce à l'endroit et aux violences exercées. Ce n'était jamais que l'injure, la menace à la bouche qu'on vous parlait. Et encore il fallait se féliciter quand le bâton des

argousins, et c'était le cas pour beaucoup, ne manœuvrait pas sur votre dos, sans qu'on sût pourquoi, à intervalles réguliers, à des heures presque pareilles, comme si c'était une ration quotidienne et obligatoire.

— « Un jour, me dit mon ancien député révolté et exaspéré par tant d'indignités, je dis à un des tourmenteurs : « Nous sommes seize ici, tous en danger de mort, cela est vrai. Mais il ne se peut pas qu'il n'y en ait pas un, au moins, qui en réchappe. C'est comme à bord d'un navire désemparé par la tempête. Il y en a toujours un qui se sauve pour apporter à terre le récit du naufrage... Eh bien ! je vous jure que celui-là — nous en faisons tous le serment — nous vengera. Il vengera sur vous, sur vos enfants, sur les vôtres, sur le moindre des membres de votre famille, ce que vous nous faites endurer ! »

— Eh bien ! lui demandai-je, que produisit cette menace?

— Cela est étrange. Mais cette menace, qui n'était de ma part que l'expression d'un désespoir impuissant, d'une exaspération qui ne savait comment se manifester, fit de l'effet sur

la brute. L'homme s'arrêta — ce jour-là et jusqu'à la fin — de nous bousculer, de nous injurier. Tout en maugréant que c'était la consigne, qu'il ne connaissait que la consigne, il mit désormais dans ses rapports avec nous plus d'humanité... Voyez-vous il est presque impossible d'avoir été comme moi quarante-huit jours en prison, et dans de semblables conditions, pour en sortir sans la haine, sans la soif d'une vengeance bestiale. Ce n'est que lentement, peu à peu, que l'équilibre se rétablit, que l'on arrive à dompter la bête... Le tortionnaire pensa donc, en quelque changement politique, à un règlement probable, car il n'était pas sûr qu'on nous exécuterait tous. »

Continuant sa narration, mon interlocuteur me dépeignit la nuit horrible qu'ils subirent après la condamnation à mort de deux de leurs compagnons... Ils furent réintégrés, le jugement rendu, avec eux dans la cellule commune où on leur passa les fers comme de coutume. Un des deux en rentrant annonça, haussant les épaules :

— C'est fait. La farce est jouée. On nous a

dit qu'il n'y a pas d'appel : demain à neuf heures nous serons exécutés avec les autres. »

Celui-là était très calme, et d'une magnifique assurance. Il était même à désirer qu'un souffle humain l'effleurât quelque peu. Dans leur veillée, quelques instants après, il eut, à propos d'on ne sait quelle réflexion, un éclat de rire sonore. Alors un de ses compagnons, rivé à la barre à côté de lui, non encore condamné, mais s'attendant à l'être, et résigné, lui en fit doucement reproche :

— Pourquoi rire, lui dit-il, en présence de la mort? C'est, selon moi, et quelle que soit l'opinion qu'on en ait, lui enlever sa grandeur, sa beauté. C'est ravaler son propre courage. Il n'est pas d'un chrétien, ni d'un homme réellement brave, de la goguenarder.

Le condamné en convint. Il dit que c'était un oubli : il n'avait plus pensé qu'il ne lui restait que quelques heures à vivre. Il remercia l'ami. De ce moment il garda la dignité sereine qui ne le quitta plus, — qui l'accompagna jusqu'au lendemain quand, devant le peloton d'exécution, il demanda simplement à son frère, un des

principaux médecins de la ville, de le bénir...

Un des prisonniers s'étant sauvé la nuit même de sa condamnation à mort, et peu après le prononcé du jugement, mon ancien député me traça l'horrible tragédie qu'ils vécurent en ces instants-là, bien que ne voyant rien et étant dans leurs fers. Heureusement pour eux que cela ne dura pas trop longtemps, car le malheureux fut repris vers une heure du matin chez sa maîtresse où il s'était réfugié.

D'abord ce fut une indescriptible confusion, de grands cris, la bousculade des infortunés, geôliers et soldats, qu'on incarcérait à la place de l'évadé parce qu'on les soupçonnait d'avoir favorisé sa fuite. On leur promettait, avec coups et jurons, leur exécution pour *tout à l'heure*. En écoutant ces menaces, les prisonniers dans leur cachot tremblaient que leur dernière heure, dans cette exaspération générale, ne fût venue. Savait-on où s'arrêteraient la rage, la fureur de ceux que le fugitif frustrait ainsi? A quels excès de zèle ne se porteraient-ils pas pour affirmer leur dévouement, pour écarter de leurs personnes les suspicions possibles? Cependant quelques mi-

nutes après de grandes exclamations s'élevaient, mais alors de joie : « *Nou quinbé li! Nou quinbé li!* Nous le tenons ! nous le tenons ! Des cordes ! des cordes ! »

L'homme à demi-mort, loque d'où sortait encore le gémissement, le râle ininterrompu d'une sensibilité lointaine, cocaïnisée par l'intensité de sa terreur, était porté au mur, près de leur cachot... Des cris furibonds partaient à nouveau, puis un grand brouhaha, enfin des coups de feu, dans la chair, dans la maçonnerie, deux ou trois en l'air : Pif, pof, paf, fiou !... La justice nationale était satisfaite.

Quand mon ancien député, après ses quarante-huit jours d'emprisonnement et de fers, fut remis en liberté, il alla avec un autre libéré — le même qui avait fait remarquer au condamné, leur compagnon, qu'il n'était pas convenab'e de rire quand on était si proche de la mort — remercier, selon la coutume, le chef de l'Etat.

L'histoire de ce libéré-là était curieuse : si l'autre était un ancien député, il était lui, député en exercice, couvert de l'inviolabilité parlemen-

taire. Nonobstant, il avait été emprisonné et ferré. Cependant la Chambre venait d'être convoquée à l'extraordinaire et, pour certain vote, le gouvernement avait hâte de la voir se constituer. Il manquait quelques députés pour lui donner la majorité afin, tout au moins, au début, qu'elle ouvrît constitutionnellement. On alla donc le trouver dans son cachot pour lui annoncer qu'il était libre d'aller reprendre son siège au Parlement. Mais, au préalable, on lui demandait, et dans son intérêt même, de ne pas soulever de débat inopportun à la Chambre sur son incarcération. Un fonctionnaire supérieur de police, accompagnait l'entremetteur — collègue du prisonnier au Corps législatif — pour authentiquer la promesse. Le député promit. Que vouliez-vous qu'il fît? Il avait besoin de sortir. Donc, il affirma à ces messieurs que c'était librement, de son plein gré, et parce qu'il préférait ce logis au sien, qu'il était au cachot. Il jura que, si on l'interrogeait, il n'en démordrait pas. Moyennant quoi, il quitta la prison pour aller voter.

Mais, au préalable, avant d'aller remplir le devoir constitutionnel, il alla avec son codétenu

remercier le chef de l'État. Ce député en exercice parla ainsi :

— J'ai fait, Président, une promesse : celle de ne pas me plaindre à la tribune. Du reste, on n'a pas manqué de me prévenir de ce qui m'arriverait au cas contraire. Je ne violerai donc pas la parole qu'on m'a arrachée, étant père de famille et les miens ayant besoin de moi.

Néanmoins, je ne puis pas m'empêcher d'exprimer personnellement à Votre Excellence, puisqu'on a voulu que je vienne la voir, mon indignation pour les avanies, les vexations, les cruautés dont j'ai été victime en prison. Je suis pourtant un honnête homme. Tout le monde le sait. Et on n'a jamais pu rien révéler de louche, le moindre acte d'opposition, dans ma conduite. N'est-il pas triste que tout cela ait pu m'arriver, simplement pour le bon plaisir ou la stupide méchanceté de vos lieutenants? Et ne puis-je pas regretter, au lieu d'être resté un citoyen paisible, de n'avoir pas été un conspirateur pour mériter au moins ce que j'ai enduré? Les gouvernements qui traitent de cette façon leurs concitoyens innocents devraient, pour être logiques,

aller jusqu'au bout : ils devraient les fusiller !

— Ah ! ah ! exprima Son Excellence, sans qu'on pût savoir au juste si c'était de sa part une approbation ou une improbation.

— Oui, vraiment, c'est trop exiger de la sagesse humaine que de nous demander de ne pas nous souvenir. Mais ces gouvernements-là comptent, et avec raison puisque me voilà ici, sur la servilité, sur la bassesse des cœurs. Notre abjection nous garde de haïr. La haine est indigeste à nos estomacs usés. Je le reconnais avec tristesse. Et c'est à cela, c'est à cette lâcheté des caractères, qu'il faut attribuer l'impunité dont ont joui dans notre pays tous les scélérats.

— Alors, vous n'admettez pas qu'il puisse y avoir une erreur?

— Non, il ne pouvait y avoir d'erreur dans mon cas, car tout le monde sait que je suis un citoyen paisible, qu'au surplus, je professe que dans notre pays les gouvernements doivent être inflexibles aux conspirateurs, et que même quand ils le sont, en dehors des formes strictement légales, ils peuvent invoquer certaines circonstances atténuantes... Vous voyez que je fais

la part large... Mais, puisque vous me renvoyez à la Chambre, de quelle autorité morale voulez-vous donc que j'y jouisse? Ne suis-je pas un dégradé, un avili, un abaissé au regard de votre gouvernement? Et comme j'ai promis de ne pas me plaindre, n'est-il pas plus simple que je résigne mon mandat, que je vous remette ma misérable cocarde de représentant du peuple? Car, si vous m'avez ordonné l'engagement de me taire, c'est que vous admettez encore quelque signification, une toute petite importance, par un reste, sans doute, de tradition, à ce hochet-là. Eh bien ! vous me tiendrez bien mieux quand j'en serai dessaisi, quand je serai un simple, un obscur citoyen. C'est sans récrimination aucune que je suis donc prêt à déposer ma démission. Je ne veux pas pourtant le faire, pour éviter des désagréments, sans votre consentement. C'est une grâce que je vous demande. Et il me semble même que si demain j'étais encore injustement incarcéré, j'en éprouverais moins de peine, moins de honte, n'étant plus député...

Le Président répondit au député :

— Votre aigreur est injustifiée. D'ailleurs, le

mandat dont vous êtes revêtu vous a peut-être, et tout de même, sauvé de la fusillade. On a voulu des preuves, cela a exigé une enquête, et elle vous a été favorable. Ne vous plaignez donc pas. Il faut voir, en toute aventure, les choses par le plus mauvais côté qu'elles pourraient prendre. Au surplus, ce que vous me dites est un désagrément qui nous arrive à tous. C'est notre état social qui le veut. C'est la rançon de notre indépendance nationale que nous payons, et nous ne devons pas nous plaindre ... Le droit de s'appeler une nation libre et indépendante doit primer tout autre sentiment chez le vrai Haïtien. C'est pourquoi je suis féroce et resterai féroce contre tous les conspirateurs, parce qu'ils mettent en péril cette indépendance, parce qu'ils provoquent l'intervention étrangère dans notre pays. Mon fils même, je le fusillerais sans pitié si je le soupçonnais de conspiration ! Et j'ai la conscience bien tranquille. Je remplis un devoir civique, un devoir de sauvegarde de l'autonomie nationale, car partout de l'étranger mes représentants officiels m'écrivent qu'il faut que le pays soit en paix ou

gare l'intervention !... Cependant, je conviens qu'il peut y avoir des erreurs, des injustices. Mais que voulez-vous? Moi qui vous parle, on m'a emprisonné maintes fois, j'ai été ferré souvent, je porte là, au front — tâtez le bourrelet — la trace d'un violent coup de bâton donné par un geôlier. Cela m'a-t-il empêché de devenir Président de la République, comme vous voyez? Non. Vous n'êtes ni abaissé, ni avili, ni dégradé. Vous gardez toute votre autorité parmi vos collègues, et vous avez, en plus, de l'expérience. Retournez donc à la Chambre. Prouvez à la nation, en votant les projets de loi présentés par mon gouvernement, que vous êtes un vrai patriote. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je compte absolument sur vous !

Il fit un geste de la main, congédiant les deux députés, l'ancien et le nouveau.

XVIII

LE DROIT DE LA FORCE

Quand j'eus fini d'écrire sur notre état social certaine page — dont la banalité candide me fit sourire — je suis allé me promener sous les arbres de ma propriété voisine, qui n'est pas encore louée. Il faut que je vous fasse part, qu'après plus de vingt années de possession, j'ai éprouvé, ces temps derniers, le besoin de les baptiser l'une et l'autre : celle que j'habite, je l'ai appelée *Petit Coin* et l'autre, celle à louer, a reçu le nom de : *Les Palmistes*. Il ne reste plus qu'à mettre les plaques, ce qui se fera incessamment, pour parler comme un ministre de Salomon — non pas du

roi de Judée, mais de l'ancien Président — qui, chaque fois que les députés lui réclamaient ses comptes, les promettait *incessamment*. Et cela dura très longtemps, jusqu'à ce qu'il ne fut plus ministre... Mais le logis idéal, celui que je compte élever pour l'abri de mes vieux jours, je l'appellerai : *La maison tranquille*. Et je vous assure que ce ne sera pas par antiphrase.

Criquet me suivait. Soudain, je l'ai vu bondir, tomber en arrêt devant un tout petit trou près d'un citronnier. Après quelques jappements joyeux, il s'est mis à fouiller le sol avec acharnement. Cela m'a amusé de le regarder faire. Vaillamment, tout son corps souple, brillant, au poil ras, tendu par l'effort, il ramenait la terre et les pierres déterrées, derrière lui. La besogne était rude. Sa tête plongeait dans le trou qui devenait de plus en plus profond. Il haletait. On entendait le bruit saccadé de la forge de sa petite poitrine. A deux ou trois reprises, il mit le nez dehors, respira, tout en surveillant fixement l'excavation, puis s'y enfonça à nouveau. Dans ces moments-là, il me regardait, m'attestait sans doute de constater son travail, l'énergie, l'acharnement qu'il

déployait. Ses yeux allaient alternativement de la terre remuée, des petites pierres culbutées à mes propres yeux. Criquet était véritablement intéressant. Mais je ne lui répondais pas, ne voulant ni l'encourager, ni le désespérer. En somme, je ne savais pas ce qu'il faisait, ce pourquoi il se donnait toute cette peine. Je soupçonnais bien qu'il devait chercher quelque chose dans toute cette terre bouleversée. Toutefois, je ne pouvais lui donner aucun conseil sur l'opportunité de poursuivre la lutte ou d'y renoncer. Je restais donc témoin simplement. Sans doute Criquet ne tenait pas autrement à mon approbation, car, après avoir respiré bruyamment, il replongeait chaque fois de plus belle dans son trou...

Enfin, il poussa un dernier cri, un cri étouffé, dans la terre même. Précipitamment, il montra à la surface sa tête fine, sa langue effilée, pendante, ses griffes de devant vibrantes et hérissées. Sans même me regarder, il replongea et ramena au jour, se tordant dans sa gueule, un splendide mabouya, vert et or... Ah ! si j'avais su que c'était cet exploit qu'allait accomplir Criquet, je serais intervenu à temps pour empêcher ce meur-

tre. Le saurien se débattait entre les crocs qui le tenaient puissamment. Criquet serra encore, puis ouvrit la mâchoire. La bête s'agita quelques instants sur le sol, sa longue queue, dans la détresse de l'agonie, battant et creusant la terre remuée comme si elle voulait y faire sa propre fosse. Criquet ne l'entendait pas ainsi. D'un coup de patte très sec, il retourna le reptile, le ventre en l'air, au soleil.

Comme j'avais repris ma promenade, il me rejoignit, joyeux de son exploit, gambadant dans mes jambes, quêtant l'éloge doux aux victorieux... Criquet, tu te trompes. Tu n'as fait aucun bel exploit. Tu as simplement abusé de ta force. J'ai envie de te houssiner, à mon tour, pour t'apprendre à respecter ceux qui n'ont ni tes dents, ni tes griffes. Mais cela ne te servirait de rien. Tu continueras parce que ton rôle, ici-bas, est de faire, jusqu'à la fin de tes jours, du mal aux mabouyas. Ce sont eux qui ont tort. Pourquoi se trouvent-ils sur ton chemin? Ou pourquoi, tout au moins, ne ferment-ils pas mieux leurs trous afin que tu ne les devines pas en te promenant?

XIX

L'APPRENTI

Le temps resté couvert, mais sans pluie, m'a permis de déambuler un peu... Quelques instants je me suis assis, durant un grand quart d'heure, sur les marches du vieux perron usé par le lichen et la mousse. J'avais en face le jet d'eau qui bruissait légèrement en tombant dans son bassin circulaire. Deux ou trois crapelets étaient collés au cube de maçonnerie qui supporte le triton joufflu, ruisselant et moisi. Depuis tant d'années, le pauvret s'épuise à lancer le même filet d'eau !... Les petits amphibies tranquilles, somnolents, n'ayant sans doute

plus rien à désirer, paraissaient très contents de la vie. Rien ne semblait troubler leur végétative béatitude. Et qu'assurément ils ignoraient, qu'à travers le nombre de leurs détracteurs, Charles Vellevaleix, après Aristophane, les avait chantés :

Crapauds harmonieux, qui grouillez dans la vase !

Ils ne ressemblaient guère non plus, mes crapelets, à des parias sans cesse poursuivis et toujours sous le coup d'une exécution sommaire... Mon œil débonnaire les rassurait pleinement. Cependant ma flânerie qui vagabondait aux pays où, mieux appréciés, ils servent à confectionner d'exce lentes conserves de pattes de grenouilles, prit tout à coup une autre tournure, moins à leur avantage. Je quittai la marche de briques effritées où j'étais assis. Je décidai — cet âge est sans pitié ! — de faire une niche aux pauvres enfantelets. Il faut que je vous dise que ce n'est pas de la jeunesse, que c'est de l'autre âge malheureusement, celui qui est au versant, presque au bas de la montagne, dont je parle.

J'allai donc vivement à une petite chambre à quelques pas de là, et qui avait servi de

dépôt à mes peintres lorsqu'ils travaillaient aux réparations de la maison. Ils avaient fini depuis quelques jours, mais des pinceaux détériorés, un *quart* où il y avait un restant de peinture rouge délayée — d'un rouge violent — s'y trouvaient encore. J'enfonçai profondément le pinceau dans le vase de fer-blanc. Retournant au petit cube du triton je plaquai vivement, et adroitement, les trois amphibies, allongés côte à côte, d'une couche épaisse d'écarlate.

Oh ! le désastre, le renversement d'un monde !.. Adieu, la rêverie dans l'humidité douce du jet qui pleurait au-dessus de leurs têtes ! Adieu, la plastique de rentier satisfait, engourdi de bien-être, aux jambes repliées paresseusement ! Finie la sieste des artistes attendant patiemment l'heure du grand concert vocal !... Détendant prestement leurs ressorts agiles, les crapelets bondirent dans le bassin. Ils nagèrent éperdûment, sans relâche, dans l'étonnement de ce qui leur arrivait. Leur dos, métamorphosé à ma façon, jetait une note de rouge cru dans l'uniformité transparente de l'eau. Ainsi je me donnai ce matin-là, par cette gaminerie cruelle, l'il-

lusion de la jeunesse qui fait des farces !...

Comme je rapportais le pinceau ébarbé à sa place, je pensai, par une pente naturelle, à ceux qui le tiennent habituellement : ils ne doivent pas faire de brillantes affaires à cette heure. La peinture, l'huile, l'essence, comme toutes choses d'ailleurs venant de l'étranger, sont si chères, par rapport au change, que peu de gens peuvent en ce moment peindre ou repeindre leurs maisons. De là tant de façades où les couleurs, lavées par le temps et la pluie, étalent les bigarrures lamentables des planches grises et laides. Regardez du côté du marché de l'Eglise, dans les rues Bourjolly, Magasins de l'Etat, un peu çà et là dans la ville : partout la peinture est partie. C'est le bois sale qui apparaît. Non, la classe si intéressante des peintres de bâtiment ne doit pas gagner sa vie.

Il est vrai que les charpentiers, les menuisiers, tous les autres métiers qui relèvent de la construction, sont à la même enseigne de chômage. Cependant pour les peintres cela doit être plus difficile. On bâtit encore à la rigueur, car il faut se loger. On réserve la peinture pour les

temps meilleurs. C'est affaire de luxe aujourd'hui.

J'avoue mon faible pour les peintres en bâtiment. Ils sont gais, un peu loustics, chantent sans cesse, font leur popote en commun. Un esprit prononcé de camaraderie m'a l'air de dominer chez eux. Et puis ils vous disent chaque fois que le métier est mortel, qu'ils finissent tous poitrinaires. J'en ai connu cependant de très vieux et alertes encore. Ce sont, par hasard, des exceptions qui confirment la règle, paraît-il. En attendant, je ne me défends pas d'un intérêt réel pour ces gaillards joyeux que la grande friponne guette plus spécialement, à ce qu'ils affirment, que nous autres, et à chaque coup de pinceau qu'ils donnent.

La vérité de cette destinée lamentable et inéluctable des peintres en bâtiment me fut développée savamment par un petit apprenti qui, durant qu'on travaillait chez moi, devançant le patron et son équipe, était, une fois, venu de grand matin pour *tremper*, disait-il, la peinture... Comme je me promenais ce jour-là à quelques pas d'un champ d'herbes, très hautes à cette

époque de l'année, j'entendis un grand cri, un cri de détresse, indiciblement angoissant poussé par une poule. Le cri mourut, vite étouffé. Mais dans le silence revenu la piaillerie douloureuse, inquiète, d'une couvée de poussins, s'éleva. Le cri de la poule ne m'aurait peut-être pas intéressé : celui des petits me remua. J'entrai dans les herbes et en sortis bientôt traînant par l'oreille l'apprenti. Il n'avait pas lâché la poule dont le cou flasque pendait après lui.

— Comment, misérable ! tu chapardes la volaille?

— Monsieur, me répondit-il, quand j'eus desserré son oreille, vous n'avez rien à me dire : la poule n'est pas à vous. Elle est aux voisins. Et bien des fois je vous ai entendu vous mettre en colère par rapport aux dégâts que ses pareilles font au maïs que vous avez planté, dont elles déterrent les graines, et aux pousses de vos jeunes bananiers qu'elles becquètent... C'est dans votre intérêt que j'ai donc agi.

— Ah ! çà, par exemple, c'est du toupet. Tu te paies ma tête. Passe-moi la poule. Je vais en

faire cadeau à qui je voudrai. Pas à toi sûrement.

Mais l'enfant ne lâchait pas le volatile. Il le regardait d'un regard de plus en plus attendri.

— Tu as donc bien faim que tu te lèves si matin pour voler?

— Non, monsieur, c'est le métier qui le veut. Nous mourrons tous de la poitrine. Cette sale peinture, vous comprenez!... Il nous faut de bons bouillons de poule pour nous fortifier. Je suis l'unique enfant de ma mère et je songe sans cesse à sa douleur si elle me perdait. Alors, pour me conserver à la pauvre femme, je tords le cou aux poules. Je ne prendrais pas un *cob* dans votre poche et vous pouvez me confier la clef de votre armoire en toute confiance.

— Je ne m'y fierais assurément pas après ce que je viens de voir... Dis-moi pourtant : tu as songé à ta mère, à sa douleur si elle te perdait et tu n'as pas songé à ces malheureux poussins qui ne cessent de crier après la leur que tu leur as tuée. Tu n'as donc pas de cœur?

— Oh! monsieur, puisque cela vous plaît de causer avec moi, je vous répondrai, car je ne

sais pas mentir, qu'il est vrai que j'ai regardé les pauvres petits en tordant le cou à leur mère... Malheureusement, ils ne sont pas *hèques*. Ils se fondraient dans la marmite. A mon grand regret, il faut les laisser aux chats marrons et aux couleuvres. Ce soir, ils auront pour sûr cessé de crier, sans profit pour personne, hélas !

— Tu es un affreux voyou. Tu finiras mal. Plus tard, si tu ne te corriges, tu seras le bourreau de tes concitoyens. Tu leur tordras aussi le cou. Qui commence par la poule...

— Continue par la poule, monsieur, et ne va jamais plus loin... C'est le métier qui veut ça, voilà tout. Il faut quand même avoir des forces pour résister à l'empoisonnement.

— Rien ne me tient de te dénoncer au patron.

L'enfant haussa les épaules significativement. Il eut un : oh ! d'indifférence.

Il s'en allait, commençant déjà à plumer sa poule, quand, se ravisant, il revint vers moi :

— Monsieur ne voudrait-il pas m'avancer vingt centimes? C'est pour *niou goulle man-*

lègue et les épices. A mon heure perdue de midi, je rembourserai monsieur en peinturant une baille ou quelque petit meuble pour lui.

— Garnement, va ! Voilà les vingt centimes. Que je ne t'y reprenne plus !

Mon Dieu ! que celui qui n'a pas plus ou moins volé, quand il était gamin, pour rire, une poule au voisin, ou seulement quelques œufs, jette la pierre au petit apprenti-peintre... Qui sait si on n'a pas sur la conscience des larcins de ce genre quand on s'en allait, au vent de la jeunesse et du hasard, par les plaines et les monts, en compagnie d'amis aventureux?... Et on n'avait pas, comme lui, l'excuse du métier mortel, ni même peut-être celle du talonnement de la faim : mais simplement le mauvais plaisir de mal faire.

XX

AU BORD D'UN REGARD

Novembre

Dans le gravier pâle de l'allée, les fleurs purpurines, à l'avers veiné de jaune des rouges flamboyants font, de leurs pétales effeuillés, prodigieusement amoncelés, une somptueuse moquette. Je fais défense au jardinier qui, sous raison de balayage, commence à les enlever, de continuer. Il triera à la main, entremêlées aux fleurs, les feuilles détachées des amandiers de bordure. Elles sont, elles aussi, jolies à regarder, dans leur maturité cochenillée, coupées çà et là de rouille. Elles désassortissent cependant le dessin gracieux des milliers de lèvres, fleurs purpurines, qui baisent le gravier pâle...

Oh ! la belle et très chaude journée qui s'annonce !

Voici venir déjà, quoique bien matin, le soleil et ses nappes lumineuses. Elles percent le feuillage épais des gros manguiers, elles dansent à la pointe aérienne d'une sorte admirable de pins que j'entrevois chez un de mes voisins.. Il y a dix ans, on ne voyait guère ces arbres-là à Turgeau, en deux ou trois propriétés à peine. Aujourd'hui on les y a acclimatés en maints jardins. Leurs hautes tiges ondulent dans l'air très délicatement. On dirait de précieuses, de fragiles dentelles. Et sous la caresse aromatisée du vent, elles ploient tout le temps, pour le plaisir de mes yeux, elles paonnent délicieusement dans des grâces mièvres de duchesses au tabouret...

Sur la route, les ménagères diligentes descendent. La tête enveloppée d'un épais mouchoir *trois bouts*, — ou qui, enroulé autour du front, prend la forme d'un turban, — les unes tiennent un sac de toile à barres rouges ou bleues pour mettre le pain de la famille qu'elles vont acheter à la boulangerie du quartier; les autres portent une assiette, — la plus vieille en service, ébré-

chée et fendue — pour loger la livre de viande ou les côtelettes qu'elles prendront à la boucherie du Petit-Four. Elles saluent, en passant, familièrement, affectueusement. Je réponds de même, en ajoutant après le bonjour, le nom de chacune d'elles, quand je le connais. Cela leur fait grand plaisir.

Il est nécessaire d'être aimable, de saluer tout le monde, de répondre gentiment au salut de tout le monde. Autrement, on risquerait de se faire une réputation de fierté, d'homme arrogant, mal élevé. Et le jour où un petit accident arriverait à votre *buss*, à votre cheval ou à vous-même, tout ce monde-là qui aurait volé à votre secours si vous aviez l'habitude d'être poli, resterait peut-être très tranquillement à vous regarder vous dépêtrer tout seul. N'aurait-il pas raison?

Toutefois l'heure s'avance. Le prêtre qui dit la messe à la chapelle Saint-Louis — car c'est aujourd'hui dimanche — passe à toute la marche de son cheval, qui est un grand *défileur :* les curés sont toujours bien montés. Et comme c'est l'avant-dernier son de la messe — le premier étant

déjà sonné et l'office commençant au troisième — la bête qui entend, qui distingue, se dépêche avec ardeur à grimper.

Le chemin se peuple peu à peu de bourgeois endimanchés. Quelques voitures cahotent des dames parfumées avec des bébés roses, jaunes, noirs, abondamment poudrés. Puis, ce sont des maris accompagnant leurs femmes, des piétonnes célibataires, mélancoliques, avec leurs livres de prières aux nombreux signets multicolores, enfin des familles en grand deuil, mère, filles, garçons, privées de leur chef. Ces derniers groupes silencieux — deux, trois, ce dimanche — passent lentement, les yeux au sol, dans une démarche automatique, un peu raide...

Qui les vêt ainsi de noir? La mort naturelle sans doute. Peut-être aussi — et cela rend triste — est-ce la catastrophe de notre fait, la fin survenue dans les cachots politiques ou, plus expéditivement, dans la guerre civile, dans la fusillade, restée la plus nationale de nos coutumes?

Car, dans les multiples façons de quitter la vie, l'Haïtien a fait une part prépondérante à ce triste lot: conspiration, intention de conspiration, oppo-

sition, différence d'opinion, qu'il englobe sous cette appellation : *la politique!* Et de toutes ces fleurs, il forme un cadavérique bouquet, le bouquet de la guerre civile. Et c'est alors que la grande tueuse, la tueuse par excellence, la tueuse anonyme prend ses magnifiques ébats...

Elles sont nombreuses, grâce à la politique, les familles en noir qui, le dimanche, et dans le pays entier, s'acheminent à la messe...

Montez donc, femmes aux grands pans de crêpe, montez à la chapelle Saint-Louis durant que la cloche grêle tinte au-dessus de vous dans le chemin rocailleux !... Cherchez à vos malheurs la consolation, l'espérance supra-terrestre, puisque vous ne savez pas, avec virilité, enseigner à vos fils, précocement vêtus de deuil, que la guerre civile est le plus bête, le plus décevant, le plus criminel, le plus abject des leurres ! — Fasse le Ciel pourtant que vous n'ayez pas à les pleurer comme vous avez pleuré les pères ! — Où la trouverez-vous, cette consolation, aussi vide que là, aux pieds des autels, où tout est mystère, où vous ne comprenez pas grand'chose à tout ce qu'on vous dit, où le prêtre prie indifféremment

pour les victimes et pour les autres, pour vous et pour ceux que vous accusez sans en avoir peut-être le droit — car le crime nous est commun et nous sommes tous, au fond, les assassins communs de notre pays ! Puissiez-vous, au moins, de l'odeur de l'encens et des cierges brûlés, rapporter un peu de paix passagère, ce que je ne crois pas pour votre malheur et pour le nôtre !

Demain je vous rencontrerai encore dans un douloureux, dans un triste pèlerinage... Vos robes noires sont l'habituel décor de nos paysages... Devant notre cimetière extérieur aux arbres riants, tout le long des murs blancs, il est, en effet, tant de tombes où viennent pleurer des femmes, veuves sans appui, sœurs sans frère, filles sans père !... Des garçonnets les accompagnent.. Et alors dans le cœur de plus d'un des petits qui interroge, qui questionne, qui insiste à savoir pourquoi le père est là, au dehors, comme un excommunié des temps passés, au lieu d'être en dedans avec les autres, le levain de haine, de vengeance, se lève, fermente, grossit. Il éclate avant que la barbe ait poussé. L'homme qui pourrit dans la terre maudite fait belle souche de conspirateurs,

et bien qu'il ait écrit bénévolement au moment suprême, avant qu'on lui eût attaché les bras : *Mon fils, ne vous mêlez jamais de politique!...* Cependant la recommandation, sans conviction toujours, est très rare. Et si un des héros de Shakespeare dans le désespoir de ne pouvoir suffisamment se venger de son ennemi, dit, découragé : *Il n'a pas d'enfants!...* le fusillé haïtien, lui, meurt, presque consolé, quand il peut murmurer : *Mon fils me vengera!...*

C'est bien humain, mais c'est ce qui explique certainement nos cent années de conspirations, de révolutions, de fusillades... et la continuation de la séance !

Hélas !...

Cependant le fontainier, sa tenaille en main et sa pioche à l'épaule, me prie poliment de me lever du regard où je suis assis. Il doit déboucher le tuyau dont l'eau parcimonieuse n'arrive plus depuis hier à *Peu-de-Chose*. Il faut donc s'en aller. Au surplus, le soleil qui maintenant métallise la route, enlève la tentation à une plus longue station au dehors, si on n'y est pas forcé...

XXI

MARIE-MADELEINE

Ils s'étaient connus dans une petite soirée, sur la rive gauche, chez un étudiant qui pendait la crémaillère dans son nouveau logis.

Tout de suite les gestes exubérants, le parler débonnaire, facile de Sextilius, l'éclair fauve qui, par moments, s'allumait dans ses yeux, avaient plu à Marie-Madeleine. Le jeune homme, de son côté, avait été bouleversé par la séduction, la grâce, la beauté blonde de la jeune fille, par sa chevelure soyeuse et opulente. De suite, il avait parlé « d'enchâsser cette perle dans l'écrin de son pays ». En sa pensée, cela ne signifiait

qu'une liaison passagère, sans conséquence, un bail à la volonté des parties, et surtout de la sienne. Il allait s'en aller, du reste, rappelé par sa famille. Il proposait même le voyage à la jeune fille.

— Ah ! mademoiselle, s'exclamait-il, l'Amérique est le diadème de l'univers ! Et dans ce diadème il y a un joyau unique, incomparable : C'est Quisqueya, ma patrie !

Le cœur de Marie-Madeleine bondissait de joie et d'émotion à un tel discours. La soif de l'inconnu, le désir d'un autre horizon que le pavé de la rue de Monsieur-le-Prince, ce nom de Quisqueya, nouveau pour elle, l'attrait surtout que Sextilius exerçait sur sa personne, tout lui disait d'écouter le jeune homme, de partir avec lui. Mais sa mère, qui avait acquis par elle-même une grande expérience des choses de la vie, veillait.

Elle avait su dans le temps qu'un prince d'Haïti, assurait-elle, avait épousé, non pas tout à fait une bergère, mais une femme qui n'était pas d'une condition sociale plus élevée que celle de Marie-Madeleine. Et, ma foi, elle

avait bien tenu son rôle aux côtés du prince — elle soutenait que c'était bien un prince ! — devenu plus tard président de la République. Et alors pourquoi Sextilius ne conduirait-il pas sa fille aux pieds des autels avant le départ pour Quisqueya?

Il faut, pour s'expliquer le plan ambitieux de cette mère, que l'on vous dise que les amis de Sextilius lui accordaient une prédominance marquée dans leurs rapports avec lui. Volontiers, ils lui cédaient le pas en toutes choses. Ce n'était pas pour son mérite personnel. Ce n'était pas qu'il eût la bourse mieux garnie que ses amis. C'était uniquement parce que son père, délégué du gouvernement dans un de nos départements militaires, paraissait devoir être, à bref délai, l'élu inévitable des futures élections présidentielles. L'armée l'avait désigné, sans phrase, aux libres suffrages de l'Assemblée nationale. Et dès lors que l'armée l'avait désigné, c'était comme s'il était déjà nommé.

De là, les attentions, la déférence, l'empressement qu'on témoignait à Sextilius, non pas seulement à la rive gauche, mais encore sur la

rive droite, chez les banquiers en rapport avec le pays : ils l'invitaient chez eux et lui prêtaient à l'occasion de petites sommes à régler ultérieurement. Ces signes non équivoques avaient frappé vivement l'imagination de la mère de Marie-Madeleine. Elle avait arrêté que sa fille épouserait l'héritier du futur chef. Et qui sait, en s'appuyant de plus en plus sur l'armée, si cet héritier ne succéderait pas plus tard à son père dans ses hautes fonctions?

Ces idées glorieuses s'étaient incrustées dans sa tête depuis surtout qu'elle avait lu un roman-feuilleton dans lequel on racontait la prédiction de la vieille négresse de la Martinique à Joséphine de la Pagerie. A la suite de cette lecture elle avait été, poussée par un élan mystérieux et irrésistible, consulter une tireuse de cartes de son quartier. Pour dix sous, la tireuse lui avait dit : « Un grand bonheur vous arrivera ! » Elle était vieille. Depuis longtemps elle avait passé l'âge où on plaît à soi et aux autres. Elle n'avait, d'un autre côté, aucun billet de loterie, caché sous la pile de linge de sa commode, et pouvant lui permettre de gagner le

gros lot. Sa seule chance était donc Marie-Madeleine. Elle tabla sur cette chance : Sextilius épouserait sa fille avant qu'on lui permît quoi que ce soit, pas même un innocent baiser.

Jamais jeune fille ne fut mieux gardée. Le jeune homme, qui s'attendait à une victoire facile, fut très décontenancé devant cette résistance. Il crut devoir affecter une complète indifférence. Ce fut pour revenir quelques jours après repentant et soumis. Bref il différa son retour au pays natal. Et enfin il écrivit à son père pour lui demander la permission de se marier.

Il se garda, bien entendu, de dire la modeste condition sociale de sa fiancée. Il l'ennoblit. Elle devint sous sa plume, et parce qu'elle était née dans la localité, Marie-Madeleine de La Ferté-sous-Jouarre, descendante d'une illustre maison datant des croisades. Plus récemment, marqua-t-il, il y eut même un La Ferté-sous-Jouarre parmi les boucaniers de la Tortue. Chez nous, on ne vous fait généralement pas d'objection si vous désirez allonger votre nom d'une particule. On sourit et l'on passe. Mais on laisse aux étran-

gers le privilège d'accoler à leurs noms ceux des villes ou villages où ils ont pris naissance. Le jeune homme était au courant de cet usage. Il en usa — peut-être en abusa-t-il, vu la longueur de l'accolement — au profit de sa fiancée. Le père de Sextilius, heureux de compter dans sa famille une aussi belle descendance, se hâta d'envoyer son consentement. Aussitôt marié, le couple, muni des bénédictions maternelles, cingla vers Haïti.

II.

Il y eut à l'arrivée de grandes réjouissances : promenades à cheval au clair de la lune, barbacos dans la forêt, repas pantagruéliques aux bords des rivières. Tout le monde fêta la petite poupée blanche, comme l'appelait le général. Quelques jours après, il assigna au jeune ménage pour sa résidence et pour sa subsistance sa propriété « Les Bambous », située à dix minutes de la ville. C'était une place à vivres, comme on

appelle dans le pays les exploitations agricoles qui ne produisent que la banane, la patate, les légumes et un peu de charbon de bois qu'on envoie, dans des sacs de grosse colette, vendre aux citadins.

La propriété n'avait aucun agrément par elle-même, à l'exception d'une superbe allée de bambous — d'où l'appellation — qui de la route conduisait, durant près de deux cents mètres, à la maison d'habitation. Ces bambous servaient de demeure à une infinité de petites couleuvres, vertes et jaunes, que l'on voyait toute la journée gambader gentiment dans le feuillage mince et tenu. Mais si l'une d'elles, dans un fol ébat, tombait à terre, il fallait qu'elle cherchât bien vite un refuge au plus épais du fourré sous peine d'être étranglée par les chiens qui tout le temps jappaient au-dessous des arbres, en montrant en l'air leurs crocs d'ivoire...

Sextilius devait faire valoir la propriété pour assurer son existence et celle de sa femme. C'était la condition que son père avait posée. En quoi il était sage, car la jeunesse ne doit pas être oisive. Lui, surtout, devait donner le bon

exemple par rapport à sa situation sociale. Le jeune homme se mit bravement à l'œuvre. Et en attendant qu'il jouât son rôle dans la vie publique, rôle qui allait lui échoir certainement dans un ou deux ans quand son père, au nom du peuple souverain — peuple souverain représenté, en l'espèce, par les trois régiments casernés à la Délégation — l'aurait fait élire député de son arrondissement, Sextilius comptait le matin les régimes de bananes, les charges de patates, d'avocats, les paniers de légumes, d'œufs, les bouteilles de lait à expédier au marché pour la vente du jour.

Marie-Madeleine ne descendait de sa chambre que vers les huit heures. Jamais Sextilius n'aurait souffert qu'elle s'occupât des vils soins domestiques et quittât le lit en même temps que lui, à six heures. Cela ne plaisait pas au général. Il commençait à maronner que la poupée blanche en prenait trop à son aise et que, si elle était une vraie fille noble, une La Ferté-sous-Jouarre authentique, elle ne supporterait pas qu'un homme l'entretînt, cet homme fût-il son mari. Il avait cette belle conception de la no-

blesse ! Il souhaitait donc que sa bru s'occupât un peu de l'exploitation des Bambous, s'y intéressât, afin, disait-il, que, quand Sextilius serait à la députation, la propriété ne périclitât pas. Il avait fait à plusieurs reprises cette observation. Son fils n'en avait jamais tenu compte.

— Mais à quoi passe-t-elle donc son temps? interrogea le général.

— Elle lit les romans, les journaux de France, que je lui fais venir chaque quinzaine...

— Mauvais cela... Il faut lui faire lire *le Moniteur Officiel de la République, la Voix du peuple, la Souveraineté nationale, L'Union fait la force* ... Et le reste de la journée?

— Elle regarde les nuages. Elle dit qu'elle les aime, surtout quand ils courent à la cime de la montagne comme si l'heure du déjeuner avait sonné pour eux.

— Oh ! vraiment... Eh bien ! cette femme-là ne prendra jamais racine dans notre sol.

Du reste, un premier froissement avait eu lieu entre lui et Marie-Madeleine. Comme elle lui rendait visite, un moustique dans le salon du général, après un agaçant bourdonnement, l'avait

piquée au visage. D'un prompt revers de la main elle l'avait écrasé net, tout en s'écriant, rouge de la morsure :

— La sale bête !

— Madame, avait protesté vivement le général, il n'y a rien de sale chez nous !

Au retour Sextilius avait conjuré Marie-Madeleine de faire attention, pour ne pas froisser les sentiments patriotiques de son père. Elle devait comprendre qu'elle n'était plus Française, mais bien Haïtienne. Dire qu'un moustique haïtien est une sale bête constitue un attentat à la beauté nationale. Elle devait se faire une âme haïtienne. Sans aller jusqu'à proclamer que la morsure d'un moustique est le bonheur suprême, elle pourrait désormais s'abstenir d'un qualificatif aussi violent !

D'autres froissements suivirent, se multiplièrent, sans cause, sans sujet, comme si aucune explication, aucune justification n'en était besoin, comme s'il n'y avait à ces heurts d'autre motif que l'antagonisme irraisonné, irréfléchi, subit, d'un être contre un autre, une sorte de répulsion de race...

Marie-Madeleine, dans cette indifférence qui l'enveloppait, où elle s'enlisait peu à peu, avait eu un jour l'idée de faire défricher un bout de terre pour y établir un petit jardin propre à la culture des fleurs... Elle pensait que ce serait une distraction, un dérivatif à sa torpeur. Le général, quand il vit ce terrain préparé, demanda ce qu'on allait en faire. On lui répondit que Madame comptait y planter des rosiers, des jasmins, des tubéreuses...

— Qu'on y sème immédiatement du maïs, dit-il. Cela se vend mieux au marché.

Une autre fois, tandis que Marie-Madeleine rêveuse, un livre à demi entr'ouvert à la main, se promenait dans l'allée des bambous, une minuscule couleuvre verte tomba à ses pieds. On aurait dit une délicate liane ondulant sur les petites pierres moussues. Marie-Madeleine, le premier mouvement involontaire de recul passé, se baissait pour prendre la mignarde bête, sans doute pour s'en faire un collier vivant... Plus prompt qu'elle, un soldat, sortant du hallier voisin, la saisit brusquement par la queue. La faisant tournoyer comme d'une fron-

de, il lui fracassa la tête au tronc de l'arbre.

— Fi l'horreur ! s'écria Marie-Madeleine.

— Comment l'horreur ! dit l'homme. Le général ordonne que, puisque vous les regardez tant, il faut les tuer toutes...

Sous l'empire de ces contrariétés, de cette lutte sourde, latente, la santé de cette déracinée déclinait visiblement. Ses couleurs se fanaient, l'éclat de ses yeux se voilait, même ses beaux cheveux semblaient se décolorer, passer à une teinte grisâtre et terne. Elle restait seule, inactive, tout le long des heures. Les nuages pimpants et musqués, chevaliers et princesses de quelque cour d'amour tout au sommet de la montagne, ne l'intéressaient plus. Elle ne suivait plus d'un œil passionné leurs belles révérences, ni non plus leurs courses vagabondes, leurs ivresses d'automobiles folles. Ses après-midi se passaient dolentes, un livre, où elle ne lisait pas, posé sur les genoux et qui finissait par glisser à terre...

Sextilius plusieurs fois l'avait surprise dans ces états de tristesse morbide, d'abandon, de fléchissement de l'être livré sans défense, sans

espoir de relèvement, au mal étrange, inconnu, mystérieux.

— Qu'avez-vous donc? lui demandait-il souvent, non sans quelque impatience. Est-ce le pavé de la rue Monsieur-le-Prince ou celui de la rue Gay-Lussac que vous regrettez? Je ne vous comprends pas. Vous êtes en face de la nature la plus merveilleuse qui puisse exister, et vous soupirez! Vous avez un mari qui vous adore, qui, au risque de déplaire à son père, ne veut pas que vous vous abaissiez aux soins mercantiles de cette exploitation, et tout vous ennuie! Voyez pourtant! Ce n'est pas le triste hiver de Paris, sa neige, sa boue gluante, ses brouillards que nous avons ici. Nous ne connaissons pas cela dans notre pays. C'est le soleil éclatant, magnifique, c'est le soleil, roi de la création, qui brille sur nos têtes!

— Et cependant j'en meurs, Sextilius!

III.

Sextilius se creusait en vain la tête pour chercher le mal qui minait Marie-Madeleine. Il avait

remarqué, toutefois, que lorsque, selon les usages établis sur toutes les plantations du général et aussi sur les autres plantations voisines, il menaçait les paysans de les faire mettre en prison, aux ceps ou de les faire bâtonner par les soldats, sa femme en éprouvait un grand saisissement. Elle murmurait défaillante :

— Oh ! mon ami !

Il ne s'en était guère jusque-là inquiété, faisant charroyer impitoyablement pour un prétexte ou un autre, les récalcitrants, dont, au préalable, il ordonnait d'amollir un peu la peau. Toutefois, quand il se convainquit, après une observation attentive, que ces violences agissaient désastreusement sur Marie-Madeleine, il résolut de ne plus les lui offrir en spectacle. Il ne cria plus, il ne donna plus ses ordres à poigne devant elle. Il évita de faire acte d'autorité brutale, acte de fils de général-délégué en sa présence. Il se cacha d'elle. Il alla plus loin, hors de sa vue, pour délibérer des punitions avec l'officier commandant le détachement des dix hommes en permanence aux Bambous, et sur chacune des autres propriétés de son père.

Les dix hommes bêchaient, sarclaient, faisaient la cueillette des légumes et des fruits, travaillaient durant toute la semaine pour compte du général. C'était là leur service militaire. Le dimanche ils descendaient en ville pour la parade. Le général disait que ce service-là était plus moral que celui qu'ils auraient fait dans les villes où ils passeraient leur journée à jouer aux dés sur une caisse ou au bout d'une galerie, en buvant du tafia. C'est pourquoi il avait la réputation méritée d'être un réformateur en employant ainsi l'armée au développement de l'agriculture. C'était, il est vrai, au développement de la sienne : cela était sans importance et n'était qu'un détail.

Donc, Sextilius, pour ramener le calme dans l'esprit de Marie-Madeleine, affecta désormais d'être compatissant, humain, de parler aux gens à son service, aux pauvres hères cantonnés sur la propriété, aux paysans d'alentour avec une certaine urbanité qui n'était pas dans ses habitudes. Le général remarqua ce changement. Il lui sembla que le caractère baissait chez son fils. Il lui en fit le reproche :

— Tu n'es plus un homme !

Mais un sourire de Marie-Madeleine le récompensait maintenant chaque fois... Et de voir qu'elle semblait reprendre à la vie, le jeune homme trouvait grand plaisir à persister dans le rôle qu'il s'était imposé. Bien plus, sans s'en douter, il se métamorphosait lentement. Il ne savait lui-même comment cela lui était venu, mais il sentait que peu à peu quelque chose, d'obscur encore, mais bien sensible, se levait dans son âme. Qu'était-ce? Il n'en savait rien. Il devenait doux, tendre, parce que Marie-Madeleine était douce, tendre. Et parce que cela plaisait à Marie-Madeleine, il imitait Marie-Madeleine...

Son père le blaguait :

— Tu fais de la popularité? Tu verras où cela te conduira. En tous cas, si je n'étais plus là demain, tes airs nouveaux n'empêcheraient qu'on ne te loge quelques bonnes balles blindées dans la tête !

Marie-Madeleine revenait ainsi à la vie. Ses regards ne se perdaient plus dans le vague. Elle souriait tout le temps à son mari; ses yeux, vi-

vants et clairs, le suivaient avec plaisir quand il descendait la grande allée, soit pour se rendre à la ville, soit le matin, la besogne expédiée, pour faire un bout de promenade dans les champs. Dans le début de sa renaissance elle commença à l'accompagner. Puis, ce fut chez elle une habitude. Et chaque matin on pouvait les voir tous les deux, presque enlacés, suivre quelque chemin ombreux, échangeant leurs pensées, le cœur tout à fait à l'unisson.

La déracinée prenait racine dans notre terre haïtienne, mais le général secouait la tête, incrédule.

IV

Les jours de fête et les dimanches, Sextilius étant libre, n'ayant pas à s'occuper des détails de l'exploitation, ils savouraient délicieusement le bonheur d'être seuls, maîtres d'eux-mêmes, le bonheur de se comprendre sans presque rien se dire, car c'était ainsi que Marie-Madeleine avait transformé son mari. On se levait de bonne

heure et on s'enfonçait à l'aventure dans les bois.

Or, ce matin-là, la douceur de la température était exquise... L'air était plein de senteurs troublantes. Le soleil, à son apparition, semblable à un jeune chat qui folâtre, jouait dans les arbres, avançant peu à peu dans les branches, les lutinant, les dorant lentement de ses caresses blondes. Jusqu'au crépuscule, le clair de lune avait duré : il s'était fondu dans les premiers rayons du jour... Le délicieux mois de juillet qui venait de finir en cette volupté tiède ! Il n'avait pas été bien chaud; les pluies l'avaient rafraîchi très abondamment. Et il nous avait gratifiés, tantôt de nuits splendides où les étoiles brillaient comme des diamants cousus au velum noir du ciel, tantôt de ces lénitifs clairs de lune, amis de la rêverie et qui s'évaporaient comme celui-ci, sans qu'on y prit garde, dans la lumière naissante...

Marie-Madeleine et Sextilius descendirent par un petit pont branlant jusqu'au lit de la rivière qui longe Les Bambous, à l'est... Depuis quelques semaines, sur ses galets roses, elle charriait un mince filet d'eau du plus pur cristal, à cette heure matinale s'entend, les lavandières n'étant

pas encore venues. Le filet ne faisait guère de bruit. Il gazouillait à peine en suivant fort tranquillement son chemin à travers le vaste lit desséché, flanqué des deux côtés par les énormes parois que les anciens débordements ont creusées dans les terres.

Ce matin-là, en descendant le morne accore, Marie-Madeleine et Sextilius se sont trouvés face à face, au détour d'une courbe, avec deux paysans. L'un, armé d'une pioche, piquait dur dans le morne à la lisière des Bambous, tandis que l'autre, un vieux, avec sa pelle, chargeait sa mule du gravier dégringolant sous les coups de son jeune compagnon.

— Bon appétit, leur cria Sextilius en grossissant sa voix.

Le vieux se gratta la tête, signe de malaise, mais le jeune — ni l'un ni l'autre ne connaissaient sans doute le fils du général — répondit :

— Nous ne mangeons pas votre bien.

— Comment, vous ne mangez pas mon bien ! Mais c'est ma terre que vous m'enlevez pelletée par pelletée. Et quand vous aurez ainsi miné cette voûte, le morne s'éboulera, la rivière, débordant,

entrera un jour chez moi, y creusant un lit nouveau... Allons, détalez ! Et n'y revenez plus, autrement vous aurez affaire à l'autorité !

— L'autorité ! marmonna le jeune. C'est des voleurs et des brigands, l'autorité ! C'est grâce à elle si nous charroyons du gravier, à vingt centimes la charge, pour les jardins des riches. Mais moi aussi je serai l'autorité demain ! On me verra alors !... Partons, père, partons.

Ils plantèrent dans le sac-de-paille, aux trois-quarts plein, la pique et la pelle. Le père prit le licol. Le sang de Sextilius, à cette réponse hardie, ne fit qu'un tour dans ses veines. Déjà il portait le sifflet à ses lèvres pour appeler les hommes du détachement, quand un sourire de Marie-Madeleine l'arrêta. S'adressant au vieux, elle lui demanda :

— Vous avez eu des malheurs?

— Vous appelez cela des malheurs quand on a pour rien, sans motif, pour le plaisir, incendié votre maison, ravagé votre champ, volé vos bêtes, assassiné votre femme dans les mauvais traitements, fusillé votre fils !... C'est pas des malheurs, car les malheurs viennent de Dieu. Les

miens sont le fait de la méchanceté des hommes !

Ils avaient déjà fait quelques pas dans le raidillon qui monte vers la grande route, mais leurs paroles avaient frappé Marie-Madeleine. Elle voulait savoir. Elle questionna encore le vieux :

— Racontez-moi ce qui vous est arrivé. Croyez-moi, vous avez devant vous des cœurs sensibles.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? grogna le fils. Vous êtes aussi des martyriseurs, il n'y a qu'à voir comment vous êtes prêts à appeler l'autorité !... Moi, raconter mes peines ne me satisfait point ! Je sais heureusement lire, et écrire suffisamment. C'est une arme, ça ! Cela me servira, vous verrez. Du reste, nous n'avons pas de temps à perdre en bavardages. Il faut gagner la patate de chaque jour en attendant sa chance.

Sextilius dit alors :

— Je vois, en effet, que vous avez reçu de l'instruction. Cependant, ce n'est pas pour en faire cet usage-là. Elle doit vous servir plutôt à calmer, à combattre le ressentiment qui vous aveugle. Pourquoi m'appelez-vous martyriseur? Ce n'est pas juste. N'ai-je pas le droit de défendre

mon bien, de défendre cette terre qui m'appartient?

— Nous aussi, nous raisonnions comme cela au village durant la dernière guerre civile. Nous avions précisément posé la question que vous nous posez. La réponse n'a pas été tout à fait la même. Nous, à votre sommation, nous déguerpissons. A la nôtre, à notre prière, à nos implorations, on a répondu autrement... Ah! il faut qu'un jour je puisse faire aux autres, et plutôt plusieurs fois qu'une, la réponse qu'on nous fit naguère à ma famille et à moi!

Têtu, obstiné, le jeune homme, les pieds dans le tranquille filet, dont l'eau clapotait innocemment sur ses chevilles nerveuses, tenait ces propos à Sextilius, le fils du général-délégué, et à cent pas à peine du détachement des dix hommes, lesquels, pour faire respecter l'autorité, étaient chacun armés du redoutable coco-macaque, bâton symbolique... Les rayons rieurs du soleil, perçant la ramure des acacias, éclairaient sa tête rebelle... Sextilius s'était tu, mais Marie-Madeleine se tourna de nouveau vers le vieux et le supplia, encore une fois, de raconter son histoire :

— N'ayez crainte, lui dit-elle, je vous indemniserai de votre temps perdu. Asseyez-vous là, sur cette roche, près de moi.

Le vieux hésitait, regardant son fils, regardant ses interlocuteurs, alternativement. Alors l'autre bourru, tira vivement le licol des mains de son père. Poussant la mule devant lui dans le sillon de l'eau :

— Va donc, puisque tu en as envie, lui cria-t-il. Tu ne changeras pas, tu seras toujours jobard. Tu es racorni dans ta naïveté de croire qu'en ce monde on s'intéresse aux malheurs des autres... Moi, pendant que tu geigneras, j'irai en avant finir le chargement de la bête. Tu me rencontreras au bas du canal.

Il partit sans tourner la tête, grognant, irréductible. Le père s'assit alors sur la roche, entre Sextilius et Marie-Madeleine.

— Excusez-le, dit-il; il a la tête chaude, et nous avons tant souffert !... Je me nomme Toussaint et ma femme s'appelait Toussine. Pauvre chère créature ! Personne n'aimait plus la vie qu'elle et ne s'entendait mieux à la rendre agréable à tous... Nous avions rudement pioché, élevé

bien longtemps des porcs, économisé escalin par escalin dans notre jeunesse pour arriver dans l'âge mûr à notre situation. Mais elle était très satisfaisante et nous étions parfaitement heureux : de bons meubles en sap verni, achetés à Saint-Marc, un grand lit en acajou, orgueil de ma ménagère, et qu'elle frottait deux fois par jour pour lui conserver son brillant, des champs bien cultivés, des barrés où paissaient en liberté nos juments et nos étalons, trois mules bien dressées pour notre usage personnel, des cochons, des moutons, des cabris, deux belles vaches laitières constituaient notre avoir. Mes deux fils, Toussine et moi, nous travaillions tous les quatre ferme durant la semaine pour maintenir tout cela en état, pour ne pas laisser l'oisiveté ronger peu à peu notre bien. Mais le dimanche on réunissait les voisins à la ronde. On dansait sous les arbres. Ma femme versait aux hommes, dans de larges gobelets, du tafia coupé de sirop, et aux dames de la liqueur rose dans des tout petits verres à facettes, à peine plus grands que des dés à coudre Elle m'avait toujours raconté qu'elle n'avait, dans le temps, pas voulu les acheter, de crainte

d'être taxée d'avarice par ses invités. Mais le marchand, qui était un Syrien venu de la ville, lui avait donné l'assurance que c'était dans ces petits verres-là qu'on buvait dans le monde de la liqueur rose, et elle s'était laissée faire. Moi, ils me faisaient toujours rire, ces dés-là.

Mes fils croissaient en force et en vigueur. Ils nous faisaient respecter des maraudeurs par leur vigilance et leur adresse au bâton. En somme, deux bons garçons rangés, sobres, dont ma Toussine était justement fière. On était donc parfaitement heureux quand le grand malheur fondit sur nous. »

L'homme s'arrêta. Sa main calleuse se promena indécisement sur son front, luttant contre ses pensées douloureuses. Ses courts doigts de travailleur de la terre, tordus comme des racines de manioc, caressèrent ses yeux tristes pour renforcer quelque larme défaillante.

Il reprit :

— Oui, ce fut comme une trombe qui passa sur nous... Les troupes du gouvernement étaient dans notre territoire depuis quelques jours, et on disait leurs adversaires de l'autre côté, à peu

de distance. Il y avait un grand bruit d'armes, d'hommes, et des postes partout. Nous ne comprenions pas grand'chose à la querelle, mais nous sentions toutefois que nous avions tout à perdre avec l'un ou l'autre parti. Aussi étions-nous prudents, restant le plus possible chez nous, nous faisant bien humbles, bien petits... Cependant, il fallait aller faire boire les animaux à une mare non éloignée de notre habitation. Un jour Mexilien, mon cadet, trouva à la mare une dizaine de soldats bivouaquant. Sans explication ils s'emparèrent des bêtes, le firent descendre brutalement de la mule sur laquelle il était monté et que le chef du détachement enfourcha séance tenante. Puis, ils lui dirent de s'en aller, que malheur lui arriverait, s'il revenait jamais en cet endroit stratégique. Ils accompagnaient leur injonction de grands coups de crosse de fusil dans les reins. Le chef, sur la mule de Mexilien, allait, venait, jurant à tue-tête... Mexilien était doux, timide. Il aurait dû comprendre qu'en révolution le bien des gens appartient à ceux qui peuvent le prendre. Il s'oublia à murmurer :

« — Ce n'est pas juste cela. J'irai à l'autorité.

— Qu'est-ce qu'il a dit? hurla le chef. Il nous a traités de voleurs, il a insulté l'armée ! Saisissez-vous de ce brigand, de ce traître. On l'amènera au camp du général, où son affaire sera vite réglée, car nous l'avons trouvé à plus de deux lieues d'ici conduisant à l'ennemi des chevaux et du bétail pour la remonte et le ravitaillement de ses troupes... N'est-il pas vrai, militaires?

« — Oui, oui, clamèrent les soldats.

« Mexilien fut lancé en avant. La troupe prit derrière lui le pas accéléré, poussant des hourras, criant tout le long de la route : « A mort ! à mort le traître ! Périssent ceux qui nous vendent ! Il faut des exemples ! il faut des exemples ! »

— Mais qui vous donna ces détails?

— Un filleul que ma femme avait parmi les soldats, fieffé coquin, débauché, batailleur de coqs. Il courut à la maison nous raconter le drame, nous dire qu'on venait aussi nous arrêter, nous conjurer de fuir au plus vite. Peut-être était-ce par pitié, peut-être bien qu'il avait hâte de prendre sa part dans le sac de notre maison, mais sans vouloir qu'on tuât sa marraine...

Il était midi passé quand on arriva au camp

avec Mexilien. Le général dormait après avoir déjeuné en compagnie de ses officiers. Ceux-ci devisaient autour de la table, encore chargée des reliefs du repas, tout en fumant ou en prenant des grogs. Le secrétaire, l'homme de confiance du général, celui qui écrivait et signait ses lettres, parce qu'il avait répondu de sa signature comme de la sienne propre, demanda ce que signifiait ce tapage. Le colonel répondit que c'était un traître qu'il avait capturé au moment où il passait à l'ennemi avec ses bêtes; il l'amenait au général.

— Que voulez-vous que le général en fasse? dit le secrétaire. Il dort, et vous ne pensez pas, je suppose, que je vais le réveiller pour cet homme. Du reste, il y a flagrant délit. Fusillez-le de suite, mais pas, comme de coutume, sous le mapou. Descendez plutôt dans le ravin. Cela fera moins de bruit.

En ce moment, Mexilien se réveilla de sa torpeur. Il sembla qu'il comprît enfin ce qui allait lui arriver et qu'il voulut tenter un effort pour sauver sa vie. Meurtri, ensanglanté, les vêtements en lambeaux, le sang caillé dans ses che-

veux gris de poussière, il se traîna à genoux vers la table, les mains tendues, haletant :

« — Général ! général ! messieurs les généraux ! Il ne put aller plus loin, car ces hommes qui étaient là, en train de digérer, se mirent à parodier son imploration. Et cela lui enleva ses moyens.

Le secrétaire le regarda ainsi affalé, n'ayant plus apparence humaine. Il sirota une gorgée de rhum et éleva la voix :

« — Dépêchez, dit-il.

Les soldats tirèrent Mexilien par les pieds, par les bras, le déchiquetant aux pierres, aux halliers du sentier. Il murmurait toujours, de plus en plus faiblement : « Général ! général ! messieurs les généraux !... » Un instant après, on entendit une sourde détonation au fond du ravin. Le secrétaire vida le reste de son verre, et conclut :

— En révolution, il ne faut pas de demi-mesures. Tel est mon avis.

Le général parut au même instant. Tout le monde se leva. Il paraissait de mauvaise humeur, ayant été troublé dans sa sieste. Le se-

crétaire expliqua respectueusement qu'on venait d'exécuter un homme de la localité, pris en flagrant délit, au moment où il traversait avec ses animaux, et après avoir minutieusement relevé les positions des différents campements pour les vendre à l'ennemi.

Le visage du général se dérida :

« — Ah ! fort bien, fort bien, dit-il. Le traître ne méritait pas une mort, mais plusieurs... L'exemple, messieurs ! Il faut des exemples ! Je le répète chaque jour. C'est à ce prix que nous vaincrons... Mais, j'y pense, puisqu'il est de la localité, il a une famille, et sa famille doit habiter ici. Elle a dû être initiée au complot du traître. C'est un principe, du reste, dont je ne me suis jamais départi dans ma longue carrière, qu'on ne peut pas vivre sous le même toit et ignorer une conspiration ou une trahison qui se trame à vos côtés. Non, c'est pas possible. Qu'on me traîne donc ici sous corde toute la famille de cet homme !

Que vous dirai-je de plus? Ces choses-là ne sont intéressantes que pour moi, et c'est toujours du sang... Ma maison fut brûlée après

avoir été pillée. Et ma pauvre Toussine, qui était restée parce que, disait-elle, on ne fait rien aux femmes, périt dans les flammes, soit qu'elle y fut jetée par les soldats, soit que, blessée, meurtrie des nombreux coups de bâton qu'elle reçut pour dire où nous avions passé, elle n'ait pas eu la force de se sauver.

Dans le bois où mon fils et moi nous restâmes cachés plusieurs jours, ne pouvant nous résoudre à quitter ces lieux qui nous rappelaient tant de joie et tant de larmes, nous vîmes, le soir même, revenir le détachement qui rentrait au camp. Tout le monde avait sur la tête ou dans les mains quelques-unes de nos dépouilles. Et le colonel qui, de temps en temps raffermissait sur son épaule une pile de mes vêtements et de ceux de Toussine — probablement il avait une dame — criait, en tête de ses hommes : « Vive l'union ! Vive la famille haïtienne ! A bas les traîtres ! »

Voilà mon histoire, monsieur et madame. J'ai beau dire à mon aîné qu'elle ne nous est pas plus spéciale qu'à d'autres, que d'autres comme nous ont souffert avant nous, que d'autres encore souffriront après nous, cela ne le console pas.

Ah ! je crains qu'un jour il ne se jette dans quelque mauvaise affaire ! »

Le vieux baissa la tête. La larme, qui ne parvenait pas à couler, descendit enfin sur sa face osseuse. Sextilius lui prit la main et allait lui parler... Marie-Madeleine ne lui en laissa pas le temps...

— Non, ce n'est pas le moment. Donnez-lui quelques gourdes et laissons-le rejoindre son fils.

Le vieux remercia, se leva et partit. Alors la jeune femme demanda à son mari :

— Que pouviez-vous lui dire, Sextilius? J'avais honte des banalités qui allaient tomber de votre bouche, car c'est vous et les gens comme vous les vrais coupables. Vous avez établi un despotisme sans trêve, sans merci sur ceux dont vous n'avez pas peur, sur ceux qui ne se révoltent jamais et qu'au contraire vous faites marcher par le bâton et par le fer quand vous vous révoltez vous-mêmes. Et parce que vous avez habillé ce despotisme-là d'un chapeau à plumes et d'un habit galonné, vous dites que c'est la liberté? La hideuse farce !

— Marie-Madeleine, je t'en conjure, si on t'entendait !

— Non, mais réponds-moi ! Pour donner une plate-forme à ce despotisme vous avez été obligés d'accepter que la guerre civile serait votre vie, l'élément national. Mais pouviez-vous décréter pour les humbles qui peinent, qui geignent, qui arrosent la terre de leur sueur sous le soleil brûlant, pour ceux dont le légitime avoir n'a rien à démêler avec vos crimes? Non, vous n'aviez pas ce droit. Battez-vous dans les villes, tuez-vous les uns les autres, ruinez-vous à qui mieux mieux. Mais respectez Toussaint, respectez Toussine, respectez Mexilien ! Respectez les humbles. Ils n'ont rien à démêler avec vous. Ah ! s'ils savaient ! Quand vous venez les enrégimenter pour cette besogne-là, ils vous recevraient de bien autre façon ! Mais ils sauront un jour, sois-en sûr.

— C'est la jacquerie, Marie-Madeleine, que tu prêches. Où as-tu pris ces idées-là?

— Ne m'as-tu pas dit de me faire une âme haïtienne? La voilà, la vraie âme haïtienne ! Et

je la souhaite à toutes les femmes de ton pays !

Effrayé, le jeune homme balbutia :

— Oh ! qu'est-ce que tu as? C'est la révolution sociale que tu proclames ! Si mon père savait cela ! Marie-Madeleine ! Marie-Madeleine !

— J'ai dit ce que j'avais sur le cœur. Tu sais maintenant d'où vient ma tristesse. Tu n'aurais pas dû m'emmener vivre parmi tes frères, les paysans, si tu ne voulais pas que je crie pour eux... Ah ! vous parlez toujours de l'esclavage... De quel nom qualifiez-vous donc ce que Toussaint vient de nous raconter? Non, je ne puis pas t'aimer sans remords si tu acceptes ces choses-là ! Il faut t'en affranchir. Mon amour intégral, fait de mon cœur et de ma pensée, est à ce prix.

— Et mon père, Marie-Madeleine, puis-je combattre mon père? Puis-je me mettre dans un camp quand il est dans un autre?

— Essaie de convertir ton père d'abord. Va lui raconter l'histoire de Toussaint.

— Il doit la connaître mieux que nous.

— Il faut lui dire que le temps est arrivé où l'on doit libérer le paysan, le soustraire défini-

tivement à ses bourreaux des villes, des villes qui ne sont peuplées que d'oisifs, que de consommateurs !

— Je crains bien qu'il ne comprenne rien à mon langage. Ou, s'il le comprend, qu'il ne nous fasse payer cher notre témérité.

Marie-Madeleine répliqua vivement qu'il fallait le faire, puisque c'était le devoir. Et qu'en tout cas, si le général ne voulait pas écouter l'esprit nouveau qui soufflait en elle, qu'on partirait, qu'on quitterait le pays. Le jeune homme, de plus en plus effrayé, bondit à cette proposition :

— Marie-Madeleine, y penses-tu? Quitter le pays, c'est bientôt dit. Mais comment faire pour vivre là-bas? Nous n'avons rien. Il faudrait donc demander de l'argent au général?

Les jeunes gens avaient repris, peu après le départ du vieux Toussaint, le chemin du retour. Ils se trouvaient en ce moment à l'entrée de la grande allée. Marie-Madeleine s'arrêta. Posant la main sur l'épaule de Sextilius, elle dit :

— Demande-lui, si tu veux. Mais écoute. Je suis jeune, je suis forte. Je travaillerai, toi de

même. Nous parviendrons à joindre les deux bouts, tu verras... Et si quelque nuit il nous arrive malgré tout de nous coucher sans dîner, seuls alors dans notre chambre, nous ouvrirons le garde-manger où, dans ton pays, en écoutant Toussaint, nous avions fait provision d'idéal... Nous y trouverons l'en-cas que nous y avions serré pour les détresses suprêmes : la conscience nette ! Et nous serons rassasiés.

— Dieu t'entende, ma chère amie. Moi, je pense que nous aurons souvent faim. Mais qu'importe si cela te fait plaisir?

Marie-Madeleine s'était transfigurée. Ses couleurs brillaient, au soleil matinal, du plus vif éclat. Son pas sonnait alerte, glorieux, dans l'allée des Bambous.

Dès le lendemain, Sextilius alla trouver son père. Le général écouta patiemment l'exposé de son fils. Quand il eut fini, il déclara :

— Je ne vous donnerai pas un centime pour vivre en France, car c'est au fond tout ce que vous voulez. Votre femme est folle, archi-folle. Elle déteste notre pays... Je l'ai toujours pensé et je le lui ai fait bien voir... Mais j'y songe,

c'est une conspiratrice puisqu'elle veut renverser l'ordre des choses établi ! Réclamer pour les paysans, a-t-on jamais vu cela? Est-ce que les paysans se sont jamais plaints? Ont-ils jamais réclamé quoi que ce soit? Preuve qu'ils sont contents. Qui est-ce qui réclame dans le pays? Les villes, toujours les villes. Preuve qu'elles sentent où le bât les blesse.

Sextilius, votre soi-disant La Ferté-sous-Jouarre est une fieffée socialiste, une nihiliste avérée. Je vais la faire coffrer pour préserver la société haïtienne de la contamination... Et vous aussi, car vous avez attrapé la maladie. »

Le jeune homme, qui savait que le général ne plaisantait jamais dans le service, ne demanda pas son reste. Il courut chercher sa femme pour se réfugier tout de suite avec elle au consulat français d'où, deux jours après, ils s'embarquèrent.

Elle fut bien étonnée, la mère de Marie-Madeleine, en voyant revenir le couple. Mais sa foi en l'avenir demeura inébranlable. Seulement, dès ce jour, réclamer pour les humbles, pour ceux en faveur de qui on n'avait jamais réclamé,

et qui n'avaient non plus jamais réclamé pour eux-mêmes, lui parut une chose inestimable, rare, précieuse, d'autant plus précieuse qu'elle coûtait cher à Sextilius...

Sans trop la comprendre, elle admira sans réserve cette manifestation d'un idéal supérieur qu'elle n'avait jamais soupçonné jusqu'alors. Et il lui parut impossible qu'au pays de son gendre on n'en ressentît pas, tôt ou tard, la même impression qu'elle.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
.	— Avis au lecteur	V
2.	— La confession de Bazoutte	1
3.	— Tristylya	11
4.	— Pétionville	83
5.	— Thalaza	95
6.	— Sor Loute	107
7.	— Pensées de pluie	121
8.	— Manguiers et palmistes	137
9.	— Souverain	145
10.	— Toussaint-Louverture	157
11.	— Alexandre-Dumas	163
12.	— Ensemble de méditations	187
13.	— Pro patria	197
14.	— Les deux voix	205
15.	— En pleine nuit	209
16.	— La presse, palladium des libertés publiques	215
17.	— Entre voisins	221
18.	— Au Champ de Mars	227
19.	— Hier-Aujourd'hui-Demain	237
20.	— Le droit de la force	251
21.	— L'apprenti	255
22.	— Au bord d'un regard	265
23.	— Marie-Madeleine	273

Paris. — Imp. Paul Dupont. 203.5.1909 (Cl.).

Les plus récents succès

FRÉDÉRIC MASSON

Autour de Sainte-Hélène

GEORGES OHNET

Un mariage américain

CHARLES FOLEY

Un concert chez les fous

JEAN BERTHEROY

Le Colosse de Rhodes

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christophe à Paris

Dans la maison

BERTRAND MILLANVOYE

Anthologie des Poètes de Montmartre

P.-B. GHEUSI

Gambetta par Gambetta

TRISTAN BERNARD

Les veillées du chauffeur

MAURICE STRAUSS

La tragique Histoire des Reines

Brunehaut et Frédégon

Librairie Ollendorff

Médiathèque Caraïbe

3 5100 00018715 0

1041. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 5-09.